This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

Digitized by Google

PRESENTED TO THE LIBRARY
BY
PROFESSOR H. G. FIEDLER

Fiedler J

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

# THÉATRE

## ALLEMAND.

*TOME SECOND.*

Digitized by Google

Digitized by Google

# THÉATRE ALLEMAND, OU RECUEIL DES MELLIEURES PIECES DRAMATIQUES,

*Tant anciennes que modernes, qui ont paru en langue Allemande; précédé d'une Dissertation sur l'Origine, les Progrès & l'état actuel de la Poésie Théâtrale en Allemagne.*

Par MM. JUNKER & LIEBAULT.

TOME SECOND.

*NOUVELLE ÉDITION.*

A PARIS,

Chez M. JUNKER, premier Professeur de Droit public, à l'Ecole Royale Militaire.

Chez DURAND, Libraire, rue Galande.

Et chez COUTURIER, Imprimeur-Libraire, Quai & près les Augustins.

M. DCC. LXXXV.

*Avec Approbation & Privilege du Roi.*

Digitized by Google

Digitized by Google

# L'ESPRIT FORT,

## COMÉDIE

## EN CINQ ACTES.

De M. LESSING.



Digitized by Google

## *ACTEURS.*

ADRASTE.

THÉOPHANE, jeune Théologien Proteſtant.

LISIDOR.

JULIE. }
HENRIETTE. } filles de Liſidor.

Madame PHILANE.

ARASPE, Oncle de Théophane.

JEAN, Valet d'Adraſte.

MARTIN, Valet de Théophane.

LISETTE.

UN BANQUIER.

*La Scene eſt dans une Salle de la Maiſon de Liſidor.*

Digitized by Google

# L'ESPRIT FORT,

## *COMÉDIE.*

## ACTE PREMIER.

### SCENE PREMIERE.

ADRASTE, THÉOPHANE.

THÉOPHANE.

SOUFFREZ, Adraſte, que je me plaigne enfin de la froideur inſultante avec laquelle vous me traitez depuis long-temps. Il y a deux mois que nous logeons dans la même maiſon: nous aſpirons au même bonheur; deux ſœurs aimables conſentent à combler



Digitized by Google

nos vœux; tout paroît nous inviter à former entre nous le lien d'une tendre amitié. J'ai tenté mille fois.....

ADRASTE,

A chaque fois vous avez dû voir, que je ne voulois avoir aucune intimité avec vous. De l'amitié entre nous?... Savez-vous ce que c'est que l'amitié?

THÉOPHANE,

Si je le sais?

ADRASTE.

Toute demande à laquelle on ne s'attend pas, étonne. Eh bien donc, vous le savez! Mais vous connoissiez aussi ma façon de penser & la vôtre.

THÉOPHANE.

Je vous entends; c'est-à-dire que vous voulez que nous soyons ennemis?

ADRASTE,

Vous me comprenez mal. Ennemis? Il n'y a donc point de milieu? Quoi, faut-il que l'homme aime ou qu'il haïsse? Restons indifférens. Je sais qu'au fond

Digitized by Google

vous le desirez vous-même ; apprenez au moins la sincérité de moi.

THÉOPHANE.

M'apprendrez-vous cette vertu dans toute sa pureté ?

ADRASTE.

Commencez donc par vous demander à vous-même, si elle vous plairoit dans toute sa pureté.

THÉOPHANE.

Certainement elle me plairoit; & pour vous en convaincre, permettez-moi d'en faire un essai.

ADRASTE.

Très-volontiers.

THÉOPHANE.

Écoutez donc, Adraste..... Mais souffrez, que je commence par dire un peu de bien de moi. J'ai, de tout temps, attaché quelque prix à mon amitié ; j'en ai usé avec circonspection ; j'en ai même été avare. Vous êtes le premier à qui je l'aye offerte, & le seul que je veuille forcer de l'accepter.... En vain vos regards



Digitized by Google

dédaigneux me disent que je n'y réussirai pas; assurément, j'y réussirai. Votre propre cœur m'en est garant : oui, votre cœur qui est infiniment meilleur que votre esprit, qui se plait en certaines opinions, grandes en apparence.....

ADRASTE.

Je n'aime pas les éloges, Théophane, & sur-tout ceux qu'on donne à mon cœur aux dépens de ma raison. Je ne sais par quelles foiblesses mon cœur a le bonheur d'intéresser le vôtre ; mais ce que je sais, c'est que je ne serai tranquille qu'après les en avoir délogées par le secours de ma raison.

THÉOPHANE.

A peine j'ai commencé l'essai de ma sincérité, que votre sensibilité est bien en mouvement : je prévois que je n'irai pas loin.

ADRASTE.

Aussi loin que vous voudrez, continuez.

Digitized by Google

THÉOPHANE.

Sérieusement ? . . . . Votre cœur est donc le meilleur que je connoisse. Il est trop bon pour obéir à votre esprit qu'a ébloui le nouveau, le singulier ; qu'une apparence de solidité entraîne dans des erreurs brillantes, & qui, par l'envie de se faire distinguer, vous fait ambitionner un titre qui ne devroit être donné qu'aux ennemis de la vertu ou aux scélérats. Vous le nommerez comme il vous plaira : *Esprit Fort*, & si vous osez même abuser des noms les plus respectables, nommez-le *Philosophe* : c'est un monstre, c'est la honte de l'humanité. Et vous, Adraste, que la nature avoit formé pour être un de ses ornemens & qui, pour l'être en effet, n'aviez besoin que de suivre vos propres sentimens ; vous qui êtes né pour tout ce qui est véritablement noble, véritablement grand ! vous vous dégradez de dessein prémédité, pour acquérir, aux yeux de la multitude de petits esprits, une gloire



Digitized by Google

à laquelle je préférerois le mépris de l'Univers.

ADRASTE.

Vous vous oubliez, Monsieur, & si je ne vous interromps pas, vous croiriez à la fin vous trouver à cette place, d'où vos pareils outragent impunément le genre humain pendant des heures entieres.

THÉOPHANE.

Non, Adraste, non; ce n'est point un Prédicateur incommode que vous interrompez; c'est un ami..... C'est malgré vous que je me donne ce nom..... Et cet ami vous devoit une preuve de sa sincérité.

ADRASTE.

Et il vient d'en donner une de son adulation.... mais de cette adulation adroite qui se déguise sous une certaine amertume, pour ne pas paroître flatterie.... Vous ferez tant, Théophane, qu'à la fin vous me forcerez de vous mépriser..... Si vous connoissiez véritablement la franchise, vous m'auriez dit en face tout ce

Digitized by Google

que vous penſez de moi au fond de votre cœur ; vous ne m'auriez pas prêté un beau côté que vous me refuſez intérieurement, & vous m'auriez prodigué tous les noms odieux que vos ſemblables donnent ſi libéralement à ceux qui ne penſent pas comme eux. En un mot, vous vous ſeriez montré tel qu'un Théologien doit ſe montrer envers ceux qui mépriſent ſes ſuperſtitions, & par conſéquent ſon autorité.

THÉOPHANE.

Pouvez-vous avoir de pareilles idées?

ADRASTE.

Elles ſont confirmées par mille exemples..... Mais nous nous engageons trop avant. Je ſais ce que je ſais ; & j'ai appris depuis long-temps à diſtinguer les maſques du viſage.

THÉOPHANE.

Vous voulez dire par-là.....

ADRASTE.

Je ne veux rien dire, ſinon que je n'ai encore aucune raiſon pour vous excepter des gens de votre état. Il faudroit vous



Digitized by Google

avoir connu long-temps, vous avoir éprouvé dans différentes circonstances, pour.....

THÉOPHANE.

Pour rendre à mon visage la justice de ne pas le prendre pour un masque. Fort bien ! Mais comment y parvenir par un chemin plus court, que par la liaison que je vous propose ? Soyez mon ami, mettez-moi à l'épreuve.....

ADRASTE.

Doucement ! Il ne seroit plus temps d'en venir aux épreuves, si je vous avois fait mon ami : j'ai cru qu'elles devoient précéder.

THÉOPHANE.

Il y a des degrés dans l'amitié, Adraste ; & je ne demande pas encore celui de la plus grande intimité.

ADRASTE.

Vous n'êtes pas même susceptible du plus bas degré.

Digitized by Google

THÉOPHANE.

Je n'en ſuis pas ſuſceptible? Où eſt donc l'impoſſibilité?

ADRASTE.

Connoiſſez-vous un livre qui, dit-on, eſt le livre de tous les livres, qui renferme les préceptes les plus ſûrs de toutes les vertus, & qui cependant ne fait aucune mention de l'amitié? Connoiſſez-vous ce livre?

THÉOPHANE.

Je vous vois venir, Adraſte. A quel nouveau Collins avez-vous emprunté cette miſérable objection?

ADRASTE.

Emprunté ou non, cela eſt égal. Il n'y a qu'un petit eſprit qui rougiſſe d'emprunter des vérités.

THÉOPHANE.

Des vérités!..... Vos autres vérités ſont-elles du même poids?..... Mais, êtes-vous capable de m'écouter un moment?



Digitized by Google

ADRASTE.

Allez-vous encore prêcher ?

THÉOPHANE.

Ne m'y forcez-vous pas ? Ou bien prétendez-vous qu'on laisse vos railleries superficielles sans réplique, & qu'il paroisse qu'on ne peut pas y répondre ?

ADRASTE.

Et qu'avez-vous à y répondre ?

THÉOPHANE.

Le voici. La charité est-elle comprise dans l'amitié, ou l'amitié dans la charité ? C'est sans doute le dernier. Celui qui commande la charité dans sa plus grande étendue, ne commande-t-il donc pas en même-temps l'amitié ? Je le croirois, au moins ; & il est si peu vrai que notre Législateur ait trouvé l'amitié indigne d'entrer dans ses commandemens, que toute sa doctrine n'a pour but que de nous inspirer de l'amitié envers tout le monde.

ADRASTE.

Vous ne vous appercevez pas, que vous le chargez d'une absurdité. Qu'est-ce

Digitized by Google

qu'une amitié qui a tout le monde pour objet? Il ne faut pas, que mon ami soit celui de tout l'Univers.

THÉOPHANE.

Ainsi vous ne donnez le nom d'amitié qu'à cet accord des tempéramens, ce rapport des esprits, cet attrait secret & mutuel, cette chaîne invisible qui lie deux ames qui pensent & qui veulent les mêmes choses?

ADRASTE.

L'amitié n'est que cela.

THÉOPHANE.

Elle n'est que cela? Vous êtes donc en contradiction avec vous-même?

ADRASTE.

Vous avez la fureur, vous autres, de trouver des contradictions par-tout, excepté où il y en a en effet!

THÉOPHANE.

Faites-y réflexion, Adraste. Si cette harmonie des ames, qui sans doute n'est pas volontaire, cet accord mutuel qui se rencontre dans plusieurs individus, for-

Digitized by Google

ment nécessairement l'essence de l'amitié, comment pourriez-vous prétendre qu'il soit l'objet d'une loi? Où elle se trouve, cette harmonie n'a pas besoin d'être ordonnée ; & où elle n'est pas, on la commanderoit en vain. Comment pouvez-vous donc blâmer le Législateur, de n'avoir pas fait mention de l'amitié prise dans ce sens ? Il en a ordonné une plus noble & plus digne de l'homme que cet instinct aveugle dont les brutes mêmes ne sont pas privées ; une amitié qui se communique après avoir reconnu des perfections, qui ne se laisse pas diriger par la seule Nature, mais qui au contraire dirige la Nature même.

ADRASTE.

Quel galimatias !

THÉOPHANE.

Vous savez ces choses-là aussi-bien que moi, Adraste ; & je ne vous les répete que pour justifier la Religion du blâme que vous voudriez lui imputer, de faire mépriser l'amitié.... Je ne dois vous

Digitized by Google

laiſſer aucun prétexte de la haïr, cette Religion que vous devez aimer... Vous avez beau me regarder avec dédain, & vous détourner de moi d'une maniere offenſante.....

ADRASTE (*à part*)

La vilaine race !

THÉOPHANE.

Je vois qu'il vous faut laiſſer le temps de calmer l'humeur qu'a dû néceſſairement vous donner la réfutation d'une erreur qui vous étoit chere. Adieu ; je vais au-devant d'un de mes parens qui vient d'arriver, & que je vous demande la permiſſion de vous préſenter.

## SCENE II.

ADRASTE.

..... PUISSÉ-JE ne le revoir jamais ! Et qui de vous autres Gens d'Égliſe ne ſeroit pas hypocrite !..... C'eſt à eux que je dois mon malheur ! Ils m'ont op-

Digitized by Google

primé, persécuté, sans respect pour les liens du sang qui les unissoit à moi!.... Oui, Théophane, je te voue une haine immortelle, ainsi qu'à tous ceux de ton Ordre!..... Faut-il que la fatalité m'amene ici, pour m'allier avec un Membre du Clergé!..... Quoi! ce fourbe, cet imbécille qui a abjuré la raison, deviendra mon beau-Frere?..... & mon beau-Frere par Julie?... Par Julie?.... Quel cruel destin me poursuit? Un ancien ami de mon pere m'offre une de ses filles; j'accours, & j'arrive trop tard: celle qui avoit touché mon cœur, celle avec qui seule je pouvois être heureux, est déjà promise à un autre. Ah Julie! tu n'étois donc pas destinée pour moi? Toi que j'adore! Et il faudra que je m'unisse à ta sœur que je ne saurois aimer?

Digitized by Google

## SCENE III.

### LISIDOR, ADRASTE.

LISIDOR.

AH, te voilà enfin! Quoi, toujours seul! Dis-moi donc, est-ce l'usage des Philosophes d'être toujours ainsi relégués dans quelque coin? J'aimerois mieux être je ne sais quoi..... Mais si j'ai bien entendu, il me semble que tu parlois à toi-même. Il est bien vrai, que vous autres Messieurs les Spéculateurs, vous ne pouvez gueres vous entretenir avec des gens qui vous vaillent; vous prenez le reste pour des bêtes: cependant.....

ADRASTE.

Pardonnez-moi.....

LISIDOR.

Et de quoi me demandes-tu pardon? Tu ne m'as point fait de mal..... J'aime qu'on soit gai. Je croyois te retrouver tel que tu étois autrefois, quand tu demeurois

Digitized by Google

dans ma maiſon, pétulant, vif, & je me faiſois un plaiſir d'avoir un gendre de ce caractere. Il eſt vrai que l'âge, les voyages & la connoiſſance du monde ont dû mûrir ton eſprit; mais je ne me ſerois jamais douté que tu puſſes changer à ce point. Tu n'as plus d'autre occupation que de rêver ſans ceſſe ſur ce qui eſt..... & ſur ce qui n'eſt pas..... ſur ce qui pourroit être..... ſur ce qui pourroit ne pas être..... ſur la néceſſité abſolue..... ſur la néceſſité..... non-néceſſaire..... ſur les a.... a.... Comment appelles-tu ces petites machines qui voltigent.... comme cela..... dans les rayons du ſoleil? Des a..... a..... Dis donc, Adraſte.....

ADRASTE.

Vous voulez dire des atomes?

ISIDORE.

Juſtement, des atomes. On les appelle ainſi, parce qu'un homme peut en avaler des milliers à chaque fois qu'il reſpire.

Digitized by Google

ADRASTE.

Ha, Ha, ha!

LISIDOR.

Vous riez, Adraſte? Tu t'imagines donc, mon pauvre garçon, que je ne ſais rien de ces belles choſes-là? Ne t'ai-je pas entendu diſputer aſſez ſouvent là-deſſus avec Théophane? Quand vous êtes aux priſes, je vous écoute, & je fais mon profit de ce que vous dites; je prends un peu de l'un, un peu de l'autre, & de cela je fais un tout.....

ADRASTE.

Qui doit être bien monſtrueux.

LISIDOR.

Pourquoi donc?

ADRASTE.

Vous réuniſſez le jour & la nuit, ſi vous réuniſſez mes idées avec celles de Théophane.

LISIDOR.

Mon Dieu! vous n'êtes pas ſi oppoſés que vous le croyez. Combien de fois ne vous ai-je pas dit que vous aviez raiſon

Digitized by Google

tous deux? Je suis convaincu, qu'au fond les honnêtes-gens ont la même croyance.

ADRASTE.

Devroient, devroient avoir la même croyance! Et cela est vrai.

LISIDOR.

Voyez la belle distinction! Croire ou devoir croire, cela ne revient-il pas au même? Je gage que quand vous serez beaux-freres, vous aurez la même façon de voir & de penser.....

ADRASTE.

Théophane & moi?

LISIDOR.

Assurément. Vous ne savez pas encore ce que c'est que la parenté. En sa faveur, l'un cédera d'un pouce, l'autre d'un pouce: or, un pouce & un pouce, cela fait deux pouces; & deux pouces.....je parierois que vous n'en êtes pas éloignés l'un de l'autre..... Mais ce qui me plait le plus, c'est de voir que le caractere de mes filles sympathise & s'accorde si bien avec les vôtres. On diroit que Julie est

Digitized by Google

faite exprès pour être la femme d'un Miniſtre; & Henriette..... je défie dans toute l'Allemagne, qu'on en trouve une qui te convienne mieux. Jeune, jolie, pleine d'enjoûment, toujours danſant, toujours chantant, c'eſt mon véritable portrait en tout: au lieu que Julie, en comparaiſon d'elle, eſt la ſimplicité même, une bonne, une ſainte bête.

ADRASTE.

Julie? Ne dites pas cela. Son mérite frappe moins, ſa beauté n'éblouit pas: mais on aime à ſe laiſſer enchaîner par des charmes paiſibles, on ſe plie avec réflexion ſous le joug qu'elle impoſe; on le chérit, on le reſpecte. Elle parle peu, mais ce qu'elle dit eſt dicté par la raiſon.....

LISIDOR.

Et Henriette?

ADRASTE.

Henriette, il eſt vrai, s'exprime avec grâces; ſes diſcours pleins d'eſprit ſemblent annoncer une ame libre & enjouée. Julie auroit les mêmes avantages, ſi elle

Digitized by Google

ne préféroit pas la juſteſſe, le ſentiment & la vérité à ce brillant faſtueux, Toutes les vertus ſemblent s'être réunies dans ſon ame.....

LISIDOR.

Et Henriette?

ADRASTE.

Je lui crois auſſi toutes ſortes de vertus : mais vous conviendrez qu'il y a un certain extérieur qui le feroit difficilement ſuppoſer, ſi d'ailleurs on n'avoit pas de fortes preuves qu'elles exiſtent en effet. La dignité de Julie, ſa modeſtie naturelle, ſa joie douce & paiſible, ſa.....

LISIDOR.

Et Henriette?

ADRASTE.

Sa vivacité, ſon air décidé qui lui ſied à merveille, la franchiſe & la ſorte de pétulence avec laquelle elle ſent & peint ce qui lui fait plaiſir, contraſtent admirablement avec les qualités ſolides de ſa ſœur; mais Julie y gagne.....

Digitized by Google

LISIDOR.

Et Henriette?

ADRASTE.

N'y perd pas, si ce n'est que Julie...?

LISIDOR.

Ho! ho! Monsieur Adraste! allez-vous me faire croire que vous avez, comme tant d'autres, la maladie de ne trouver bon & beau que ce que vous ne pouvez avoir? Qui diable vous paye donc pour tant élever Julie?

ADRASTE.

Je n'ai d'autre intérêt que celui de vous prouver, que mon attachement pour Henriette ne m'aveugle pas sur le mérite de sa sœur.

LISIDOR.

Passe pour cela. Julie est une bonne enfant, c'est l'idole de sa grand-maman; cette bonne femme ne cesse de répéter, que la satisfaction que lui donnoit Julie, la faisoit vivre.

ADRASTE.

Ah!

Digitized by Google

LISIDOR.

Tu soupires, je crois! Quel mal te prend? Garde tes soupirs pour quand tu auras une femme.

## SCENE IV.

JEAN, ADRASTE, LISIDOR.

JEAN, (*dans l'éloignement*)

PST, pst!

LISIDOR.

Eh bien?

JEAN.

Pst, pst!

LISIDOR.

Qu'est-ce qu'il y a?

JEAN.

Pst, pst!

LISIDOR.

Au diable, avec tes pst, pst! ne peux-tu pas approcher, faquin?

JEAN.

Digitized by Google

JEAN.

Pſt, Monſieur Adraſte! un mot en particulier.

ADRASTE.

Viens donc ici.

LISIDOR (*va à lui*)

Eh bien, que veux-tu?

JEAN (*paſſe de l'autre côté*)

Pſt, Monſieur Adraſte! un ſeul mot en particulier.

ADRASTE.

Viens donc, & parle.

LISIDOR.

Parle! Parle! Le gendre peut-il avoir des ſecrets que le beau-pere doive ignorer?

JEAN.

Monſieur Adraſte! (*Il le tire de côté par la manche*)

LISIDOR.

Coquin! je vois bien que tu veux abſolument que je m'en aille. Parle donc, parle! je m'en vais.



Digitized by Google

JEAN.

Oh, vous êtes trop bon ! Si vous vouliez seulement passer un moment de ce côté-là, vous pourriez rester.

ADRASTE.

Restez, je vous en prie.

LISIDOR.

A la bonne heure. Si vous pensez.... (*en allant vers eux*)

ADRASTE.

Eh bien, que me veux-tu ?

JEAN, (*qui voit que Lisidor s'est approché*)

Rien.

ADRASTE.

Rien ?

JEAN.

Non, Monsieur, rien du tout.

LISIDOR.

As-tu donc oublié, ....

JEAN (*affectant de la surprise.*)

Eh vous voilà, Monsieur ? Je vous croyois dans ce coin.

Digitized by Google

LISIDOR.

Ne vois-tu pas, que le coin s'eſt approché?

JEAN.

Il a tort.

ADRASTE.

Ne me fais pas languir plus long-temps, & parle.

JEAN.

Monſieur Liſidor! mon Maître s'impatiente.

ADRASTE.

Parle, je n'ai point de ſecret pour lui.

JEAN.

Je n'ai donc rien à vous dire.

LISIDOR.

Pendart! Je vois bien qu'il faut faire ta volonté..... Je vais dans mon cabinet; quand vous voudrez y paſſer.....

ADRASTE.

Je vous ſuis à l'inſtant.



Digitized by Google

## SCENE V.

### ADRASTE, JEAN.

JEAN.

EST-IL parti?

ADRASTE.

Qu'as-tu donc à me dire? Je gagerois que c'eſt quelque ſottiſe : & le bonhomme va croire qu'il s'agit de choſes importantes.

JEAN.

Quelque ſottiſe?..... En un mot, Monſieur, nous ſommes perdus! Et vous vouliez que je vous annonçaſſe cette nouvelle devant Liſidor?

ADRASTE.

Perdus? Et comment donc? Explique-toi?

JEAN.

Cela n'a pas beſoin d'explication : nous ſommes perdus, vous dis-je..... Et

Digitized by Google

vous vouliez que je vous l'appriſſe devant votre beau-pere?....

ADRASTE.

Apprenez-le moi donc....

JEAN.

Ma foi, il auroit perdu l'envie de le devenir..... un pareil tour.....

ADRASTE.

Eh bien, quel tour?

JEAN.

Un tour affreux!.... Ah, ſi les Valets n'étoient pas quelquefois plus prudens que les Maîtres, on verroit de belles choſes!

ADRASTE.

Que le D.....

JEAN.

Ah, je me ſoucie bien de lui, ma foi! J'aurois bien peu profité à votre école, ſi je le craignois encore.

ADRASTE.

Je crois, Dieu me pardonne, que tu fais l'Eſprit Fort? Les honnêtes-gens s'en



Digitized by Google

dégoûteront bientôt, si des valets veulent les imiter.... Va-t-en: je te défends de me dire un mot: je sais que ce n'est rien.

JEAN.

Et je vous laisserois courir, tête baissée, à votre perte? C'est ce qui n'arrivera pas.

ADRASTE.

Ote-toi de devant mes yeux.

JEAN.

Un moment!... Vous vous souvenez, sans doute, dans quel état vous avez laissé nos affaires en partant de chez vous?

ADRASTE.

Je ne veux rien savoir.

JEAN.

Aussi ne vous dis-je encore rien..... Vous vous souvenez, sans doute, aussi des billets à ordre, que vous avez faits à M. Araspe il y a plus de deux ans?

ADRASTE.

Tais-toi! je ne veux rien entendre.

Digitized by Google

JEAN.

Apparemment que vous voulez les oublier..... Plût-à-Dieu que ce fût le moyen de les acquitter..... Mais savez-vous qu'ils sont échus ?

ADRASTE.

Je sais, que ce ne sont pas tes affaires.

JEAN.

Vous êtes fort, parce que vous croyez le danger éloigné..... Mais que diriez-vous, si Monsieur Araspe....

ADRASTE.

Quoi donc ?....

JEAN.

Etoit ici ?

ADRASTE.

Que dis-tu ? Tu m'étonnes....

JEAN.

Je l'ai bien été davantage, en le voyant descendre de la Diligence.

ADRASTE.

Tu as vu Araspe ?



Digitized by Google

JEAN.

De mes propres yeux.

ADRASTE (*après avoir rêvé*)

Je suis perdu !

JEAN.

C'est ce que je vous disois d'abord.

ADRASTE.

Que faire ?

JEAN.

Plier bagage, & nous en aller.

ADRASTE.

Cela n'est pas possible....

JEAN.

Préparez-vous donc à payer.

ADRASTE.

Cela ne se peut pas; la somme est trop forte..... Mais qui sait s'il est venu ici exprès pour moi : il peut avoir d'autres affaires.

JEAN.

A la bonne heure ! Mais il n'en fera pas moins la vôtre en passant, & nous serons toujours bernés.

Digitized by Google

ADRASTE.

Tu as raiſon..... J'enrage quand je penſe à tous les tours qu'un injuſte deſtin ne ceſſe de me jouer .... Mais contre qui murmuré-je? Contre un hazard aveugle, qui nous accable ſans volonté, ſans deſſein. Ah! déplorable vie humaine!.....

JEAN.

Ne maudiſſez pas la vie. Quoi, ſe brouiller avec elle pour une pareille miſere? Cela n'en vaut pas la peine.

ADRASTE.

Conſeille-moi donc.....

JEAN.

Eſt-il bien vrai qu'il ne vous vienne aucun expédient pour vous tirer d'embarras?..... Je ne vous croirai bientôt plus tout l'eſprit que je vous ſuppoſois. Vous ne voulez pas vous en aller; vous ne pouvez pas payer: que reſte-t'il donc?

ADRASTE.

Je me laiſſerai aſſigner.



Digitized by Google

JEAN.

Fi donc, Monsieur, vous n'y pensez pas. J'aimerois mieux employer un moyen auquel je ne balancerois pas d'avoir recours, quand même je serois en état de payer.....

ADRASTE.

Quel est-il?

JEAN.

Affirmez que vous ne devez rien. Voilà une belle bagatelle!

ADRASTE (*avec le mépris le plus amer*) Maraut!

JEAN.

Comment, Maraut? Un avis si salutaire.....

ADRASTE.

Que tu ne devrois donner qu'à tes semblables, qu'aux gens de ta trempe.

JEAN.

Etes-vous Adraste? Vous que j'ai si souvent entendu vous mocquer des sermens?

Digitized by Google

ADRASTE.

Des ſermens, comme ſermens, oui; mais jamais comme d'une ſimple proteſtation de notre parole. Celle-ci doit être ſacrée pour un honnête homme, quand même il ſeroit convaincu qu'il n'y a ni Dieu ni châtiment. Je rougirois toute ma vie d'avoir nié ma ſignature, & je n'oſerois plus ſigner mon nom ſans me mépriſer moi-même.

JEAN.

Superſtition! Superſtition! Vous l'avez chaſſée par une porte, & vous la faites rentrer par l'autre.

ADRASTE.

Tais-toi: ne me révolte pas davantage par tes indignes propos. Je vais trouver Araſpe: je lui repréſenterai ma ſituation; je l'inſtruirai de mon mariage; je lui promettrai intérêts ſur intérêts..... C'eſt à la Diligence, dis-tu, que je le trouverai?

JEAN.

Peut-être bien.... Le pauvre garçon me fait pitié: il n'eſt brave que de la



Digitized by Google

langue ; & quand il eſt queſtion d'agir, il tremble comme une femme. Heureux celui qui ſait ſe conduire d'après ſes principes ; il y a des occaſions où il en peut tirer parti.... Ah ſi j'étois à ſa place !... Mais il faut cependant que je voie où il va.

*Fin du premier Acte.*

Digitized by Google

# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

JULIE, HENRIETTE, LISETTE.

LISETTE.

AVANT de décider votre différend, Meſdemoiſelles, convenons d'abord à laquelle de vous deux j'appartiendrai aujourd'hui. Vous ſavez que votre commandement eſt alternatif, & que Monſieur votre pere, qui ſent qu'il eſt impoſſible d'obéir à deux Maîtres à la fois, a ſagement ordonné, que chacune de vous ſeroit ma maîtreſſe à ſon tour; ainſi il faut que je ſois un jour la ſuivante modeſte de la douce Julie, & l'autre jour la folle Suivante de la gaie Henriette : mais depuis que ces deux Meſſieurs ſont à la maiſon...

Digitized by Google

Digitized by Google

HENRIETTE.

Ainſi, avec la permiſſion de ma ſœur, tu es aujourd'hui à moi.

JULIE.

Sans conteſtation.

LISETTE.

Allons, Meſdemoiſelles, racontez-moi à préſent votre différend.

JULIE.

Notre différend ? En vérité il eſt bien important ! Vous êtes folles toutes deux ; je ne veux plus en entendre parler.

HENRIETTE.

Preuve évidente que tu as tort !.... Ecoute, Liſette ! Nous nous ſommes querellées au ſujet de nos Adorateurs....

LISETTE.

Je m'en doutois ; car à quelle autre occaſion deux ſi bonnes ſœurs pourroient-elles ſe quereller ? En effet, il eſt déſagréable d'entendre mal parler de ce qu'on aime.....

HENRIETTE.

Tu donnes à gauche, mon enfant : au-

cune n'a mal parlé de l'amant de l'autre ; c'eſt tout le contraire ; notre querelle eſt venue de ce que l'une vantoit trop l'Amant de l'autre.

LISETTE.

Voilà un genre de querelle tout-à-fait nouveau.

HENRIETTE.

Peux-tu dire autrement, Julie ?

JULIE.

Oh ! diſpenſe moi, je te prie.....

HENRIETTE.

Point de grâce, à moins que tu ne te retractes..... Réponds, Liſette ; t'es-tu jamais amuſée à faire la comparaiſon de nos Epoux futurs ? Julie déprime ſon pauvre Théophane, comme ſi c'étoit un petit monſtre.

JULIE.

Méchante ! Quand cela m'eſt-il arrivé ? Faut-il que tu tires de pareilles conſéquences d'une remarque faite en paſſant & que tu n'aurois pas dû relever ?

Digitized by Google

HENRIETTE.

Je vois bien qu'il faut te mettre un peu de mauvaise humeur pour te faire parler... Une remarque faite en passant, dis-tu? Pourquoi as-tu donc combattu pour en prouver la solidité?

JULIE.

Tu as des expressions singulieres! N'est-ce pas toi-même qui a commencé cette discussion? Je croyois t'obliger en disant qu'Adraste étoit l'homme le mieux fait que je connusse. Il me semble que tu devois plutôt me remercier que me contredire.

HENRIETTE.

Mais, c'est bien toi qui es singuliere! Ce que tu appelles contradiction, n'étoit en effet qu'un remercîment de ma part; pouvois-je t'en faire un plus flatteur, qu'en appliquant à Théophane un éloge qu'Adraste ne sembloit pas mériter?

LISETTE.

Elle a raison.

Digitized by Google

JULIE.

Non, elle n'a pas raiſon ; & j'ai dû trouver mauvais, qu'elle me traitât comme un enfant qui ne dit une choſe obligeante que pour qu'on lui en diſe une autre.

LISETTE.

Pour le coup, c'eſt vous qui avez raiſon.

HENRIETTE.

Voilà un drôle de Juge! As-tu donc oublié, que tu m'appartiens aujourd'hui?

LISETTE.

C'eſt une raiſon de plus pour être ſévere envers vous : il faut éviter l'air de partialité.

JULIE.

Crois, ma chere Henriette, que je ſais eſtimer dans un homme des qualités ſupérieures à celles de la figure; & je trouve ces qualités dans Théophane. Son eſprit....

HENRIETTE.

Mais il n'étoit pas queſtion de ſon eſprit : il s'agiſſoit de ſa figure; & quoique tu en diſes, celle de Théophane l'emporte. Adraſte eſt mieux fait, j'en conviens; il

Digitized by Google

a l'air plus dégagé, plus noble; mais pour la physionomie....

JULIE.

Je ne suis pas entrée dans ce détail.

HENRIETTE.

Voilà justement en quoi tu as eu tort.... L'orgueil & le mépris se caractérisent dans tous les mouvemens de son visage. Tu appelleras cela de la noblesse, si tu veux; mais cela ne rend pas beau: ses traits, à la vérité, sont réguliers, mais son rire dédaigneux & mocqueur y répand une impression qui blesse mes yeux.... Théophane, au contraire, a la physionomie la plus aimable; son air doux & serein....

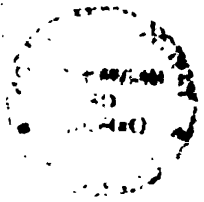
JULIE.

Tu me dis des choses que j'ai remarquées aussi-bien que toi. Ce que cette douceur a de plus touchant, c'est qu'elle est moins l'effet de la combinaison de ses traits, que la suite du calme dont il jouit intérieurement. La beauté de l'ame donne des charmes au corps même le plus difforme, comme sa laideur communique au

TAYLOR INSTITUTION UNIVERSITY OF OXFORD LIBRARY
Digitized by Google

corps le mieux fait je ne sais quoi de rebutant, qui cause un déplaisir inexplicable. Si Adraste étoit aussi religieux que Théophane; si son ame étoit éclairée & remplie de cette vérité divine qu'il s'efforce de méconnoître, il seroit un Ange, & à peine il est un homme. Ne te fâches pas, Henriette, si je m'explique sur son compte avec si peu de ménagement. S'il tombe en de bonnes mains, il deviendra un jour ce qu'il doit être & ce qu'il n'a pas voulu être. Ses principes sur l'honneur, sur l'équité naturelle, sont vraiment respectables....

HENRIETTE, (*d'un air de raillerie*) Ah, tu dis trop de mal de lui.... Je ne prétends pas, que tu te donnes la peine de me tranquiliser à son sujet: il est comme il est, & tel qu'il est, il me vaut bien.... Qu'entends-tu par les bonnes mains, dans lesquelles tu dis qu'il faudroit qu'il tombât? S'il tombe dans les miennes, il ne changera guere! Le seul secret que je sache pour nous rendre la vie suppor-



Digitized by Google

table, ce ſera de me conformer à ſon humeur : la ſeule choſe que j'exigerai de lui, c'eſt qu'il ſe défaſſe de ſon air mélancolique, & qu'il prenne l'air enjoué de Théophane.....

JULIE.

Encore Théophane ?....

LISETTE.

Chut, Mademoiſelle.....

## SCENE II.

### LES ACTEURS PRÉCÉDENS, THÉOPHANE.

HENRIETTE, (*courant au devant de Théophane.*)

VENEZ, venez, Théophane..... Croiriez-vous qu'il m'a fallu prendre votre parti contre ma ſœur ? Admirez mon déſintéreſſement ; je vous ai élevé juſqu'au ciel, quoique je ſache que vous ne ſerez pas à moi. Imaginez-vous, que ma ſœur ſoutient qu'Adraſte eſt d'une plus belle figure que vous ! Je ne la comprends pas ;

Digitized by Google

j'ai beau regarder Adraſte avec les yeux d'une Amante, & me le faire dix fois plus beau qu'il n'eſt, je ne peux pas convenir cependant, que vous lui cédiez en rien. A la vérité, Julie avoue que du côté de l'ame vous avez l'avantage : mais nous autres femmes, jugeons-nous de l'ame ?

JULIE.

La cauſeuſe ! Vous la connoiſſez, Théophane ; ne la croyez pas.

THÉOPHANE.

Moi, ne la pas croire, belle Julie ? Pourquoi voulez-vous m'ôter la douce perſuaſion que vous avez parlé avantageuſement de moi ? Je vous remercie, charmante Henriette, d'avoir bien voulu prendre ma défenſe, & je vous en ſuis d'autant plus obligé, que je ſuis convaincu que vous aviez une mauvaiſe cauſe à ſoutenir.

HENRIETTE.

Vous êtes trop modeſte !

THÉOPHANE.

Je ne ſuis que juſte. Il eſt naturel, que

Digitized by Google

renfermé toute ma vie dans le petit espace de mon cabinet avec des livres, j'aie trop négligé mon extérieur qui, peut-être, demande à être cultivé comme l'esprit : au lieu qu'Adraste élevé dans le grand monde, y a acquis tout ce qui rend aimable.....

HENRIETTE.

Quand même ce seroit des défauts...

THÉOPHANE.

Ce n'est pas à moi à faire ces remarques. Mais laissez agir le temps; avec le fond de raison que possede Adraste, s'il a des défauts, il s'en corrigera bientôt..... Je suis si convaincu de son retour, que je le chéris déjà d'avance.... Que vous vivrez heureuse avec lui, charmante Henriette!

HENRIETTE.

Adraste ne parle pas aussi noblement sur votre compte, Théophane.....

JULIE.

Voilà une mauvaise observation, ma chere sœur..... Quelle est ton intention en tenant un pareil propos à Théo-

Digitized by Google

phane ? Qu'avoit-il besoin de savoir qu'Adraste a mal parlé de lui ? Quelque généreux que soit un homme, il lui est bien difficile de ne pas garder une espece de ressentiment contre celui qui l'a offensé injustement !

THÉOPHANE.

Je vous admire, vertueuse Julie : mais soyez sans inquiétude : toute la vengeance que je veux tirer d'Adraste, & le seul triomphe que je me propose, c'est de le forcer à bien penser de moi. Je lui pardonne de me mépriser ; il ne me connoît pas. Mais peut-être trouverai-je l'occasion.... N'en parlons plus, & permettez-moi, Mesdemoiselles, de vous annoncer l'arrivée d'un de mes parens, qui a voulu se donner le plaisir de me surprendre ici.....

JULIE.

Un parent ?

HENRIETTE.

Qui est-ce ?

THÉOPHANE.

C'est Araspe.

JULIE.

Digitized by Google

JULIE.

Araſpe ?

HENRIETTE.

Où eſt-il donc ?

THÉOPHANE.

Il m'a promis d'être ici tout-à-l'heure.

HENRIETTE.

Mon pere le ſait-il ?

THÉOPHANE.

Je ne crois pas.

JULIE.

Et la grand'Maman ?

HENRIETTE.

Viens, ma ſœur, portons-leur les premieres cette nouvelle..... Tu n'es plus fâchée contre moi, n'eſt-ce pas ?

JULIE.

Qui pourroit garder du reſſentiment contre toi ?

THÉOPHANE.

Vous permettez, que je l'attende ici.

HENRIETTE.

Oui ; mais vous l'amenerez auſſi-tôt qu'il ſera arrivé : entendez-vous ?



Digitized by Google

## SCENE III.

THÉOPHANE, LISETTE.

LISETTE.

JE reste exprès, Monsieur, pour vous faire mon petit compliment. En vérité, vous êtes l'homme le plus heureux que je connoisse au monde; & si Monsieur Lisidor avoit encore deux autres filles, elles seroient, je crois, toutes quatre amoureuses de vous.

THÉOPHANE.

Que Lisette entend-elle par là?

LISETTE.

J'entends, que si elles l'étoient toutes les quatre, deux doivent l'être à présent.

THÉOPHANE, (*en souriant*)

Voilà qui est plus obscur encore!

LISETTE.

Votre sourire ne dit pas cela.... Mais si en effet vous ne connoissez pas ce que vous valez, vous n'en êtes que plus

Digitized by Google

eſtimable. Julie vous aime : & en cela il n'y a rien que de naturel ; car elle doit vous aimer : c'eſt ſeulement dommage, que ſon amour ait l'air un peu trop raiſonnable. Mais, que dirai-je d'Henriette? Aſſurément elle vous aime auſſi ; & ce qu'il y a de déſolant, c'eſt qu'elle vous aime..... d'amour....., Si vous pouviez les épouſer toutes deux?

THÉOPHANE.

Vous avez de bien bonnes intentions, Liſette.

LISETTE.

Oui ; & alors vous me garderiez par-deſſus le marché.....

THÉOPHANE.

Encore mieux ! Liſette a de l'eſprit, & je vois.....

LISETTE.

*De l'eſprit?* je ne m'en doutois pas.

THÉOPHANE, (*après avoir rêvé un moment*)

Vous pourriez me rendre un ſervice.... en me diſant votre ſentiment ſur Julie.



Digitized by Google

Je suis sûr que même dans vos conjectures..... vous ne frapperiez pas loin du but.... Il y a certaines choses où l'œil d'une femme voit mieux que celui d'un homme, &.....

LISETTE.

Peste ! ce ne sont pas les livres qui vous ont donné cette expérience....., Mais si vous y aviez fait attention, vous auriez vu tout ce que je pense sur Julie, dans le peu que j'ai dit d'elle. Ne vous disois-je pas, que son Amour me paroissoit avoir un air trop raisonnable ? Tout est contenu dans ce peu de mots. Elle ne parle que de devoir, de qualités estimables..... Un Amant doit toujours se défier de ces choses-là..... Une autre observation, qui ne sera pas déplacée ici non plus, c'est qu'elle étoit moins prodigue de toutes ces belles expressions, quand Monsieur Théophane étoit seul à la maison.

THÉOPHANE.

Vraiment ?

Digitized by Google

LISETTE (*après l'avoir regardé un moment*)

Monsieur Théophane! Monsieur Théophane! vous dites ce *vraiment* d'une maniere ..... d'une maniere ....

THÉOPHANE.

De quelle maniere donc?

LISETTE.

Oh, les hommes! les hommes même les plus religieux .... mais ne perdons pas le fil de notre discours. Depuis qu'Adraste, allois-je dire, est à la maison, il y a de temps en temps entre lui & Julie des regards .....

THÉOPHANE.

Des regards? Vous m'inquiétez, Lisette.

LISETTE.

Et vous pouvez prononcer ce mot *inquiéter* si tranquillement, si tranquillement! ..... Oui, des regards qui ne different pas de ceux que j'ai surpris quelquefois entre Mademoiselle Henriette & Monsieur Théophane .....



Digitized by Google

THÉOPHANE.

Moi ?

LISETTE.

Oui, vous ; ne vous étonnez pas....

THÉOPHANE.

Vous voulez me punir de ma curiosité, Lisette, & je l'ai bien mérité. Mais vous vous trompez ; vous vous trompez beaucoup.....

LISETTE.

Fi donc, Monsieur ! Tantôt vous me disiez que j'avois de l'esprit : à présent vous me dites que je n'en ai point. Car si je me trompe si fort....

THÉOPHANE (*inquiet & distrait*)

Vous me confondez.... & je ne comprends pas sur quoi.....

LISETTE.

Tout ce qu'il vous plaira, Monsieur : mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'Adraste est fort mal en cour auprès de Henriette. Elle a beau faire pour s'accommoder à sa façon de penser ; elle ne peut supporter l'idée d'être peu estimée, & elle ne voit

Digitized by Google

que trop, que Monsieur Adraste ne regarde les femmes que comme des créatures destinées aux plaisirs des hommes : & c'est penser très-vilainement ! Voilà les erreurs abominables où tombent les incrédules.... Vous ne m'écoutez pas.... Vous êtes distrait, inquiet....

THÉOPHANE.

Je ne sais pas où demeure mon Oncle.....

LISETTE.

Oh ! il viendra.....

THÉOPHANE.

Je ne peux me dispenser d'aller au devant de lui.... Adieu, Lisette.

## SCENE IV.

LISETTE.

VOILA ce qu'on appelle trancher.... Se seroit-il fâché de ce que j'ai voulu le sonder ? Je suis curieuse de voir ce que ceci deviendra. Quoi qu'il en soit, il ne



Digitized by Google

peut lui arriver rien d'heureux que je ne lui souhaite ; & si j'avois à disposer..... je saurois bien ce que je ferois.... (*En se retournant*) Mais qui vient donc ici ?.... Ah ! c'est ce couple de faquins, le valet d'Adraste & celui de Théophane : ces singes ridicules de leurs Maîtres. L'un est fripon par irréligion, & l'autre bête par dévotion. Il faut que je me procure le plaisir de les épier. (*Elle sort*)

## SCENE V.

JEAN, MARTIN, LISETTE (*cachée à moitié derriere une coulisse*)

JEAN.

COMME je te dis !

MARTIN.

Tu me crois donc bien bête. Ton Maître un Athée ? A d'autres ! N'est-il pas fait comme toi & moi ? Il a des mains, des pieds ; il a la bouche en travers & le

Digitized by Google

nez en long comme un homme; il parle comme un homme.... il mange comme un homme..... & tu veux qu'il ſoit *Athée*?

JEAN.

Eh bien, les Athées ne ſont-ils pas des hommes?

MARTIN.

Des hommes? Ah, ah, ah! je vois bien à préſent, que tu ne ſais pas ce que c'eſt qu'un Athée.

JEAN.

Diantre! tu le ſais mieux, ſans doute? Inſtruis moi donc.

MARTIN.

Ecoute.... un Athée eſt.... une engeance des enfers.... qui, comme le diable, peut prendre mille formes différentes. Tantôt c'eſt un renard, tantôt c'eſt un ours..... tantôt un âne..... tantôt un Philoſophe..... tantôt c'eſt un chien, tantôt un Poëte impudent; enfin, c'eſt un monſtre qui brûle déjà tout vif en enfer..... une peſte ſur la



Digitized by Google

terre ..... une créature abominable..... une bête plus bête que ..... les bêtes féroces ..... un cannibale d'ames ..... un anté-chriſt .....

JEAN.

Cela a des pieds de bouc, n'eſt-ce pas? Deux cornes, une queue? ....

MARTIN.

Cela ſe peut .... L'enfer l'a engendré par un inceſte avec la ſageſſe de ce monde .... c'eſt .... oui, voilà ce que c'eſt qu'un Athée; c'eſt ainſi que nous l'a dépeint notre Curé: & il les connoît!

JEAN.

Imbécille que tu es! .... regarde-moi.

MARTIN.

Eh bien?

JEAN.

Que vois-tu en moi?

MARTIN.

Rien que je ne voie dix fois meilleur en moi-même.

JEAN.

Me trouves-tu quelque choſe de ter-

Digitized by Google

rible, d'effroyable? Ne ſuis-je pas homme comme toi? As-tu jamais vu que j'aye été un renard, un âne, un cannibale?

MARTIN.

Mets l'âne à part.... Mais pourquoi me demandes-tu cela?

JEAN.

C'eſt que tel que tu me vois, j'ai l'honneur d'être Athée! c'eſt-à-dire, un Eſprit Fort, comme doit être tout joli garçon qui veut ſuivre la mode. Tu dis qu'un Athée brûle déjà tout vif dans l'enfer? Tiens, fleure un peu: ſens-je le brûlé?

MARTIN.

Voilà préciſément ce qui prouve que tu n'es pas un Athée.

JEAN.

Je ne ſuis pas Athée? Ne me fais pas l'injure d'en douter..... ou bien..... mais en vérité, la pitié m'empêche de me fâcher. Que je te plains, mon pauvre garçon!

MARTIN.

Pauvre? Voyons qui de nous deux a



Digitized by Google

plus d'argent dans ſa poche. (*Il met la main dans ſa poche*) Tu es un libertin, tu dépenſes tout ce que tu as au cabaret....

JEAN.

Laiſſe ton argent, mon ami, laiſſe ton argent : ce n'eſt pas de cette pauvreté-là que je veux parler ; c'eſt de celle de ton eſprit qui ne ſe nourrit que des miſeres de la ſuperſtition, & n'eſt enveloppé que des haillons de la ſtupidité..... Voilà comme vous êtes tous, vous autres imbécilles caſaniers, qui n'avez jamais vu que le clocher de votre village. Si tu avois voyagé comme moi ....

MARTIN.

Tu as voyagé ?.... Où as-tu donc été?

JEAN.

J'ai été..... en France.

MARTIN.

En France ? avec ton Maître?

JEAN.

Oui, mon Maître étoit du voyage.

MARTIN.

C'eſt le pays où demeurent les Fran-

Digitized by Google

çois?.... comme j'en ai vu un?.... C'étoit un drôle de corps! Sous un clin d'œil il faiſoit ſept pirouettes ſur le talon, & ſiffloit en même-temps.

JEAN.

Oui : il y a de grands génies parmi eux! C'eſt chez eux que j'ai commencé à voir clair.

MARTIN.

As-tu auſſi appris à parler François?

JEAN.

Si je l'ai appris!

MARTIN.

Oh! parle donc un peu.

JEAN.

Je le veux bien. *Quelle heure eſt-il? Hola, maman! La petite fille! Cent coups de bâton à ce maraut! Comment coquin?*

MARTIN.

Voilà qui eſt drôle! Et ces gens-là te comprenoient? Dis-moi, je te prie, ce que cela ſignifie en Allemand!

Digitized by Google

JEAN.

En Allemand? Cela ne se rend pas en Allemand : ces choses fines ne peuvent avoir de grâces qu'en François.

MARTIN.

Peste!.... Où as-tu été encore?

JEAN.

Encore? En Angleterre....

MARTIN.

En Angleterre?..... Sais-tu aussi l'Anglois?

JEAN.

Et que ne sais-je pas?

MARTIN.

Dis-m'en quelques mots.

JEAN.

Quand je t'en dirois, tu n'y entendrois pas plus qu'en François! Mais revenons à notre sujet. Tu es donc assez sot, mon ami, pour croire qu'un Athée est une chose bien terrible? Détrompe-toi; un Athée n'est qu'un homme qui ne croit point de Dieu....

Digitized by Google

MARTIN.

Point de Dieu ? Ah, voilà qui eſt bien pis ! Point de Dieu ! Et que croit-il donc ?

JEAN.

Rien.

MARTIN.

Cela paroît aſſez commode, de ne rien croire.

JEAN.

Si cela ne l'étoit pas, mon Maître & moi nous croirions tout ; mais nous ſommes ennemis nés de tout ce qui donne de la ſujétion & de la peine. L'homme n'eſt au monde que pour y vivre gai & content. La joie, les ris, le vin, l'amour : voilà ſes devoirs. Or, comme la peine eſt un obſtacle à ces devoirs, il eſt donc néceſſairement de ſon devoir auſſi, de fuir la peine.... Tiens, pauvre Martin, il y a plus de ſolidité dans ce raiſonnement que dans toute la Bible.

Digitized by Google

MARTIN.

Je le voudrois bien : mais, dis-moi, qu'a-t-on dans le monde ſans peine ?

JEAN.

Tout ce dont on hérite : tout ce qu'on ſe procure par un bon mariage. Mon Maître a eu de ſon pere & de deux de ſes oncles une ſucceſſion qui n'étoit pas peu de choſe : & je lui dois le témoignage qu'il l'a mangée en galant homme. Il eſt à la veille d'épouſer une fille riche ; & s'il a de l'eſprit, il recommencera à vivre comme il a fait auparavant. Mais depuis quelque temps je le trouve bien différent de lui-même ; il eſt tout abruti, & je vois que l'Athéiſme même n'a plus le ſens commun, quand il viſe au mariage. Je le remettrai dans la bonne voie..... Écoute, Martin, je veux faire ta fortune. Il me vient une idée..... Je ne pourrai bien te l'expliquer qu'en buvant une bouteille de vin.... Tantôt tu faiſois ſonner ton argent : allons boire, mon ami.

Digitized by Google

MARTIN.

Voyons auparavant, quelle fortune j'ai à espérer de toi?

JEAN.

Quand mon Maître se mariera, il lui faudra un domestique de plus..... Une bouteille de vin, & je te donne la préférence. Tu ne fais que végéter auprès de ton imbécille de Petit-Collet. Chez Adraste, tu auras de meilleurs gages & plus de liberté; & par-dessus cela, je te rendrai Esprit Fort; je te mettrai en état de braver le Diable & sa grand-mere, s'il y en avoit.

MARTIN.

S'il y en avoit? Ho! ho! n'est-ce donc pas assez que tu ne croyes point de Dieu? Veux-tu encore ne pas croire qu'il y ait un *Diable*? Prends-y garde; le bon Dieu est trop bon: il rit d'un fou comme toi: mais le Diable.... ne t'y joue pas... on n'a pas beau jeu avec lui... Tu me fais trembler.... Je n'ose plus rester avec toi: aussi m'en vais-je....

Digitized by Google

JEAN.

Ah coquin, je vois ta fineſſe : tu as plus peur de payer une bouteille de vin, que tu n'a peur du Diable. Arrête.... J'ai compaſſion de toi, & je ne veux pas te laiſſer plus long-temps dans cette ſuperſtition... Penſe-y ſeulement... Le Diable... le Diable... ha, ha, ha. Et cela ne te paroît pas ridicule? Eh, ris donc!

MARTIN.

S'il n'y avoit point de Diable, où iroient donc ceux qui ſe mocquent de lui?.... Voilà où je t'attends; voyons ta réponſe; voyons comment tu te tireras de là?

JEAN.

Nouvelle erreur, mon ami! nouvelle erreur, que la philoſophie moderne, cet Oracle de la raiſon, a détruite & anathématiſée. Il eſt prouvé dans d'excellents livres qu'il n'y a ni Diable ni Enfer...

Digitized by Google

Connois-tu Balthazar (*), ce fameux Boulanger de Hollande?

MARTIN.

Je me soucie bien des Boulangers de Hollande : ils ne sont peut-être pas d'aussi bons gâteaux que les nôtres.

JEAN.

C'étoit un Boulanger savant, celui-là ! Son *Monde enchanté*... ah, c'est-là un livre ! Il faisoit les délices de mon Maître : je te renvoie à ce Livre, comme on m'y a renvoyé. Je te dirai en attendant, qu'il n'y a que les imbécilles ou les vieilles femmes qui croient au Diable. Veux-tu que je te jure qu'il n'y en a point? Je veux être un....

MARTIN.

Ah ! voilà un beau jurement, ma foi !

JEAN.

Eh bien.... je veux.... je veux de-

(*) *Becker;* ce mot signifie *Boulanger.*

Digitized by Google

venir aveugle tout-à-l'heure, s'il y en a un.

MARTIN.

(*Liſette arrive & lui met les mains ſur les yeux, en faiſant en même-temps ſigne à Martin.*)

JEAN.

Ce ſeroit quelque choſe. Mais tu ſais bien que cela n'arrivera pas.

MARTIN.

Ah, Martin..... Martin....

JEAN.

Qu'eſt-ce qu'il y a?

MARTIN.

Martin, qu'ai-je? qu'ai-je, Martin?

JEAN.

Eh bien, qu'as-tu?

MARTIN.

Vois-je... ou bien... Ah Dieu.... Martin! Martin..... eſt-ce qu'il fait nuit?

JEAN.

Nuit? Que veux-tu dire avec ta nuit?

Digitized by Google

JEAN.

Ah ! il ne fait donc pas nuit ? Au secours, Martin, au secours !

MARTIN.

Quels secours ? Qu'as-tu donc ?

JEAN.

Ah ! je suis aveugle ! Je suis aveugle !.. J'ai sur les yeux... Je tremble....

MARTIN.

Tu es aveugle ?... Attends, je te donnerai un coup de poing, & tu verras bientôt clair.

JEAN.

Ah ! me voilà puni, me voilà puni ; & tu as la cruauté de te moquer encore de moi ? Secoure-moi, Martin, secoure-moi. (*Il se met à genoux*) Je veux me convertir ; oui, je veux me convertir : ah, quel scélérat j'ai été !

LISETTE (*le lâche brusquement & passe devant lui en lui donnant un soufflet*)

Maraut !

MARTIN.

Ha, ha, ha !

Digitized by Google

JEAN.

Ah! je respire. (*en se levant*) Coquine de Lisette!

LISETTE.

Oh, le poltron! comme il a eu peur. Ha, ha, ha!

MARTIN.

J'étoufferai à force de rire. Ha, ha, ha!

JEAN.

Riez, riez... Vous êtes de grands imbécilles de croire que je ne m'en étois pas apperçu.... (*à part*) La maudite carogne, quelle peur elle m'a fait! (*Il s'en va lentement*)

MARTIN.

Tu t'en vas donc? Et la bouteille, la bouteille.... Ha, ha, ha! Ma foi, Mademoiselle Lisette, vous avez fait cela à merveille..., Venez, que je vous embrasse.

LISETTE.

Tais-toi, imbécille!

Digitized by Google

MARTIN.

Si vous voulez, je vous régalerai de la bouteille que ce drôle me vouloit escroquer...

LISETTE.

Il ne faudroit plus que cela ! Je vais conter cette aventure à nos Dames.

MARTIN.

Et moi à mon Maître.

*Fin du second Acte.*

Digitized by Google

# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

ARASPE, THÉOPHANE.

ARASPE.

Le plaisir de vous surprendre & l'envie d'assister à votre mariage ont été les premiers motifs de mon voyage : mais je ne vous dissimule pas, qu'Adraste y est pour quelque chose aussi. J'ai découvert qu'il étoit ici, & j'ai été bien aise, comme on dit, de faire d'une pierre deux coups. Ses billets son échus, & je ne me sens pas la moindre disposition de lui accorder le plus petit délai. J'ai été surpris de le trouver établi dans la maison de votre futur beau-pere, sur le même pied que vous,

Digitized by Google

vous. Mais malgré cela... & quand même il pourroit par hasard s'unir à moi d'une façon plus étroite encore...

THÉOPHANE.

N'achevez pas, mon cher oncle.

ARASPE.

Vous savez, que je ne suis pas homme à opprimer mes débiteurs d'une maniere cruelle...

THÉOPHANE.

Je le sais...

ARASPE.

Mais Adraste sera excepté. On ne doit rien à un homme qui cherche à se distinguer des autres, par des principes aussi ridicules que monstrueux. Il n'est pas digne qu'on le laisse jouir des avantages qu'un galant homme se fait un devoir d'accorder à ses semblables, quand ils sont dans la peine. En rendant la vie un peu amere à un Déiste insolent, qui veut nous enlever jusqu'à l'espoir d'une vie à venir plus heureuse, nous ne lui rendons pas, à beaucoup près, le mal qu'il voudroit



Digitized by Google

nous faire.... Je sens que je vais porter le coup mortel à Adraste, & que je le mettrai dans l'impuissance de se relever jamais. Cette considération ne m'arrête pas; je voudrois même faire manquer son mariage. Vous comprenez bien, que si l'argent étoit mon objet, je le favoriserois plutôt que de le faire manquer, puisqu'il seroit par ce moyen en état de me payer. Mais non; & quand même je devrois perdre ce qui m'est dû, je veux le réduire à l'extrêmité. Oui; & tout considéré, je regarde cette cruauté comme un service que je lui rendrai. Une situation pénible l'éclairera peut-être sur des vérités qu'il n'a pas encore voulu voir; il changera de caractere en changeant de fortune.

THÉOPHANE.

Je vous ai laissé tout dire, mon cher oncle; oserois-je espérer que vous voudrez bien aussi m'entendre à mon tour?

ARASPE.

Volontiers.... Je ne me ferois pas

Digitized by Google

douté que je trouverois dans Théophane un protecteur d'Adraſte.

THÉOPHANE.

Je le ſuis peut-être moins que je ne le paroîs ; & il y a ici un concours de tant de circonſtances, que c'eſt plus pour moi que pour lui, que j'agis. Je ſuis convaincu, qu'Adraſte eſt une eſpece d'Eſprit Fort qu'on doit plus plaindre que condamner. Il a été égaré dans ſa jeuneſſe ; mais l'âge & la raiſon le rameneront. Il eſt à préſent dans ce moment de criſe ; il ne faut qu'un ſouffle, pour le pouſſer du bon côté : mais croyez-moi, mon cher Oncle, le malheur dont vous le menacez, l'en détourneroit peut-être pour toujours : vous le réduiriez au déſeſpoir ; & dans ſa fureur aveugle, il croiroit avoir raiſon de maudire & de déteſter une Religion dont les zélés Sectateurs ne ſe ſeroient fait aucun ſcrupule de le perdre.

ARASPE.

Ce que vous dites-là eſt quelque choſe : mais...



Digitized by Google

THÉOPHANE.

Quelque chose? Ce doit être tout pour un homme comme vous. Je vois que vous n'aviez pas encore considéré votre procédé sous son véritable aspect. Vous n'aviez considéré Adraste que comme un homme perdu & qu'on ne pouvoit espérer de guérir que par un remede violent. Cette erreur justifie votre vivacité; mais vous allez juger de lui sans partialité, quand je vous aurai appris, qu'il est déjà beaucoup plus réservé dans ses propos aujourd'hui, qu'il n'étoit autrefois. A la place de la raillerie & de la dérision qu'il mettoit dans la dispute, il tâche d'y mettre des raisons; il commence même à répondre à celles qu'on lui oppose: & j'ai remarqué qu'il éprouve une sorte d'humiliation, quand ses propres réponses ne le satisfont pas. Il tâche bien encore un peu de dissimuler sa confusion dans l'air du mépris & de la hauteur: mais c'est beaucoup, que ce mépris ne tombe plus sur les objets respectables qu'on dé-

Digitized by Google

fond contre lui, mais seulement sur ceux qui les défendent. Son mépris pour la Religion se change peu-à-peu en dénigrement de ceux qui l'enseignent.

ARASPE.

Ce que vous me dites, est-il vrai, Théophane ?

THÉOPHANE.

Vous aurez occasion de vous en convaincre vous-même... Vous verrez, à la vérité, que son mépris pour les gens d'Eglise s'est principalement rassemblé sur moi; mais je vous prie d'avance de n'y être pas plus sensible que je ne le suis moi-même. J'ai pris la résolution de ne lui opposer que de la douceur & de la modération, & je veux le forcer à devenir mon ami, quoiqu'il puisse m'en coûter.

ARASPE.

Si vous avez tant de générosité sur des offenses personnelles...

THÉOPHANE.

N'appellons pas cela générosité; c'est



Digitized by Google

peut-être intérêt ; c'eſt peut-être l'ambition de le confondre & de le faire rougir de ſes préventions contre les gens de mon état ; mais, quoi qu'il en ſoit, je ſais que vous êtes trop bon pour vouloir y mettre obſtacle. Si Adraſte vous voyoit le pourſuivre vivement, il croiroit cela concerté entre nous. Sa fureur retomberoit ſur moi, & il me peindroit par-tout comme un homme noir & abject, qui ne l'auroit accablé de proteſtations d'amitié que pour lui plonger, après, le poignard dans le cœur. Je ſerois au déſeſpoir de lui avoir donné un prétexte plauſible de me confondre avec les hypocrites.

ARASPE.

C'eſt ce que je ne veux pas plus que vous, mon cher Neveu...

THÉOPHANE.

Permettez donc que je vous faſſe une propoſition... ou plutôt une priere.

ARASPE.

Parlez, mon Neveu ; vous connoiſſez mon amitié pour vous.

Digitized by Google

THÉOPHANE.

C'eſt que vous conſentiez à me remettre les billets d'Adraſte, & que vous en acceptiez le payement.

ARASPE.

Le payement? Vous m'offenſez. Quand je ne vous aurois pas déjà dit, que l'argent n'étoit pour rien dans ma démarche; ne devriez-vous pas ſavoir au moins, que ce qui eſt à moi eſt à vous?

THÉOPHANE.

Je reconnois mon Oncle.

ARASPE.

Et je n'aurois preſque pas reconnu mon Neveu... Mon plus proche parent, mon ami, mon ſeul héritier, me regarde comme un étranger avec qui il doive marchander?.... (*en tirant ſon porte-feuille*) Tenez, voilà les billets, ils ſont à vous: vous en ferez ce que vous voudrez.

THÉOPHANE.

Mais, avec votre permiſſion, mon cher Oncle, je n'oſerai pas en uſer libre-



Digitized by Google

ment, si je ne les ai pas acquis de la maniere convenable.

ARASPE.

Je ne connois de maniere convenable entre nous, que celle de vous donner, & que vous acceptiez.... Cependant, pour vous ôter toute délicatesse, je consens que vous me fassiez une reconnoissance, par laquelle vous vous engagerez de ne pas demander une seconde fois cette somme après ma mort. (*en souriant*) Neveu singulier! Ne voyez-vous donc pas, que je ne fais que payer à compte...

THÉOPHANE.

Vous me confondez...

ARASPE (*tenant encore les billets dans sa main*)

Défaites moi donc de ces chiffons.

THÉOPHANE.

Daignez recevoir les remercîmens...

ARASPE.

Que de paroles perdues! (*en regardant derriere*) Vîte, mettez-les dans votre poche: voici Adraste lui-même.

Digitized by Google

## SCENE II.

### ADRASTE, ARASPE, THÉOPHANE.

ADRASTE (*avec étonnement*)

CIEL! Araſpe ici?

THÉOPHANE.

Souffrez, Adraſte, que j'aie le plaiſir de vous préſenter mon Oncle.

ADRASTE.

Araſpe votre Oncle?

ARASPE.

Oh! nous nous connoiſſons déjà. Je ſuis charmé, Monſieur Adraſte, de vous retrouver ici.

ADRASTE.

J'ai couru toute la ville pour vous découvrir. Vous ſavez où nous en ſommes, & je voulois vous épargner la peine de me chercher.

ARASPE.

Cela n'étoit pas néceſſaire: nous par-



Digitized by Google

lerons de nos affaires une autre fois; Théophane s'en eſt chargé...

ADRASTE.

Théophane? Ah! maintenant la choſe eſt claire...

THÉOPHANE (*avec tranquillité*)

Qu'eſt-ce qui eſt clair, Adraſte?

ADRASTE.

Votre fauſſeté, votre fourberie...

THÉOPHANE (*à Araſpe*)

Nous nous arrêtons trop long-temps ici, mon cher Oncle; Liſidor vous attend; permettez que je vous conduiſe chez lui... (*à Adraſte.*) Oſerois-je vous prier de m'attendre ici un moment? Je ne ferai que conduire Araſpe, & je reviendrai dans la minute.

ARASPE.

Si j'ai un conſeil à vous donner, Adraſte, c'eſt de ne pas être injuſte à l'égard de mon Neveu...

THÉOPHANE.

Il ne le ſera pas. Venez, mon cher Oncle. (*Ils ſortent.*)

Digitized by Google

## SCENE III.

ADRASTE (*avec amertume*)

NON, assurément, je ne le ferai pas. De tous ceux de son Ordre que j'ai connus, c'est le plus détestable. Voilà la justice que je lui rendrai. Il a fait venir Araspe tout exprès, cela n'est pas douteux... Je me sai bon gré à présent, de n'avoir jamais été sa dupe, & d'avoir toujours pris ses propos miellés pour ce qu'ils étoient...

## SCENE IV.

ADRASTE, JEAN.

JEAN.

EH bien, Monsieur, avez-vous trouvé Araspe?

ADRASTE (*avec la même amertume*)

Oui.



Digitized by Google

JEAN.

Les choſes vont-elles bien?

ADRASTE.

A merveille.

JEAN.

Je lui aurois conſeillé de faire le méchant!... Sans doute qu'il a déjà pris ſon congé?

ADRASTE.

Attends un moment; tu verras que c'eſt lui qui va nous apporter le nôtre.

JEAN.

Le nôtre? Lui?... Où eſt Araſpe?

ADRASTE.

Chez Liſidor.

JEAN.

Araſpe chez Liſidor? Araſpe?

ADRASTE.

Oui, l'Oncle de Théophane.

JEAN.

Je me ſoucie bien de l'Oncle de cet Imbécille! c'eſt d'Araſpe que je parle.

ADRASTE.

Et moi auſſi.

Digitized by Google

JEAN.

Mais...

ADRASTE.

Mais.... mais ne vois-tu pas, que tu m'impatientes? Pourquoi me tourmentes-tu? N'entends-tu pas, qu'Araſpe & Théophane ſont parens?

JEAN.

Parens? Eh bien, tant mieux! Vos billets reſteront dans la famille, & votre beau-frere ſollicitera pour vous auprès de ſon cher Oncle...

ADRASTE.

Butor que tu es!... Oui, oui, il ſollicitera, pour me perdre ſans reſſource & ſans pitié... Es-tu donc aſſez bête, pour croire que ce ſoit le haſard qui a conduit Araſpe ici? Ne vois-tu pas, que Théophane a eu connoiſſance des affaires que j'ai avec ſon Oncle? Qu'il lui a donné avis de ma ſituation? Et qu'il ne l'a obligé de faire un ſi long voyage que dans l'intention de rendre public le dérangement de ma fortune, & d'anéantir, par-là, ma

Digitized by Google

derniere reſſource, la bienveillance de Liſidor ?

JEAN.

Ma foi, vous m'ouvrez les yeux; vous avez raiſon. Je ſuis bien âne auſſi, de ne pas toujours imaginer ce qu'il y a de plus pervers, quand il eſt queſtion d'un homme d'Égliſe... Oh ! que ne puis-je réduire tous ces gens-là en poudre à canon, & les faire tous ſauter en l'air à la fois ! Combien de tours ils nous ont déjà joués ! L'un nous a fait perdre pluſieurs milliers d'écus... c'étoit le vénérable Epoux de votre très-chere ſœur : l'autre....

ADRASTE.

Oh ! ne te mets pas à me raconter mes malheurs ; ils finiront bientôt. Quand je n'aurai plus rien, la fortune n'aura plus rien à m'enlever.

JEAN.

Elle n'aura plus rien à vous enlever ? Vous vous trompez, Monſieur.

ADRASTE.

Quoi donc ?

Digitized by Google

JEAN.

C'eſt moi qu'elle vous enlevera encore.

ADRASTE.

Je t'entends, Maraut....

JEAN.

N'exercez pas votre courroux ſur moi; voici quelqu'un contre qui vous pourrez l'employer plus à propos.

## SCENE V.

THÉOPHANE, ADRASTE, JEAN.

THÉOPHANE,

Me voilà de retour, comme je vous l'avois promis, Adraſte. Il vous eſt échappé tantôt, par haſard, des imputations de fauſſeté, de fourberie...

ADRASTE.

Il ne m'échappe rien par haſard, Monſieur; & quand je riſque des impu-

Digitized by Google

tations, je le fais avec dessein, avec réflexion.

THÉOPHANE.

Mais une explication...

ADRASTE.

Vous n'avez qu'à vous la demander à vous-même.

JEAN, (*à part*)

Attisons le feu. (*haut*) Oui, oui, Monsieur Théophane, on ne sait que trop, que mon Maître est votre bête noire.

THÉOPHANE.

Lui avez-vous commandé de répondre pour vous, Adraste?

JEAN.

Lui enviez-vous jusqu'à ma défense? Nous verrons qui m'empêchera de prendre le parti de mon Maître.

THÉOPHANE.

Faites-le lui donc voir, Adraste.

ADRASTE.

Tais-toi!

Digitized by Google

JEAN.

Je me tairois...

ADRASTE (*avec menace*)

Si tu dis encore un mot...

THÉOPHANE.

Puis-je maintenant vous demander une explication? Je ne saurois me la donner moi-même.

ADRASTE.

Et vous, aimeriez-vous à vous expliquer?

THÉOPHANE.

Quand on me le demande.

ADRASTE.

Expliquez-moi donc, à l'occasion de ce que vous savez, ce qu'Araspe entendoit, quand il m'a dit: Théophane s'en est chargé.

THÉOPHANE.

Il me semble, que c'étoit à Araspe même, que vous auriez dû demander une explication là-dessus. Cependant, je puis vous la donner. Il vouloit dire qu'il m'avoit remis vos billets.

Digitized by Google

ADRASTE.

Sur vos sollicitations?

THÉOPHANE.

Cela peut être.

ADRASTE.

Et qu'avez-vous résolu d'en faire?

THÉOPHANE.

Ils ne vous ont pas encore été présentés; ainsi nous ne pouvons point prendre de résolution avant de savoir ce que vous ferez.

ADRASTE.

Mauvais subterfuge! Votre Oncle sait depuis long-temps ce que je peux faire.

THÉOPHANE.

Il sait que vous pouvez le satisfaire; & alors ne ferez-vous pas quitte l'un envers l'autre.

ADRASTE.

Vous vous moquez.

THÉOPHANE.

Je n'y pense pas.

ADRASTE.

Mais supposez, & vous ne risquez

Digitized by Google

rien en le ſuppoſant, que je ne ſuis pas en état de payer : qu'avez-vous réſolu pour lors ?

THÉOPHANE.

En ce cas, il n'y a encore rien de réſolu.

ADRASTE.

Mais que pourriez-vous réſoudre ?

THÉOPHANE.

Cela dépend d'Araſpe. Cependant je ne doute pas, que la moindre démarche, la moindre priere ne faſſe beaucoup ſur un homme comme Araſpe.

JEAN.

C'eſt ſelon les Souffleurs...

ADRASTE.

Faut-il encore te dire de te taire ?

THÉOPHANE.

Je me ferois un vrai plaiſir, ſi par ma médiation je pouvois vous rendre ce petit ſervice.

ADRASTE.

Et vous imaginez, que je vais vous en prier, vous en conjurer ?... Non, je

Digitized by Google

n'augmenterai pas votre joie perfide à ce point là. Après m'avoir assuré de l'air le plus sincere, que vous allez faire votre possible, vous reviendriez bientôt avec un air de compassion me dire, combien vous seriez fâché que les peines que vous vous seriez données, aient été inutiles. Avec quel plaisir vous jouiriez alors de ma confusion !

THÉOPHANE.

Voulez-vous me donner l'occasion de vous prouver le contraire ?... Il ne vous en coûtera qu'un mot.

ADRASTE.

Non, je ne perdrai pas même ce mot. Car enfin... & voici l'explication que vous m'avez demandée... Araspe n'est surement venu ici qu'à votre instigation : & maintenant que vous avez dressé vos machines pour me perdre, un seul mot de ma part vous empêcheroit de les faire jouer ? Allez, Monsieur, allez ; achevez un si bel ouvrage.

Digitized by Google

THÉOPHANE.

Ce soupçon ne m'étonne pas. Votre façon de penser me l'a fait prévoir. Cependant, il est aussi vrai que j'ignorois qu'Araspe étoit votre créancier, qu'il est vrai que vous ignoriez qu'il est mon Oncle.

ADRASTE.

C'est ce que nous verrons.

THÉOPHAN

Et j'espere, que ce sera à votre satisfaction... Prenez un air plus tranquille, & venez rejoindre la compagnie avec moi....

ADRASTE.

Je ne veux plus la revoir.

THÉOPHANE.

Quelle idée! Votre ami, votre maîtresse...

ADRASTE.

Il ne m'en coûtera pas beaucoup pour les quitter. Mais ne craignez pas, que ce soit avant de vous avoir satisfait, & je vais de ce pas tenter les derniers moyens...

Digitized by Google

THÉOPHANE.

Demeurez, Adraſte... J'ai regret de ne vous avoir pas tiré d'inquiétude dès le premier moment... Apprenez à mieux connoître mon Oncle; (*En tirant les billets de ſa poche*) quelque mal que vous penſiez ſur mon compte, il mérite votre eſtime. Il eſt ſi éloigné de vouloir vous cauſer aucun chagrin, que voilà vos billets qu'il m'a chargé de vous remettre. (*Il les lui préſente*) Vous les garderez juſqu'à ce que vous ſoyez en état de les acquitter ſans vous géner. Il croit qu'ils ſeront en ſûreté entre vos mains comme entre les ſiennes; votre réputation d'honneur & de probité...

ADRASTE (*frappé, & repouſſant la main de Théophane*)

De quel nouveau piege me menacez-vous? Les bienfaits d'un ennemi...

THÉOPHANE.

C'eſt moi que vous entendez par cet ennemi... Mais Araſpe n'a pas mérité votre haine. Ce n'eſt pas moi, c'eſt lui

Digitized by Google

qui veut vous faire ce bienfait, si cependant un si petit service en mérite le nom... Vous rêvez? Tenez, Adraste, reprenez vos billets!

ADRASTE.

Je m'en garderai bien.

THÉOPHANE.

Je vous en prie, mon cher Adraste, ne me donnez pas le désagrément, d'aller porter votre refus à un homme qui ne veut que votre bien. Il rejetteroit sur moi, le mépris que vous auriez fait de son offre. (*Dans le moment qu'il présente les billets à Adraste, Jean les lui arrache de la main.*)

JEAN.

Eh bien, Monsieur, entre les mains de qui sont-ils à présent?

THÉOPHANE (*tranquillement*)

Entre les tiennes. Garde-les.

ADRASTE (*marche en fureur vers son domestique*)

Infâme! il t'en coûtera la vie...

Digitized by Google

THÉOPHANE.

Modérez-vous, Adraste.

ADRASTE.

Rends ces billets à l'instant. (*Il les lui prend*) Ote-toi de mes yeux.

JEAN.

En vérité...

ADRASTE.

Si tu dis encore un mot.... (*Il le pousse dehors*)

## SCENE VI.

THÉOPHANE, ADRASTE.

ADRASTE.

Je rougis de honte, Théophane! Mais je ne crois pas cependant, que vous poussiez l'injustice jusqu'à me croire d'accord avec ce malheureux.... Reprenez ce qu'on vouloit vous ravir...

THÉOPHANE.

Il est dans les mains où je désirois qu'il fût.

ADRASTE.

Digitized by Google

ADRASTE.

Non, vous dis-je, non : je ne vous estime pas assez pour vous empêcher de commettre la mauvaise action que vous méditez.

THÉOPHANE.

Ce que vous dites-là, est sensible ! (*Il reprend les billets*)

ADRASTE.

Je vous remercie, de ne m'avoir pas forcé de les jetter à vos pieds. Je saurai trouver des moyens plus décens, pour les faire rentrer dans mes mains ; mais si par malheur je n'en trouve point, ce sera la même chose : vous vous réjouirez de me perdre, & moi de pouvoir vous haïr de tout mon cœur.

THÉOPHANE (*en dépliant les billets, & les lui montrant*)

Ces billets sont bien véritablement les vôtres, Adraste ?

ADRASTE.

Croyez-vous que je veuille les nier ?



Digitized by Google

THÉOPHANE.

Je ne crois pas cela ; je voulois seulement être sûr de mon fait. (*Il les déchire avec un air d'indifférence*)

ADRASTE.

Que faites-vous, Théophane ?

THÉOPHANE.

Rien. (*en jettant les morceaux dans les scenes*) J'anéantis une misérable bagatelle qui a pu engager Adraste à des propos indignes de lui.

ADRASTE.

Mais ils ne sont pas à vous...

THÉOPHANE.

Ne vous inquiétez pas ; je peux justifier ce que je fais... Vos soupçons subsistent-ils encore ? (*Il s'en va*)

Digitized by Google

## SCENE VII.

ADRASTE (*le ſuit quelque temps des yeux*)

QUEL homme ! J'en ai trouvé mille de ſon Ordre, qui trompoient ſous le maſque de la dévotion, mais pas un ſous celui de la généroſité. Il eſt le premier !... Ou il cherche à me confondre, ou à me gagner : ni l'un ni l'autre ne lui réuſſira. Heureuſement je me ſuis ſouvenu d'un banquier, avec qui j'ai fait autrefois des affaires. Il ne connoît pas encore le dérangement de mes affaires, & il ne fera point de difficulté de m'avancer la ſomme dont j'ai beſoin. D'ailleurs il ne riſque rien avec moi ; il me reſte des biens fonds au-delà de ce que je dois, & je ne cherche qu'à gagner du temps pour m'en défaire le mieux que je pourrai.



Digitized by Google

## SCENE VIII.

### HENRIETTE, ADRASTE.

HENRIETTE.

OU vous êtes-vous donc caché, Adraſte? Voilà pour la vingtieme fois qu'on demande après vous. Il eſt honteux pour vous, que je ſois obligée de venir vous chercher.

ADRASTE.

Pardon, Mademoiſelle; j'ai une affaire extrêmement preſſée.....

HENRIETTE.

Vous ne devez rien avoir de plus preſſé que d'être auprès de moi.

ADRASTE.

Vous raillez, Mademoiſelle....

HENRIETTE.

Je raille? Mais ſavez-vous, que vous me faites là un joli compliment?

ADRASTE.

Je n'en fais jamais....

Digitized by Google

HENRIETTE.

Quel air ſombre !.... Je crains bien, que nous n'ayions ſouvent des querelles enſemble ſur votre taciturnité, même avant que la cérémonie nous y autoriſe....

ADRASTE.

Ce que vous dites-là, ne ſied pas dans votre belle bouche.

HENRIETTE.

Vous croyez que les idées malignes n'ont bonne grâce que dans la vôtre, ſans doute ?

ADRASTE.

A merveille, Mademoiſelle; vous avez la réplique prompte !

HENRIETTE.

Ce n'eſt pas par-là que nous brillons, nous autres pauvres créatures !

ADRASTE.

Plût à Dieu !

HENRIETTE.

Votre franchiſe me fait rire, quoique j'aye fort envie de me fâcher. Allons,



Digitized by Google

Adraſte, faiſons la paix; je ne ſuis plus en colere.

ADRASTE.

Vous en êtes une fois plus charmante quand vous vous fâchez. Un peu d'humeur vous convient à merveille; elle vous donne un petit air ſérieux, qui vous va d'autant mieux qu'il eſt étranger à votre viſage: une vivacité conſtante, un ſourire continuel, deviennent inſipides à la fin.

HENRIETTE (*d'un air grave*)

Oh, mon bon Monſieur! ſi l'air ſérieux vous plait ſi fort, nous vous en donnerons.

ADRASTE.

Je ſouhaiterois..... car je n'ai encore rien à vous preſcrire....

HENRIETTE.

Cet *encore* eſt bien heureux pour moi. Mais que ſouhaiteriez-vous donc?

ADRASTE.

Que vous voulſiez vous régler un peu

Digitized by Google

plus sur Mademoiselle votre sœur. Je n'exige pas cependant, que vous preniez tout-à-fait son air & son maintien modeste ; peut-être ne vous réussiroient-ils pas aussi-bien qu'à elle.

HENRIETTE.

Je suis enchantée, que vous en soyez venu au chapitre des exemples : j'ai aussi un petit verset de ce même chapitre à vous prêcher.

ADRASTE.

Quelle façon de s'exprimer !

HENRIETTE.

Je sai que vous ne faites pas grand cas de la prédication ; mais n'importe, écoutez.... (*sur le ton d'Adraste*) Je souhaiterois.... car je n'ai rien encore à vous prescrire....

ADRASTE.

Et vous ne l'aurez jamais.

HENRIETTE.

Je souhaiterois, que vous vouluſſiez un peu plus vous former sur le modele de Théophane. Je n'exige pas que vous



Digitized by Google

preniez tout-à-fait ſon air gracieux & complaiſant, parce que je ne veux rien exiger d'impoſſible ; mais un peu, un peu de cet air vous rendroit beaucoup plus ſupportable. Ce Théophane qui vit d'après des principes plus auſteres que ne ſont ceux d'un certain Eſprit Fort, eſt toujours de bonne humeur, toujours affable. Sa vertu, & quelque autre choſe dont vous rirez, ſa piété..... Ne riez-vous pas ?

ADRASTE.

Ne vous dérangez pas : continuez, Mademoiſelle. En attendant, je vais travailler à mon affaire, & je ne tarderai pas à revenir. (*Il s'en va*).

HENRIETTE.

Ne vous preſſez pas. Vous reviendrez quand vous reviendrez..... Quelle groſſiéreté ! Je ne ſai ſi je dois m'en fâcher ou rire. Allons y penſer.

*Fin du troiſieme Acte.*

Digitized by Google

# ACTE IV.

## SCENE PREMIERE.

JULIE, HENRIETTE, LISETTE.

HENRIETTE.

Dis tout ce que tu voudras; sa conduite n'est pas excusable.

JULIE.

C'est de quoi je pourrois juger, si j'avois entendu ses raisons aussi. Mais, ma chere Henriette, prendrois-tu en mauvaise part un petit avertissement que je voudrois te donner en bonne sœur?

HENRIETTE.

Je ne peux te le dire d'avance. S'il portoit sur un certain point que j'imagine....



Digitized by Google

JULIE.

Oh, si tu veux y mêler tes imaginations....

HENRIETTE.

Je suis très-contente de mes imaginations ; elles ne m'ont jamais beaucoup trompée.

JULIE.

Que veux-tu dire par-là ?

HENRIETTE.

Faut-il donc toujours vouloir dire quelque chose ? Ne sais-tu pas que je parle assez légérement, & que je suis étonnée de moi même, lorsque par hasard il arrive que je touche le moins du monde sur un certain point qu'on voudroit bien que je n'eusse pas touché ?

JULIE.

L'entends-tu, Lisette ?

HENRIETTE.

Oui, Lisette ; voyons quelle est cette leçon de sœur, qu'elle veut me donner !

JULIE.

Moi te donner une leçon ?

Digitized by Google

HENRIETTE.

Tu le disois tout-à-l'heure.

JULIE.

Je me garderai bien de te dire la moindre chose.

HENRIETTE.

Oh, je t'en prie....

JULIE.

Laisse-moi.

HENRIETTE.

La leçon, ma petite Sœur !....

JULIE.

Tu ne la mérites pas.

HENRIETTE.

Donne-la moi toujours.

JULIE.

Tu me fâcheras.

HENRIETTE.

Et moi je suis toute fâchée..... mais ne pense pas que ce soit contre toi. Je ne le suis que contre Adraste ; & ce qui m'irrite davantage, c'est de voir que ma Sœur devient injuste à mon égard, à cause de lui.



Digitized by Google

JULIE.

De quelle Sœur me parles-tu ?

HENRIETTE.

De laquelle ?.... De la seule que j'aye jamais eue.

JULIE.

Je ne t'ai jamais vue si sensible... Tu sais, Lisette, ce que je lui ai dit ?

LISETTE.

Oui, je le sais ; & en effet, ce n'étoit qu'un panégyrique d'Adraste, où je n'ai trouvé à redire, si ce n'est qu'il devoit rendre Mademoiselle Henriette un peu jalouse.

JULIE.

Un panégyrique d'Adraste ?

HENRIETTE.

Moi jalouse ? jalouse d'Adraste ? Je ne demande rien au Ciel avec tant d'instances que d'être débarrassée de lui !

JULIE.

Moi ? un panégyrique d'Adraste ? Est-ce donc faire le panégyrique d'un homme, que de dire qu'il ne peut pas être tous

Digitized by Google

les jours d'une humeur égale? Quand je dis, que l'amertume d'Adraſte dont ſe plaint ma ſœur, ne lui eſt pas naturelle, & qu'il faut qu'elle ait été occaſionnée par quelqu'accident? Quand je dis qu'un homme comme lui, qui peut-être ne s'occupe que trop de ſombres réflexions...

## SCENE II.

### LES ACTEURS PRÉCÉDENS, ADRASTE.

HENRIETTE.

Vous arrivez bien à propos, Adraſte. Vous m'avez tantôt quittée impoliment au milieu de l'éloge que je faiſois de Théophane; mais cela n'empêchera pas de vous inviter à venir entendre la répétition du vôtre.... Vous promenez vos regards? Sans doute pour voir votre Panégyriſte? En vérité, ce n'eſt pas moi; c'eſt ma chere Sœur. Une Dévote faire le panégyrique d'un Eſprit Fort! Quelle

Digitized by Google

contradiction ! Ou votre conversion, Adraste, ou la séduction de ma sœur se manifestera incessamment.

JULIE.

La voilà rentrée dans son caractere !

HENRIETTE.

Ne vous tenez donc pas là comme un corps sans ame !

ADRASTE.

Vous voyez, belle Julie, comme elle me traite !

HENRIETTE.

Viens, Lisette, laissons-les seuls. Adraste, sans doute, n'a pas besoin de notre présence, ni pour faire ses remercîmens, ni pour m'accuser.

JULIE.

Lisette restera ici.

HENRIETTE.

Non, je ne le veux pas.

LISETTE.

Vous savez bien, que j'appartiens aujourd'hui à Mademoiselle Henriette.

Digitized by Google

HENRIETTE.

Prends garde à toi, ma Sœur, je t'en avertis; si je rencontre ton Théophane, tu verras ce qui arrivera. Ne vous imaginez pas, Monsieur, que je dise cela, pour vous rendre jaloux : c'est que je sens très-sérieusement que je commence à vous haïr.

ADRASTE.

Vous ferez très-bien, de ne pas songer à me rendre jaloux.

HENRIETTE.

Il seroit plaisant, que vous me ressemblassiez en cela! C'est alors que nous pourrions espérer, que notre mariage seroit peut-être heureux. Réjouissez-vous, Adraste! Oh! comme nous allons nous rendre mépris pour mépris!... Partons, Lisette.

Digitized by Google

## SCENE III.

### ADRASTE, JULIE.

JULIE.

Vous aurez un peu besoin de patience avec elle.... mais elle le mérite; elle a le meilleur cœur du monde quoique sa langue...

ADRASTE.

Vous êtes trop bonne, belle Julie. Elle a le bonheur d'être votre sœur; mais qu'elle profite peu de cet avantage! J'excuse tout dans une femme dont la jeunesse est restée sans culture & sans modele à imiter; mais vouloir excuser celle qui a eu Julie pour exemple, & qui n'est cependant devenue qu'une Henriette: ma complaisance ne vas pas jusques-là...

JULIE.

Vous êtes irrité, Adraste; ce n'est pas le moment d'être juste.

Digitized by Google

ADRASTE.

Je ne sai pas ce que je suis à présent ; mais ce que je sai, c'est que je parle d'après le sentiment...

JULIE.

Mais il est trop violent pour durer.

ADRASTE.

Quel malheur m'annoncez-vous ?

JULIE.

Que voulez-vous donc dire ?... Avez-vous oublié, que ma sœur...

ADRASTE.

Ah, Julie ! pourquoi me forcez-vous de vous dire, que mon cœur ne sent rien pour elle ?

JULIE.

Vous m'effrayez....

ADRASTE.

Vous ne savez cependant encore que la plus petite partie de ce que j'ai à vous dire.

JULIE.

Vous me permettrez donc de ne pas entendre le reste. ( *Elle veut s'en aller.* )

Digitized by Google

ADRASTE.

Où fuyez-vous, belle Julie ? Je vous ai avoué mon changement : & vous auriez la cruauté de ne pas entendre les raisons qui le justifient ? Vous me quitterez avec la prévention que je suis un homme inconséquent ou volage ?

JULIE.

Ce n'est pas moi, Adraste, c'est mon pere, c'est Henriette, qui ont seuls droit d'exiger & d'entendre votre justification.

ADRASTE.

Eux ?... Hélas !...

JULIE.

Ne me retenez pas davantage...

ADRASTE.

Encore un mot.... on entend le plus grand criminel....

JULIE.

Oui, son Juge ; & je ne suis pas le vôtre.

ADRASTE.

Soyez-le pour un moment, belle Julie ! Votre pere & votre mere me con-

Digitized by Google

damneront, & ne me jugeront pas. C'eſt à vous ſeule que j'ai la confiance de ſuppoſer l'équité qui peut me tranquilliſer.

JULIE. (*à part*)

Je crois qu'il me perſuadera de l'écouter.... Eh bien, dites-moi donc ce qui vous a prévenu à ce point contre ma ſœur ?

ADRASTE.

C'eſt elle-même qui m'a prévenu contre elle. Elle a peu des agrémens de ſon ſexe, & preſque tous les inconvéniens du nôtre. Si ſes traits n'annonçoient pas qu'elle eſt femme, on la prendroit pour un jeune Etourdi déguiſé, qui joueroit mal ſon rôle. Quelle intempérance de langue ! Et quel doit être la trempe de l'eſprit qui lui inſpire tout ce qu'elle dit ! N'allez pas me dire, que ſon eſprit n'a point de liaiſon avec ſa langue. Tant pis. En prouvant que les écarts d'une telle perſonne ſont moins répréhenſibles, vous anéantiriez en même-temps juſqu'à l'ombre du bien qu'on pourroit penſer d'elle.

Digitized by Google

S'il faut lui passer ses mauvaises plaisanteries, ses remarques insultantes, par la raison, comme on dit, qu'elle n'y entend pas malice : ne faudra-t'il pas, par la même raison, n'attacher aucun mérite à ce qu'elle peut dire d'honnête & d'obligeant ? Comment pourra-t-on juger de la façon de penser de quelqu'un, si on ne le peut pas sur sa façon de parler ? Et si les conséquences qu'on tire des discours pour le sentiment, ne sont pas bonnes dans un cas, pourquoi le seroient-elles dans l'autre ? Elle dit, en termes clairs, qu'elle commence à me haïr : & je croirai qu'elle m'aime ? Je croirai donc aussi qu'elle me hait, quand elle me dira qu'elle commence à m'aimer ?

JULIE.

Vous attachez trop d'importance à des petites vivacités, & vous confondez la fausseté avec l'étourderie. Elle peut se rendre vingt fois par jour coupable de l'une, & cependant être toujours fort éloignée de la premiere. Il faut la juger

Digitized by Google

sur les faits, & non sur les paroles. Au fond, elle a l'ame belle & faite pour aimer.

ADRASTE.

Ah, Julie! les paroles annoncent les faits; elles en sont comme les élémens. Comment voulez-vous qu'on présume, qu'une personne agira bien & se conduira avec prudence, quand elle parle toujours mal & sans discrétion? Sa langue n'épargne rien, pas même ce qui devroit lui être le plus sacré au monde. Devoir, vertu, décence, religion, tout devient un objet de raillerie pour elle...

JULIE.

Doucement, Adraste! Vous devriez être le dernier à faire une pareille remarque.

ADRASTE.

Pourquoi cela?

JULIE.

Pourquoi?... Voulez-vous que je vous parle sincérement?

Digitized by Google

ADRASTE.

Pourriez-vous parler autrement?

JULIE.

Si je vous faisois remarquer, que toute la singularité de ma sœur, que ses efforts pour paroître indévote, & son penchant à la raillerie sur-tout, ne se sont développés que depuis un certain temps, & que cette époque est-la même que celle de votre séjour chez nous?

ADRASTE.

Que dites-vous?

JULIE.

Je ne veux pas dire, que vous ayiez eu dessein de l'égarer; mais où l'exemple ne nous conduit-il pas? Quand même vous auriez moins fait paroître votre façon de penser... & quelquefois, convenez-en, vous ne l'avez que trop fait... Henriette n'auroit pas été long-temps à la deviner. Et dès qu'elle l'a devinée, il étoit assez naturel, qu'une jeune personne de son âge cherchât à s'y conformer, dans la vue de vous plaire. Après

Digitized by Google

cela, aurez-vous encore la cruauté de lui imputer comme une crime, un chose dont vous devriez lui savoir gré ?

ADRASTE.

Je ne saurois avoir obligation à quelqu'un qui a la petitesse de sortir de son caractere pour me plaire, & qui me prend pour un sot qui ne connoît de bonne façon d'être que la sienne qu'il voudroit que tout le monde copiât.

JULIE.

De cette maniere, vous ne ferez pas beaucoup de Prosélytes.

ADRASTE.

Moi faire des Prosélytes ? Me soupçonneriez-vous capable d'un projet aussi insensé ? A qui m'avez-vous vu vouloir faire adopter mes idées ? Je serois bien fâché qu'elles se répandissent trop. Quelquefois je les ai soutenues avec une certaine chaleur ; mais c'étoit plus pour me justifier, que pour persuader les autres. Si mes principes devenoient trop com-

Digitized by Google

muns, je les abandonnerois bientôt, & j'en adopterois d'autres.

JULIE.

Ainsi ce n'est pas parce que vous les croyez bons, que vous vous y tenez: c'est parce qu'ils sont singuliers?

ADRASTE.

Non, je ne cherche pas le singulier, mais le vrai; & ce n'est pas ma faute, si malheureusement celui ci est une suite de celui là. Il ne m'est pas possible de croire, que la vérité puisse être commune. Ce qui, sous la forme de la vérité, se traîne parmi tous les peuples de la terre & qui est reçu avidement par les plus stupides, n'est certainement pas la vérité. On n'a qu'à oser lui arracher son masque, & on verra l'imposture dans toute sa laideur.

JULIE.

Les hommes seroient bien malheureux, & leur créateur bien injuste, si ce que vous dites est vrai! De deux choses l'une, Adraste: ou il y a une vérité, ou il n'y en

Digitized by Google

en a point. S'il n'y en a point, vous êtes dans l'erreur comme le reſte du monde; & s'il y en a une, elle doit néceſſairement être de nature à être apperçue & ſentie par le plus grand nombre, & même par tous les hommes, dans ce qu'elle a d'eſſenciel.

ADRASTE.

Ce n'eſt pas la faute de la vérité, ſi elle n'eſt pas ſentie : c'eſt la faute des hommes.... Au reſte, je ſuis bien éloigné de vouloir qu'on éclaire la multitude. Le peuple a beſoin d'erreurs; elles ſont le fondement de ſon bonheur, & le ſoutien des Etats dans leſquels il trouve ſa ſûreté, l'abondance & ſes plaiſirs. Il eſt néceſſaire de conſerver la Religion, non-ſeulement au peuple, mais encore à cette portion aimable du genre humain, deſtinée à faire la félicité de l'autre. C'eſt pour elle une eſpece d'ornement, comme elle eſt un frein pour l'autre. La Religion s'unit à merveille avec la modeſtie



Digitized by Google

d'une femme : elle donne à la beauté un certain air noble, ſenſé, touchant...

JULIE.

Arrêtez, Adraſte ; vous ne faites pas plus d'honneur à mon ſexe qu'à la Religion. Quelque délicate que ſoit votre tournure, vous nous confondez l'un avec le peuple, & vous faites de l'autre une eſpece de fard propre à relever nos appas. Non, Adraſte ! la Religion eſt un ornement pour tous les hommes, & doit être leur ornement principal. C'eſt par orgueil qu'ils la méconnoiſſent, mais par un orgueil mal entendu. Car enfin, rien peut-il remplir votre ame d'idées auſſi nobles, auſſi ſublimes, que la Religion ? Et la beauté de l'ame, en quoi conſiſte-t-elle, ſi ce n'eſt dans ces idées ? En eſt-il au-deſſus de celles de la Divinité, de notre Etre, de ſes devoirs & de ſa deſtination ? Qui peut mieux calmer l'agitation de notre cœur, en remplir le vuide, en arracher les penchans & les paſſions qui le dégradent, que cette

Digitized by Google

même Religion? Qui peut mieux nous consoler dans le malheur? C'eſt par elle ſeule, que l'homme peut être véritablement homme, bon citoyen, ami généreux & ſincere.... Peu s'en faut que je ne rougiſſe, Adraſte, d'avoir pris ce ton ſérieux avec vous; ce n'eſt pas ſans doute celui qui vous plait dans un femme, quoique cependant le contraire ne paroiſſe pas vous y plaire davantage..... Vous pourriez entendre ces choſes-là d'une bouche plus éloquente: & ſi Théophane....

## SCENE IV.

HENRIETTE *s'arrête à la Scene pour écouter*, ADRASTE, JULIE.

HENRIETTE.

ST!

ADRASTE.

Ne me parlez pas de Théophane. Un mot de votre bouche fait plus d'impreſ-



Digitized by Google

sion sur moi, que toutes ses tristes déclamations. Vous en êtes surprise?.... Ah! si vous connoissiez l'ascendant, le pouvoir qu'a sur moi la seule personne que j'aime, que j'adore.... oui, que j'aime.... le mot est lâché! il est dit!.. Me voilà enfin débarrassé d'un secret qui me tourmentoit.... Mais ne croyez pas que j'espere rien d'une ouverture.... Vous pâlissez?...

JULIE.

Qu'ai-je entendu, Adraste?...

ADRASTE (*en se jettant à ses pieds*)

La vérité! Laissez-moi vous jurer à vos genoux, que vous avez entendu la vérité..... Oui, belle Julie, je vous aime & je vous aimerai à jamais. Mon cœur est à présent à découvert devant vous. En vain voulois-je vous persuader que mon indifférence pour Henriette étoit l'effet des qualités blâmables que je trouvois en elle; elle n'étoit que l'effet du penchant qui m'entraînoit vers vous. Ah! l'aimable Henriette n'a peut-être de dé-

Digitized by Google

faut que celui d'avoir une sœur encore plus aimable....

HENRIETTE.

Bravo! Il faut que je fasse interrompre cette Scene par Théophane. (*Elle sort*)

## SCENE V.

### JULIE, ADRASTE.

ADRASTE (*se levant brusquement*)

QUELLE voix ai-je entendue?

JULIE.

Ciel! c'est la voix d'Henriette.

ADRASTE.

Oui, c'étoit elle. Quelle lâche & perfide curiosité! Non, non, je n'ai rien révoqué; elle a tous les défauts que je lui ai imputés, & bien d'autres encore; elle me seroit odieuse, quand même je serois indifférent pour toute autre.



Digitized by Google

JULIE.

Quel chagrin vous m'occasionnez, Adraste!

ADRASTE.

Soyez sans aucune inquiétude; je saurai vous mettre à l'abri de tout chagrin par mon prompt éloignement.

JULIE.

Par votre éloignement?

ADRASTE.

Oui, il est résolu. Ma situation est telle, que ce seroit abuser de la bonté de Lisidor, si je demeurois plus long-temps ici. D'ailleurs, j'aime mieux prendre mon congé que d'attendre qu'on me le donne.

JULIE.

Vous n'y songez pas, Adraste. Et qui vous le donneroit?

ADRASTE.

Je connois les peres, belle Julie; & je connois aussi les Théophane. Permettez que je ne m'explique pas davantage. Ah! si je pouvois seulement me flatter

Digitized by Google

que Julie.... Mais non; elle ne peut aimer Adraſte : elle doit même le haïr...

JULIE.

Je ne hais perſonne, Adraſte....

ADRASTE.

C'eſt me haïr que ne pas m'aimer.... Théophane a votre cœur... Le voici.

## SCENE VI.

THÉOPHANE, ADRASTE, JULIE.

JULIE (*à part*)

QUE me va-t-il dire? Que lui répondrai-je?

ADRASTE.

Je me doute bien par quels ordres vous venez ici. Mais que croit-elle y gagner? M'attirer à elle de nouveau?... Il ne ſied guere, Théophane, à un homme d'un caractere auſſi reſpectable que le vôtre, de ſe rendre l'inſtrument de la jalouſie d'une femme! Mais vous êtes venu, peut-être, pour me demander une expli-



Digitized by Google

cation? Je vous avouerai tout; je ferai même gloire....

THÉOPHANE.

De quoi me parlez-vous? Je ne vous entends pas.

JULIE.

Permettez que je me retire. Je me flatte, Théophane, que vous avez quelqu'estime pour moi, que vous ne ferez point d'interprétations sinistres, & que vous resterez convaincu que je connois assez mes devoirs pour ne pas même avoir la pensée d'y manquer.

THÉOPHANE.

Attendez.... Que veulent dire ces discours? Je n'y connois pas plus qu'à ceux d'Adraste.

JULIE.

Je suis charmée que vous sachiez vous mettre au-dessus d'une bagatelle, dans le fond très-innocente.... mais je vous prie de me laisser aller....

(*Elle s'en va*)

Digitized by Google

## SCENE VII.

THÉOPHANE, ADRASTE.

THÉOPHANE.

VOTRE Amante, Adraſte, m'envoſe ici, où elle me dit que ma préſence eſt néceſſaire; j'acours: & tout ce que j'entends eſt une énigme pour moi.

ADRASTE.

Mon Amante?.. Que ce mot eſt finement employé! Il étoit difficile que vous puſſiez mettre plus d'amertume & plus de préciſion dans vos reproches.

THÉOPHANE.

Dans mes reproches? Qu'ai-je donc à vous reprocher?

ADRASTE.

En voudriez-vous peut-être entendre la confirmation par ma bouche?

THÉOPHANE.

Que voulez-vous donc me confirmer?



Digitized by Google

Expliquez-vous : vous me jettez dans un étonnement.....

ADRASTE.

Cela va trop loin. Quelle basse dissimulation ! Cependant, pour ne pas vous tenir plus long-temps mal à votre aise, je vais vous forcer de la quitter.... Oui, Monsieur, tout ce que vous en a dit Henriette est vrai ; elle a été assez lâche pour nous épier.... J'aime Julie, & je lui ai déclaré mon amour....

THÉOPHANE.

Vous aimez Julie ?

ADRASTE (*d'un air moqueur*)

Et ce qu'il y a de plus audacieux de ma part, sans en avoir demandé la permission à Théophane.

THÉOPHANE.

Rassurez-vous là-dessus ; vous n'avez négligé qu'une très-petite formalité.

ADRASTE.

Votre sang froid, Théophane, n'a rien de merveilleux. Vous croyez être sûr du cœur de Julie.... Ah, que ne

Digitized by Google

l'êtes vous moins, en effet! Que ne puis-je être autorisé, par la plus légere vraisemblance, à vous dire que Julie m'aime aussi! Avec quelle satisfaction je jouirois de votre trouble! Quelle volupté ce seroit pour moi, de vous voir soupirer & frémir, de vous entendre, dans votre fureur, exhaler contre moi tout ce que le désespoir & la haine ont de plus envenimé!

THÉOPHANE.

Ainsi il n'y auroit point de vrai bonheur pour vous, s'il n'étoit assaisonné du malheur d'un autre?.. Je plains Adraste! Il faut que l'amour ait versé sur lui une influence bien maligne, puisqu'il se ravale jusqu'à tenir des propos si indécens.

ADRASTE.

Fort bien! Votre air & votre ton me font souvenir que je suis votre débiteur, Théophane; & on a le droit de trancher de l'homme important avec ceux qui nous doivent... Mais patience! J'espere que je ne le serai pas encore long-temps.



Digitized by Google

J'ai été assez heureux, pour trouver un galant homme qui veut bien me tirer de ce cruel embarras. Il m'avoit promis de venir ici avec l'argent que je vous dois; mais je vois bien qu'il vaut mieux l'aller chercher.

THÉOPHANE.

Écoutez-moi, Adraste, je vais vous découvrir le fond de mon cœur....

ADRASTE.

Cette découverte ne me seroit peut-être pas agréable. Adieu; je pourrai bientôt paroître plus hardiment devant vous. (*Il s'en va*)

THÉOPHANE (*seul*)

Esprit inflexible! Je commence presqu'à désespérer du succès de mon entreprise. Tout devient inutile auprès de lui. Qu'auroit-il dit, s'il m'avoit laissé la liberté de m'expliquer, & que je lui eusse rendu confidence pour confidence?...

Digitized by Google

## SCENE VIII.

### HENRIETTE, LISETTE, THÉOPHANE.

HENRIETTE.

Eh bien, Théophane, ne vous ai-je pas procuré un joli ſpectacle?

THÉOPHANE.

Vous êtes méchante, belle Henriette! Mais de quel ſpectacle voulez-vous me parler? Je ne comprends rien dans tout ceci.

HENRIETTE.

C'eſt dommage!... Vous êtes donc venu trop tard? Adraſte n'étoit donc plus aux genoux de ma Sœur?

THÉOPHANE.

Vous l'avez vu à genoux devant elle?

HENRIETTE.

Et ma Sœur ſe tenoit, là.... là... je ne le ſaurois bien vous peindre.... d'une maniere, là.... là.... comme ſi elle

Digitized by Google

avoit été bien aise de le voir dans cette posture. Je vous plains, Théophane...

THÉOPHANE.

Vous êtes bien compâtissante: vous voulez donc que je vous plaigne aussi?

HENRIETTE.

Que vous me plaigniez? moi? Vous me devez féliciter.

LISETTE.

Une pareille chose crie vengeance!

THÉOPHANE.

Et comment Lisette pense-t-elle qu'on devroit s'en venger?

LISETTE.

Vous êtes donc dans l'intention de vous venger?

THÉOPHANE.

Peut-être.

LISETTE.

Et vous aussi, Mademoiselle?

HENRIETTE.

Peut-être.

Digitized by Google

LISETTE.

Bon! voilà deux *peut-être* dont on pourra faire quelque chose.

THÉOPHANE.

Mais il est encore très-incertain, que Julie aime Adraste; & si elle ne l'aime pas, je penserois trop tôt à la vengeance.

LISETTE.

N'allez-vous pas faire réflexion, qu'on ne doit pas se venger?

THÉOPHANE.

La vengeance que je permettrois, seroit très-innocente.

LISETTE.

Je le crois. Ecoutez, Monsieur Théophane: votre vengeance à vous, seroit une vengeance masculine; & la vôtre, Mademoiselle, seroit une vengeance féminine. Or, une vengeance masculine & une vengeance féminine... comment expliquerai-je ceci avec assez d'esprit....

HENRIETTE.

Tu es folle, Lisette.

Digitized by Google

LISETTE.

Aidez-moi donc un peu, Monsieur Théophane!... Qu'en pensez-vous? Si deux personnes ont la même route à faire, n'est-il pas convenable qu'elles la fassent ensemble?

THÉOPHANE.

Assurément; mais dans la supposition, cependant, que ces deux personnes se conviendroient.

HENRIETTE.

Voilà le point!

LISETTE, *à part.*

Ils n'y veulent pas mordre! Essayons une autre tournure.... Monsieur Théophane disoit tantôt, & il peut avoir raison, qu'il étoit encore incertain, si Mademoiselle Julie aime Adraste. J'ajoute qu'il est même très-incertain aussi, que Monsieur Adraste aime Julie en effet.

HENRIETTE.

Tais-toi! je veux que cela soit ainsi.

LISETTE.

Je le veux bien aussi.... Il me vient

Digitized by Google

une excellente idée pour savoir au juste ce qui en est entre Monsieur Adraste & Mademoiselle Julie....

THÉOPHANE.

Quelle est-elle?

HENRIETTE.

Tu me donnerois de la curiosité, si je n'étois pas déjà sûre de la vérité.

LISETTE.

Si nous leur donnions une fausse allarme?

HENRIETTE.

Qu'entends-tu par-là?

LISETTE.

Une fausse allarme est une allarme dans laquelle il n'y a rien de réel; mais qui cependant tient l'ennemi alerte.... & le rend attentif.... Par exemple, pour savoir si Mademoiselle Julie aime Adraste, il faudroit que Monsieur Théophane fît semblant d'en aimer une autre; & pour savoir si Monsieur Adraste aime Mademoiselle Julie, vous, Mademoiselle, vous feriez semblant d'en aimer un autre.

Digitized by Google

Or, comme il ne conviendroit pas que Monsieur Théophane fît semblant d'être amoureux de moi, & moins encore que vous fissiez semblant d'être amoureux de son Martin : mon avis seroit que vous fissiez semblant d'être amoureux l'un de l'autre.... Remarquez bien, que je ne parle que de faire semblant... sans quoi ce ne seroit plus une fausse allarme.... Dites-moi maintenant comment vous trouvez mon projet ?

THÉOPHANE (*à part*)

Si je ne quitte pas la partie, elle fera si bien que je serai obligé de m'expliquer.... Le projet n'est pas si mauvais... mais....

LISETTE.

Mais.... vous ferez seulement semblant....

THÉOPHANE.

C'est justement ce *semblant* qui ne me plait pas.

LISETTE.

Et vous, Mademoiselle ?

Digitized by Google

HENRIETTE.

Je n'aime pas non plus ce déguisement.

LISETTE.

Craindriez-vous, l'un & l'autre, d'y mettre trop de naturel?...

THÉOPHANE.

Il faut absolument que je vous quitte pour quelques momens, belle Henriette....

HENRIETTE.

Dirai-je que vous reviendrez bientôt, Théophane?

THÉOPHANE.

Dans un instant.

(*Henriette & Lisette s'en vont par un côté. Au moment que Théophane veut s'en aller par l'autre, le Banquier arrive*)

Digitized by Google

## SCENE IX.

THÉOPHANE, LE BANQUIER.

LE BANQUIER.

PARDON, Monsieur! je cherche Monsieur Adraste.

THÉOPHANE.

Il vient de sortir; pourriez-vous me charger de ce que vous avez à lui dire?

LE BANQUIER.

Si vous vouliez avoir la bonté.... Il est venu tantôt chez moi, pour m'emprunter une somme que je lui avois promise d'abord; mais j'y trouve à présent des difficultés, & je venois pour lui dire que la chose ne se peut pas.

THÉOPHANE.

Des difficultés, Monsieur? Quelles difficultés? Ce n'est pas sur le compte d'Adraste que vous en avez, sans doute?

Digitized by Google

LE BANQUIER.

Pour quoi?

THÉOPHANE.

C'eſt un homme dont le crédit eſt bien établi.

LE BANQUIER.

Vous ſavez auſſi bien que moi, Monſieur, ce que c'eſt que le crédit. On peut en avoir aujourd'hui, ſans être ſûr d'en avoir encore demain. Je viens d'apprendre l'état actuel de ſes affaires....

THÉOPHANE (*à part*)

Empêchons que rien n'en tranſpire dans le public.... (*haut*) Il faut qu'on vous ait mal inſtruit... Ai-je l'honneur d'être connu de vous, Monſieur?

LE BANQUIER.

Je ne connois pas votre perſonne; mais peut-être ſi vous me diſiez votre nom....

THÉOPHANE.

Théophane.

Digitized by Google

LE BANQUIER.

J'ai toujours entendu parler de vous avec la plus grande considération.

THÉOPHANE.

Si vous ne voulez pas donner à Adraste, sur son billet, la somme qu'il vous demande, voudriez-vous bien la lui donner sur le mien?

LE BANQUIER.

Avec plaisir.

THÉOPHANE.

Ayez donc la bonté de passer avec moi dans mon cabinet. Je vais vous expédier tout ce qui sera nécessaire pour votre sûreté. Je vous prierai seulement de ne rien dire de ceci à Adraste.

LE BANQUIER.

Pourquoi?

THÉOPHANE.

Il faut lui épargner la petite mortification que lui donneroit votre peu de confiance....

Digitized by Google

LE BANQUIER.

Vous êtes un ami bien généreux....

THÉOPHANE.

Ne nous arrêtons pas plus long-temps.

*Fin du quatrieme Acte.*

Digitized by Google

# ACTE V.

## SCENE PREMIERE.

LE BANQUIER *arrive d'un côté, & ADRASTE de l'autre.*

ADRASTE.

Je n'ai pu trouver mon homme...

LE BANQUIER.

De cette maniere, la choſe me convient.

ADRASTE.

Ah vous voilà, Monſieur; je vous ai cherché par-tout.

LE BANQUIER.

Je ſuis bien aiſe que nous nous ſoyons rencontrés ici.

ADRASTE.

Je ſors de chez vous. Mon affaire preſſe

preſſe au moins. Je puis toujours compter ſur vous?

LE BANQUIER.

Oui, pour le préſent.

ADRASTE.

Que voulez-vous dire par-là?

LE BANQUIER.

Rien. Oui, vous pouvez compter ſur moi.

ADRASTE.

Auriez-vous quelque défiance ſur mon compte?

LE BANQUIER.

Point du tout.

ADRASTE.

Auroit-on cherché à vous en donner?

LE BANQUIER.

Encore moins.

ADRASTE.

Ce n'eſt pas la premiere affaire que nous ayons faite enſemble; & vous me trouverez dans celle-ci comme dans les autres.



Digitized by Google

LE BANQUIER.

Je n'en ai aucune inquiétude.

ADRASTE.

Il importe à ma réputation de confondre la méchanceté de ceux qui voudroient détruire mon crédit.

LE BANQUIER.

Je trouve qu'on fait tout le contraire.

ADRASTE.

Je sai que j'ai des ennemis.

LE BANQUIER.

Vous avez aussi des amis....

ADRASTE.

Soi-disans. Je ne suis pas assez sot pour y compter... & je suis même fâché que vous soyez venu dans cette maison.

LE BANQUIER.

Vous devriez cependant en être bien aise.

ADRASTE.

Il est vrai que je ne devrois m'y attendre qu'à de bons procédés : mais il y a un certain homme, Monsieur, un certain homme.... je sai que je m'en ferois

Digitized by Google

reſſenti, ſi par haſard vous lui aviez parlé.

LE BANQUIER.

Je ſuis venu tantôt demander après vous, & la perſonne à qui je me ſuis adreſſé, a fait voir le plus grand attachement pour vous.

ADRASTE.

Ce n'eſt donc pas Monſieur Théophane !

LE BANQUIER.

Théophane ?

ADRASTE.

Oui, Théophane. Celui-là ne vous auroit certainement point dit du bien de moi ; c'eſt l'ennemi le plus dangereux....

LE BANQUIER.

Théophane votre ennemi ?

ADRASTE.

Vous vous en étonnez ?

LE BANQUIER.

Et avec raiſon.



Digitized by Google

ADRASTE.

Parce que vous croyez, sans doute, qu'un homme de son état ne peut être que bienfaisant & généreux....

LE BANQUIER.

Monsieur...

ADRASTE.

C'est l'hypocrite le plus à craindre, que jamais j'aye trouvé parmi ses semblables.

LE BANQUIER.

Monsieur...

ADRASTE.

Il sait que je le connois : & voilà pourquoi il fait tous ses efforts pour me nuire.

LE BANQUIER.

Que dites-vous ?

ADRASTE.

Il n'y a point de ruses qu'il n'ait employé pour me faire sortir de cette maison ; & il a l'art de leur donner une tournure si innocente, que j'en suis confondu moi-même.

Digitized by Google

LE BANQUIER.

Cela va trop loin, Monsieur, & je ne puis me taire plus long-temps. Vous vous trompez de la maniere la plus injuste...

ADRASTE.

Moi, je me trompe?

LE BANQUIER.

Il est impossible que Théophane soit tel que vous vous imaginez. Apprenez tout. J'étois venu ici tantôt, pour retirer la parole que je vous avois donnée. J'avois appris, par une voie sûre, le mauvais état de vos affaires: j'ai trouvé Monsieur Théophane, à qui je n'ai pas fait difficulté de m'en ouvrir...

ADRASTE.

A Théophane? Comme cette confidence a dû le réjouir!

LE BANQUIER.

Il a parlé pour vous on ne peut pas plus chaudement; & si je vous tiens ma premiere parole, c'est à lui que vous en avez l'obligation.



Digitized by Google

ADRASTE.

L'obligation? Où ſuis-je...

LE BANQUIER.

Il s'eſt rendu votre caution, il m'en a fait ſon billet. Il m'avoit bien défendu d'en parler à perſonne; mais je n'ai pu entendre calomnier ſi témérairement un homme de bien. Vous enverrez toucher chez moi, quand il vous plaira, la ſomme que vous m'avez demandée. Je vous prie ſimplement, de ne rien dire à Théophane de l'éclairciſſement que j'ai cru vous devoir. Il a témoigné dans cette occaſion tant de droiture & de ſincérité, qu'il faudroit qu'il fût le plus monſtrueux de tous les hommes, s'il étoit capable d'une pareille diſſimulation.... Adieu, Monſieur.

Digitized by Google

## SCENE II.

ADRASTE (*seul*)

QUEL nouvel artifice!.. Je ne puis revenir de mon étonnement... Que faire contre un homme de ce caractere? J'ai employé le mépris, l'offense... & l'offense dans l'objet qui doit lui être le plus cher... Tout est inutile; il ne veut rien sentir... Qui peut l'endurcir à ce point? La méchanceté, sans doute; l'espoir de laisser mûrir sa vengeance... A qui cet homme n'en imposeroit-il pas? Je ne sai plus moi-même ce que je dois en penser; & la maniere dont il s'efforce de me faire accepter ses bienfaits... ah quand il n'y auroit point de serpent caché sous ces fleurs, je ne l'en haïrois que davantage! Je le haïrois, quand même il m'auroit sauvé la vie! Il m'a ravi un bien qui m'étoit cent fois plus précieux, & dont rien ne peut me dédommager: le cœur de Julie!...



Digitized by Google

## SCENE III.

THÉOPHANE, ADRASTE.

THÉOPHANE.

DANS quelle violente agitation je vous trouve encore, Adraſte?

ADRASTE.

Elle eſt votre ouvrage.

THÉOPHANE.

Il eſt donc du nombre de ces effets que nous produiſons malgré nous, en tâchant de produire de contraires. Je ne ſouhaite rien plus ſincérement que de vous voir tranquille, j'aurois même beſoin que vous le fuſſiez, pour pouvoir vous entretenir ſur une choſe qui nous intéreſſe également l'un & l'autre.

ADRASTE.

Convenez, Théophane, que c'eſt le comble de l'habileté, que de ſavoir jouer un tour à quelqu'un de maniere qu'on le

Digitized by Google

mette dans le cas de ne pouvoir ou n'oſer en faire des reproches?

THÉOPHANE.

J'en conviens.

ADRASTE.

Félicitez-vous donc : vous êtes parvenu à ce ſuprême degré.

THÉOPHANE.

Qu'y a-t-il donc encore?

ADRASTE.

Je vous avois promis tantôt, de payer les billets en queſtion... (*d'un air mocqueur*) vous m'excuſerez ſi je ſuis dans l'impuiſſance de le faire à préſent. A la place de ceux que vous avez déchirés, je vais vous en faire d'autres.

THÉOPHANE (*ſur le même ton*)

Sans doute, & je ne les ai déchirés que pour que vous m'en fiſſiez de nouveaux...

ADRASTE.

Que ç'ait été votre intention ou non : vous les aurez... Mais ne ſeriez-vous



Digitized by Google

pas bien aise de savoir, pourquoi je ne peux les payer à présent?

THÉOPHANE.

Eh bien?

ADRASTE.

C'est que je n'aime pas les cautions, Monsieur.

THÉOPHANE.

Les cautions?

ADRASTE.

Oui; & parce que je ne veux rien recevoir de votre main droite, pour le rendre à votre main gauche.

THÉOPHANE (*à part*)

Le Banquier m'a manqué de parole.

ADRASTE.

Me comprenez-vous, maintenant?

THÉOPHANE.

Je ne saurois le dire positivement.

ADRASTE.

Je fais l'impossible pour ne vous avoir aucune obligation: & vous affectez de me mettre dans le cas de paroître vous en avoir?

Digitized by Google

THÉOPHANE.

J'admire, avec quel art vous préſentez tout du mauvais côté.

ADRASTE.

J'admire bien plus votre adreſſe à cacher ce mauvais côté. Je ne ſai bientôt plus moi-même ce que je dois penſer de votre conduite à mon égard.

THÉOPHANE.

C'eſt que vous ne voulez pas vous rendre au ſentiment le plus naturel.

ADRASTE.

Vous voulez dire, ſans doute, que le ſentiment le plus naturel ſeroit de croire que votre démarche a été l'effet de votre généroſité & de l'intérêt que vous prenez à ma réputation ? Mais, ne vous en déplaiſe, je penſe que ce ſeroit préciſément le moins naturel.

THÉOPHANE.

Et vous avez raiſon ; car eſt-il poſſible d'imaginer qu'un homme de mon état ſoit capable du moindre bon procédé ?



Digitized by Google

ADRASTE.

Dans cette circonſtance, mettons votre état à part.

THÉOPHANE.

Le pourriez-vous?...

ADRASTE.

Suppoſons donc, que vous ne ſoyez pas un de ces hommes qui, pour ſoutenir ce qu'ils appellent la dignité de leur caractere, ſont obligés de tenir leurs paſſions auſſi ſecretes qu'il eſt poſſible, & qui à force de ſe contrefaire par préjugé de bienſéance, finiſſent par ſe faire de la diſſimulation une ſeconde nature: quand, dis-je, vous ne ſeriez pas de ces gens-là, n'êtes-vous pas au moins un homme, & par conſéquent ſenſible à l'offenſe? Et pour dire tout en un mot..... n'êtes-vous pas l'Amant de Julie? Et pouvez-vous n'être pas jaloux?...

THÉOPHANE.

Je ſuis enchanté que vous touchiez ce point-là.

Digitized by Google

ADRASTE.

Ne croyez pas que je puisse en parler avec modération.... je vous en avertis.

THÉOPHANE.

Je tâcherai donc d'en apporter d'autant plus.

ADRASTE.

Vous aimez Julie, & moi je... je... pourquoi chercher des détours?... Je vous hais à cause de cet amour, quoique je n'aie aucun droit sur l'objet aimé; & vous qui y avez des droits, vous ne me haïriez pas aussi, moi qui vous envie ces droits?

THÉOPHANE.

Assurément je ne le devrois pas.... Mais examinons les droits que vous & moi, nous avons sur Julie.

ADRASTE.

Si ces droits dépendoient de la violence de notre amour, je vous les disputerois peut-être... Il est heureux pour vous, qu'ils dépendent du consentement d'un pere, & de l'obéissance d'une fille...

Digitized by Google

THÉOPHANE.

Voilà juſtement de quoi je ne veux pas qu'ils dépendent : l'amour ſeul doit en décider ; mais prenez garde, qu'ici je n'entends pas parler ou du vôtre ou du mien, mais de l'amour de celle dont vous me croyez en poſſeſſion. Si vous me pouvez convaincre que Julie ſoit ſenſible à votre paſſion...

ADRASTE.

Vous conſentirez peut-être à me céder vos droits?...

THÉOPHANE.

Dites que j'y ſerois obligé.

ADRASTE.

Avec quel mépris vous me traitez... Vous êtes sûr de votre fait, & bien convaincu que vous ne riſquez rien...

THÉOPHANE.

Ainſi vous ne pouvez donc pas me dire, ſi Julie vous aime?

ADRASTE.

Si je le pouvois, croyez-vous que je vous aurois laiſſé ignorer ſi long-temps

Digitized by Google

un avantage qui vous déchireroit le cœur?

THÉOPHANE.

Quels propos, Adraſte!... Vous vous faites plus inhumain que vous n'êtes.... Eh bien, je vous dis donc... moi..., que Julie vous aime.

ADRASTE.

Que dites-vous?... Mais ce que cette nouvelle a de raviſſant, alloit me faire oublier de quelle bouche je la tiens.... Fort bien, Théophane, fort bien; triomphez! Inſultez votre ennemi! Pour rendre votre raillerie plus amere, aſſurez-moi auſſi, que vous n'aimez pas Julie!

THÉOPHANE (*avec humeur*)

Il n'y a pas moyen de parler raiſonnablement avec vous. (*Il veut s'en aller*)

ADRASTE (*à part*)

Il ſe fâche?... Attendez donc un moment, Théophane! Ce ton de colere, que je vous vois pour la premiere

fois, pique ma curiosité & me donne envie d'entendre ce que vous avez de raisonnable à me dire ?

THÉOPHANE (*en colere*)

Savez-vous qu'à la fin je suis las de vos manieres extravagantes ?

ADRASTE (*à part*)

C'est tout de bon...

THÉOPHANE (*toujours en colere*)

Je tâcherai de vous montrer Théophane tel que vous l'avez supposé.

ADRASTE.

Un moment ! Je crois voir dans votre dépit plus de sincérité que je n'en ai jamais vu dans votre douceur.

THÉOPHANE.

Homme bisarre & singulier ! Faut-il donc vous ressembler, être aussi hautain, aussi défiant, aussi dur que vous, pour attirer votre misérable confiance ?

ADRASTE.

Il faut vous pardonner ce langage en faveur de sa nouveauté.

Digitized by Google

THÉOPHANE.

Il n'en ſera peut-être pas moins dangereux pour vous !

ADRASTE.

Mais... vous achevez de me confondre.... Ce que vous me diſiez tantôt, ſeroit-il ſérieux en effet? Comment peut-on parler de choſes auſſi importantes avec autant de calme & de ſang froid ? Je vous avoue que j'ai pris tout cela pour une dériſion de votre part, & je vous prie de me répéter...

THÉOPHANE.

Si je le fais, ne croyez pas que ce ſoit à votre conſidération.

ADRASTE.

J'y compterai davantage.

THÉOPHANE.

Mais ſans m'interrompre ! ſans quoi...

ADRASTE.

Dites toujours...

THÉOPHANE.

Je vais d'abord vous donner la clef de ce que j'ai à vous dire. Mon inclination

Digitized by Google

ne m'a pas moins trompé, que vous la vôtre. Je connois & j'admire toutes les qualités qui font de Julie l'ornement de son sexe; mais... je ne l'aime pas.

ADRASTE.

Vous?...

THÉOPHANE.

Il m'est égal que vous le croyiez ou non... J'ai fait assez d'efforts pour changer mon estime en tendresse; mais tous ces efforts n'ont abouti qu'à me faire découvrir que Julie, de son côté, se faisoit la même violence. Elle vouloit m'aimer, & ne pouvoit m'aimer. Le cœur n'écoute pas la raison: on peut le tyranniser, mais on ne le force pas. A quoi bon se sacrifier soi-même, lorsqu'on a la certitude qu'un sacrifice aussi cruel ne peut jamais nous procurer la tranquillité?... J'eus pitié de Julie... ou plutôt de moi-même: je ne songeai plus à réprimer le penchant qui m'entraînoit vers une autre, & j'eus la satisfaction de voir, que Julie cédoit également au sien. Malheureusement il

Digitized by Google

avoit pour objet un homme qui en étoit auſſi indigne qu'il l'eſt d'avoir un ami. Adraſte depuis long-temps auroit lu ſon bonheur dans les yeux de Julie, ſi Adraſte ſe poſſédoit aſſez pour obſerver de ſang froid ce qui ſe paſſe autour de lui; mais il ne voit que la ſuperficie des choſes, & encore prend-elle la couleur de ſes préventions. Depuis long-temps je méditois la maniere de vous faire connoître à l'un & à l'autre que vous ne deviez pas me regarder comme un obſtacle à votre bonheur; c'eſt même dans ce deſſein que je ſuis venu ici; mais Adraſte ne ſait qu'inſulter & braver, & je l'aurois quitté ſans lui dire un ſeul mot, ſi je ne m'étois fait violence par amitié pour la perſonne que je deſire de tout mon cœur voir heureuſe.... Je n'ai plus rien à vous dire... Adieu, Monſieur.... (*Il veut s'en aller*)

ADRASTE.

Où allez-vous, Théophane?... Jugez par mon ſilence de mon étonnement!...

Digitized by Google

Il eſt de la foibleſſe humaine, de ſe laiſſer aiſément perſuader ce qu'on ſouhaite ardemment... M'y livrerai-je? ou rejetterai-je...

THÉOPHANE.

Je ne veux pas aſſiſter à votre délibération.

ADRASTE.

Malheur à celui qui aura voulu ſe jouer de moi d'une façon ſi cruelle!

THÉOPHANE.

Que le tourment de votre incertitude me venge de vous!

ADRASTE (*à part*)

Je vais l'embarraſſer.... (*haut*) Me permettez-vous encore un mot, Théophane?... Comment pouvez-vous vous fâcher contre un homme, qui eſt dans le doute plutôt par étonnement de ſon bonheur que par défiance?...

THÉOPHANE.

Adraſte, je rougirois de m'être fâché un moment, dès que vous voulez parler raiſon.

Digitized by Google

ADRASTE.

S'il eſt vrai que vous n'aimez pas Julie, ne ſera-t-il pas néceſſaire que vous en parliez à Liſidor?

THÉOPHANE.

Sans doute.

ADRASTE.

Et vous en avez l'intention?

THÉOPHANE.

Et même plutôt que plus tard.

ADRASTE.

Vous voulez dire à Liſidor, que vous n'aimez pas Julie?

THÉOPHANE.

Quelle autre choſe lui dirois-je?

ADRASTE.

Et que vous en aimez une autre?

THÉOPHANE.

C'eſt même ce que je lui dirai avant toute autre choſe. Je ne veux lui laiſſer aucun droit d'imputer à Julie la rupture de notre alliance.

Digitized by Google

ADRASTE.

Feriez-vous cet aveu dans le moment même ?

THÉOPHANE.

Tout-à-l'heure.

ADRASTE (*à part*)

Je le tiens... (*haut*) Tout-à-l'heure, dites-vous ?

THÉOPHANE.

Mais vous, feriez-vous la même démarche ? & diriez-vous aussi à Lisidor que vous n'aimez pas Henriette ?

ADRASTE.

J'en brûle d'impatience.

THÉOPHANE.

Et que vous aimez Julie ?

ADRASTE.

En doutez-vous ?

THÉOPHANE

Et bien, suivez-moi.

ADRASTE (*à part*)

Il veut...

THÉOPHANE.

Allons donc !

Digitized by Google

ADRASTE.

Réfléchiſſez-y bien.

THÉOPHANE.

Et à quoi voulez-vous que je réfléchiſſe?

ADRASTE.

Il eſt encore temps...

THÉOPHANE.

N'en perdons point. Allons, venez... (*en voulant aller le premier*) Vous reſtez? Vous rêvez? Vous me regardez avec des yeux étonnés? Que veut dire cela?

ADRASTE (*après une petite pauſe*)

Théophane!...

THÉOPHANE.

Eh bien? Ne ſuis-je pas prêt?

ADRASTE (*touché*)

Théophane!... vous êtes peut-être un honnête homme.

THÉOPHANE.

Comment cette idée vous vient-elle à préſent?

ADRASTE.

Comment elle me vient? Eh! puis je

Digitized by Google

exiger une preuve plus forte, que mon bonheur ne vous eſt pas indifférent?

THÉOPHANE.

Vous le reconnoiſſez bien tard..... mais vous le reconnoiſſez... Cher Adraſte, embraſſez votre ami...

ADRASTE.

Je meurs de honte!... Je ne mérite pas... laiſſez-moi ſeul... je vous ſuivrai bien-tôt...

THÉOPHANE.

Je ne vous laiſſerai pas ſeul... Eſt-il poſſible, que j'aie vaincu l'horreur que vous aviez pour moi? Que je l'aie vaincue par un ſacrifice qui me coûte ſi peu? Ah! Adraſte, vous ignorez encore à quel point je ſuis intéreſſé dans tout ceci. Je perdrai peut-être de nouveau votre eſtime... J'aime Henriette.

ADRASTE.

Vous aimez Henriette? Ciel! Nous pouvons donc être heureux ici en même-temps! Pourquoi ne nous ſommes-nous pas expliqués plutôt? O Théophane! Théophane!

Digitized by Google

Théophane ! j'aurois vu votre conduite avec d'autres yeux ; vous n'auriez pas essuyé l'injustice de mes reproches.

THÉOPHANE.

Oublions tout, Adraste ! La prévention & un amour malheureux justifieroient des excès plus condamnables que les vôtres... Mais que tardons-nous ?

ADRASTE.

Oui, Théophane, dépêchons-nous... Mais si Lisidor nous étoit contraire ? Si Julie en aimoit un autre ?

THÉOPHANE.

Prenez courage. Voici Lisidor qui vient à nous.



Digitized by Google

## SCENE IV.

### LISIDOR, THÉOPHANE, ADRASTE.

LISIDOR.

Vous êtes des gens admirables, vous autres! Avez-vous donc juré de me laiſſer ſeul avec votre Etranger?

THÉOPHANE.

Nous étions ſur le point de vous aller trouver.

LISIDOR.

Qu'avez-vous fait enſemble? Diſputé? Croyez-moi une fois pour toutes; il ne réſulte rien de vos diſputes, & vous avez raiſon tous deux.... Par exemple, (*à Théophane*) celui-ci dit que la raiſon eſt foible, (*à Adraſte*) & celui-là dit que la raiſon eſt forte; l'un prouve par de fortes raiſons que la raiſon eſt foible; & l'autre prouve par de foibles raiſons que la raiſon eſt forte: tout cela ne re-

Digitized by Google

vient-il pas au même? Foible & fort, fort & foible: quelle différence y a-t-il donc-là?

THÉOPHANE.

Pour cette fois-ci nous n'avons parlé ni de la force ni de la foiblesse de la raison...

LISIDOR.

C'étoit donc de quelqu'autre chose aussi peu importante.... peut-être de la liberté: & vous n'aurez pas oublié l'histoire de l'âne qui, placé entre deux bottes de foin parfaitement égales, mourut de faim, faute de pouvoir faire un choix...

THÉOPHANE.

Nous n'y avons pas pensé non plus. Nous étions occupés d'une affaire dont la décision dépend absolument de vous.

LISIDOR.

De moi?

THÉOPHANE.

De vous-même. Tout notre bonheur est entre vos mains.



Digitized by Google

LISIDOR.

Oh! vous me ferez plaisir si vous le mettez, le plutôt possible, entre les vôtres.... Vous parlez de mes filles sans doute?

THÉOPHANE.

Oui, Monsieur, & nous ne pourrions jamais témoigner assez, à quel point nous sommes sensibles à l'honneur de votre alliance; mais cette affaire tient encore à une grande difficulté.

LISIDOR.

Quoi?

THÉOPHANE.

A une difficulté qu'il étoit impossible de prévoir.

LISIDOR.

Eh bien?

THÉOPHANE & ADRASTE.

Il faut vous avouer...

LISIDOR.

Tous les deux à la fois? Il faut que je vous entende l'un après l'autre.... De quoi s'agit-il, Théophane?

Digitized by Google

THÉOPHANE.

Il faut vous avouer... que je n'aime pas Julie.

LISIDOR.

N'aime pas?... Et vous, Adraſte?

ADRASTE.

Il faut vous avouer... que je n'aime pas Henriette.

LISIDOR.

N'aime pas?.... Vous ne pas aimer, & vous ne pas aimer; cela ne ſe peut pas! Il eſt impoſſible, que dans ce moment-ci vous vous trouviez d'accord pour refuſer mes filles. Encore une fois, cela ne ſe peut pas! Vous voulez plaiſanter.

ADRASTE.

Nous? plaiſanter?

LISIDOR.

Ou bien il faut que la tête vous tourne. Vous ne pas aimer mes filles?... Mais puis-je vous demander à vous, pourquoi vous ne pouvez pas aimer Julie?



Digitized by Google

THÉOPHANE.

Je ne vous diſſimulerai pas, que je crois ſon cœur épris pour un autre.

ADRASTE.

Je crois, avec raiſon, que Henriette eſt dans le même cas.

LISIDOR.

Eclairciſſons ce myſtere.... Liſette! holà, Liſette!

## SCENE V.

### LES ACTEURS PRÉCÉDENS, LISETTE.

LISETTE.

Me voici! Qu'y a-t-il pour votre ſervice?

LISIDOR.

Dis-leur de venir ſur le champ.

LISETTE.

A qui?

LISIDOR.

A mes filles; n'entends-tu pas?

Digitized by Google

LISETTE.

J'y vais. (*En se retournant*) Ne puis-je pas les prévenir sur ce que vous avez à leur dire?

LISIDOR.

Non.

LISETTE (*s'en va & revient*)

Mais si elles me le demandent?

LISIDOR.

Partiras-tu?

LISETTE.

Je vais.... (*elle revient*) C'eſt ſans doute quelque choſe d'important?

LISIDOR.

Je crois, coquine, que tu veux le ſavoir avant elles!

LISETTE.

Je ne ſuis pas ſi curieuſe.



Digitized by Google

## SCENE VI.

### LISIDOR, THÉOPHANE, ADRASTE.

LISIDOR.

Vous m'avez confondu tout-à-coup; mais patience: je raccommoderai tout cela. Je ſerois bien fâché d'aller chercher d'autres gendres. Vous étiez préciſément à mon goût, & je n'en trouverois point qui me convinſſent autant.

ADRASTE.

Vous, Monſieur, aller chercher d'autres gendres?... De quel malheur nous menacez-vous?

LISIDOR.

Mais vous ne voulez pas ſans doute épouſer mes filles ſans les aimer.

THÉOPHANE.

Sans les aimer?

ADRASTE.

Nous n'avons pas dit cela.

Digitized by Google

LISIDOR.

Et qu'avez-vous donc dit?

ADRASTE.

J'adore Julie.

LISIDOR.

Julie?...

THÉOPHANE.

J'aime Henriette plus que moi-même.

LISIDOR.

Henriette?... Ouf, je respire... Est-ce là le nœud?... Ainsi tout peu se raccommoder par un troc?

THÉOPHANE.

Quelle bonté vous avez, Lisidor!

ADRASTE.

Vous nous permettrez donc...

LISIDOR.

Oui, oui!... Il vaut bien mieux que vous troquiez avant qu'après la noce. Si mes filles y consentent, j'y consens aussi de tout mon cœur.

ADRASTE.

Nous, nous flattons qu'elles ne s'y opposeront pas... Mais, je serois indigne



Digitized by Google

de l'amitié que vous nous témoignez, Lisidor, si je ne vous faisois pas encore un autre aveu.

LISIDOR.

Encore un autre aveu ?

ADRASTE.

Je manquerois à la probité, si je vous laissois ignorer ma situation.

LISIDOR.

De quoi s'agit-il ?

ADRASTE.

Mon bien est dissipé au point qu'en payant mes dettes, il ne me restera plus rien.

LISIDOR.

N'est-ce que cela ? Je ne t'ai pas demandé tes facultés ! Je sai que tu as été un homme de plaisirs, & que tu as tout mangé ; c'est pour cela même que je veux te donner ma fille, afin que tu aies quelque chose... Paix ! les voici. Laissez-moi faire.

Digitized by Google

## SCENE VII.

JULIE, HENRIETTE, LISETTE. ADRASTE, THÉOPHANE.

LISETTE.

VOILA Mesdemoiselles vos filles, Monsieur, très-curieuses, comme vous pouvez croire, de savoir ce que vous avez à leur ordonner.

LISIDOR.

Prenez un air gai, mes enfans; je vais vous annoncer une bonne nouvelle: demain vos affaires seront terminées; préparez-vous.

LISETTE.

Quelles affaires?

LISIDOR.

Ce ne sont pas les tiennes... Allons, à demain la noce.... Eh bien? Vous voilà toutes consternées, toutes je ne sais comment. Qu'as-tu, Julie?...



Digitized by Google

JULIE.

Vous me trouverez toujours ſoumiſe à vos volontés... mais oſerois-je vous repréſenter que votre réſolution eſt bien précipitée... Ciel ! demain ?

LISIDOR.

Et toi, Henriette ?

HENRIETTE.

Moi, mon petit Papa ? Je ſerai demain malade... mais malade à mourir !

LISIDOR.

Remets cela à après-demain !

HENRIETTE.

Cela ne ſe peut pas ; Adraſte ſait mes raiſons.

ADRASTE.

Je ſais, belle Henriette, que vous ne m'aimez pas.

THÉOPHANE.

Et vous, belle Julie, vous voulez obéir ?... Mais je vous reſpecte & je vous

Digitized by Google

chéris trop ſincérement, pour ne pas vous avouer que je ſuis indigne du ſacrifice que vous conſentiriez à me faire... Je vous rends tout ce qui vous eſt dû; je connois tout votre mérite, & cependant je n'oſe ſentir pour vous ce que je ne veux ſentir que pour une ſeule perſonne au monde.

LISETTE.

Mais cela a bien l'air d'un refus. Il n'eſt pas permis que les hommes ſe permettent ces choſes-là. Vîte donc, Mademoiſelle Julie, parlez!

THÉOPHANE.

Ce que je viens de dire ne pourroit offenſer qu'une femme vaine: & je ſai que Julie eſt au-deſſus d'une foibleſſe...

JULIE.

Ah, Théophane, je vois que vous avez porté des regards trop perçans dans mon cœur!

Digitized by Google

ADRASTE.

Vous voilà libre, belle Julie. Je ne vous répéterai pas l'aveu que je vous ai déjà fait... Que voulez-vous que j'espere ?

JULIE.

Mon pere !... Adraste !... Théophane !... ma Sœur !...

LISETTE.

Je me doute du reste. Il faut que la grand-maman le sache bien vîte.

(*Lisette s'en va en courant*)

THÉOPHANE.

Et vous, ma chere Henriette, que pensez-vous ? Adraste, vous le voyez, est un Amant infidele ! Ah, si vous vouliez jetter les yeux sur un plus fidele ! Nous parlions tantôt d'une vengeance... d'une vengeance innocente...

HENRIETTE.

Touchez-là, Théophane ! je me venge.

LISIDOR.

Fort bien, ma fille, fort bien ; tu as

Digitized by Google

raiſon. As-tu oublié la maladie de demain ?

HENRIETTE.

Si elle vient, je ferai dire que je n'y ſuis pas.

LISIDOR.

Vous êtes des Etres ſinguliers, vous autres ! Je voulois vous aſſortir ſelon vos caracteres, donner la dévote au dévot, la femme enjouée à l'homme du monde ; point du tout ! le dévot veut l'enjouée, & l'homme diſſipé la dévote...

Digitized by Google

## SCENE *derniere.*

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, Mad. PHILANE, LISETTE.

Mad. PHILANE.

CE que je viens d'apprendre eſt-il vrai, mes enfans ?

LISIDOR.

Oui, ma mere, & nous eſpérons que vous n'y ſerez pas contraire.

Mad. PHILANE.

Moi, j'y ſerois contraire ? Ce changement a toujours été l'objet de mes vœux. Ah Adraſte ! ah Henriette ! combien j'ai tremblé pour vous ! Vous ſeriez devenus des époux infortunés. Vous avez l'un & l'autre beſoin d'un guide qui connoiſſe mieux le vrai chemin que vous. Théophane, depuis long-temps vous avez ma bénédiction ; mais voulez-vous avoir auſſi celle du Ciel ? faites de ma chere Henriette une femme digne de vous. Et vous,

Digitized by Google

Adraſte, je vous ai cru pendant un temps un homme dangereux, un méchant homme; mais je me raſſure. Qui peut aimer une perſonne pieuſe, eſt déjà pieux à moitié. A l'égard d'Adraſte, c'eſt à toi que je m'en rapporte, ma chere Julie... Tâche ſur-tout, de lui faire ſentir l'injuſtice & la cruauté qu'il y a de traiter les gens de bien avec autant de mépris qu'il en a fait paroître pour Théophane...

ADRASTE.

Ah, Madame, je vous demande grâce! Ne me rappellez pas des torts dont je rougis. Ciel! ſi je me trompe par-tout comme je me ſuis trompé ſur votre compte, Théophane!... Ah quel homme, quel homme abominable je ſuis!

LISIDOR.

Ne vous l'ai-je pas dit, que vous deviendriez les meilleurs amis du monde, quand vous ſeriez beau-freres? Ce n'eſt encore là que le commencement!

THÉOPHANE.

Je le répete, Adraſte; vous êtes in-

Digitized by Google

finiment meilleur que vous ne le croyez vous-même, meilleur que vous n'avez voulu le paroître jusqu'ici.

Mad. PHILANE (*à Lisidor*)

Viens, mon fils, donne-moi la main: la joie m'avoit fait oublier que j'ai laissé Araspe seul.

LISIDOR.

Allons, ma mere, allons... Au moins, mes enfans, plus de troc! plus de troc!

LISETTE.

Que nous sommes à plaindre nous autres qui n'avons rien à troquer!

*FIN.*

Digitized by Google

# LE BILLET DE LOTERIE,

## COMÉDIE

EN CINQ ACTES.

De M. GELLERT.

Digitized by Google

## *ACTEURS.*

M. ORGON.

Madame ORGON.

M. DAMON.

Madame DAMON.

CAROLINE, Niece de Madame Damon.

M. SIMON.

M. ANTOINE, Amant de Caroline.

*La Scene eſt dans la Maiſon de Monſieur Damon.*

Digitized by Google

# LE BILLET DE LOTERIE.

## ACTE PREMIER.

### SCENE PREMIERE.

M. ORGON, Mad. DAMON.

Mad. DAMON.

EH bien, Monſieur Orgon, me donnerez-vous de bonnes nouvelles de la Loterie de Berlin? En avez-vous reçu la liſte?

M. ORGON.

Pas encore, ma chere belle-ſœur; mais

Digitized by Google

la poste de ce soir, ou celle de demain matin me l'apportera sans faute. Je souhaite d'avance, de tout mon cœur, que vous ayiez gagné le grand lot.

MAD. DAMON.

Vous me souhaitez plus que je ne désire. Ce n'est pas pour devenir riche, que je mets à la Loterie. Je ne cherche qu'à me procurer les moyens de pouvoir rendre quelques petits services à ceux qui ont besoin. L'extrême économie de mon mari me prive de cette satisfaction, vous le savez. Si par hasard je gagnois un lot, il est vraisemblable qu'en en donnant la moitié à mon époux, il permettroit que je disposasse du reste en faveur de ma niece Caroline, qui en acheteroit de bons livres & de la musique : c'est une fille charmante, fort bien élevée, & qui n'a presque aucun des défauts de notre sexe.

M. ORGON.

Elle a le meilleur caractere du monde, & je lui ferois du bien, si j'en étois le maître ; mais nos deux ménages sont

Digitized by Google

exactement l'opposé l'un de l'autre. Chez vous, c'est le mari qui dispose de tout; & chez moi, c'est ma femme.

Mad. DAMON.

Oui; & par ce moyen vous vous êtes ôté jusqu'au pouvoir d'être utile à vos parens & à vos amis.

M. ORGON.

J'ai bien des raisons, ma sœur, pour me conduire comme je fais: & vous en conviendrez, si vous les connoissiez. Premiérement, ma femme exige que je lui donne tout mon argent; & pourquoi le lui refuserois-je, puisque je ne me soucie point d'argent? Toutes les façons de le dépenser me semblent plus pénibles qu'agréables: je n'aime point le jeu, parce qu'il me fatigue & m'oblige de penser; je n'aime point le vin, parce que je crains qu'il ne m'incommode; d'ailleurs, il y a toujours tant de monde à la taverne! Il faut saluer ceux-ci, parler à ceux-là, écouter l'un, répondre à l'autre: & tout cela me contrarie, & me tire de mon

Digitized by Google

assiette naturelle. J'aime une existence passive.

Mad. D'AMON.

Qu'entendez-vous par-là?

M. ORGON.

Je ne le sai pas trop moi-même, & je ne me donnerai certainement pas la peine d'y réfléchir pour vous l'expliquer. A quoi bon se tourmenter sur un mot? Je suis déjà excédé d'avoir tant parlé, & je voudrois bien que ma femme fût ici, pour vous entretenir à ma place.

Mad. DAMON.

Cela seroit plus commode en effet; mais comment imaginez-vous, que votre femme puisse parler en votre nom?

M. ORGON.

Parce qu'elle sait tout ce que je pense, & qu'elle parle plus volontiers que moi. Quelque peu que je dise, elle s'y tient rarement. Ou elle le corrige, ou elle l'étend, ou elle m'en fait voir les inconvéniens: & je consens à tout, pour n'avoir pas la peine de contester. Ainsi ma

Digitized by Google

ma chere moitié penſe & parle pour moi.

Mad. DAMON.

J'admire votre franchiſe avec moi, mon frere: & pourquoi me faites-vous cet aveu? J'aurois craint de vous déſobliger en vous attribuant une partie des foibleſſes que vous vous donnez vous-même.

M. ORGON.

Je dis la vérité: elle me coûte moins que la diſſimulation. Ma façon d'être n'eſt peut-être pas la meilleure; mais au moins elle eſt la plus tranquille, & par conſéquent la plus raiſonnable.

Mad. DAMON.

Il me ſemble, que vous confondez l'apathie avec la tranquillité.

M. ORGON.

Soit: encore une fois je ne conteſte pas ſur les mots. Mon but eſt de n'avoir rien à faire; je veux éviter juſqu'à la peine d'avoir à me déterminer.



Digitized by Google

Mad. DAMON.

Je commence à comprendre tout l'embarras qu'a dû vous cauſer mon Billet de Loterie, & je vous en demande pardon. Il a d'abord fallu que vous m'en procuraſſiez un ; premiere peine. Enſuite il a fallu faire un choix ; ſeconde peine. Vous avez été obligé d'en faire toucher le prix à Berlin ; troiſieme peine : & ſi vous recevez aujourd'hui ou demain la liſte par votre Correſpondant, voilà une quatrieme peine, ſans compter encore celle que je vous cauſe actuellement.

M. ORGON.

Vous attachez trop de valeur au petit ſervice que je vous rends. Je ſais ce qu'on doit à une belle-ſœur qu'on aime ; mais je ne ſens pas moins, qu'une vie tranquille eſt la ſeule raiſonnable. Vous ne connoiſſez pas, quel bonheur c'eſt de n'avoir jamais à penſer à ce qu'on veut faire, & d'être même diſpenſé de vouloir. Mes rentes viennent ſans que j'y ſonge : & quand elles ſont arrivées, je n'y ſonge

Digitized by Google

pas davantage; c'eſt l'affaire de ma femme. Si elle me dit Mangeons, je mange; ſi elle me propoſe de prendre du café, j'en prends, pourvû qu'elle me le verſe. En un mot, elle fait de ma volonté comme de mon argent, tout ce qu'elle veut.

Mad. DAMON.

C'eſt-à-dire, mon cher frere, que vous êtes comme une machine qu'on pouſſe où l'on veut.

M. ORGON.

Vous raillez: briſons là: machine ou non, je me trouve très-bien comme je ſuis, & je n'ai pas envie de changer. Mais nous avons furieuſement parlé; j'en ſuis exténué....

Mad. DAMON.

Voulez-vous un oreiller pour repoſer votre tête?... Mais voici Madame votre épouſe.



Digitized by Google

## SCENE II.

### LES ACTEURS PRÉCÉDENS, Mad. ORGON.

Mad. ORGON.

PUISQUE vous le désirez, ma chere Sœur, je me rends à votre invitation; mais je vous demande en grâce, de ne rien faire d'extraordinaire pour nous.

Mad. DAMON.

Ne craignez rien: vous connoissez mon mari; il n'aime pas les grands repas, & le jour de sa fête n'est pas chez lui plus splendide que les autres jours. Je vais lui dire de venir.

Digitized by Google

## SCENE III.

M. & Mad. ORGON.

Mad. ORGON.

VRAIMENT, notre belle-sœur est bien parée! Si je ne la connoissois pas, je la prendrois pour une grande Dame. Si j'étois comme bien d'autres, je ne saurois que penser, de trouver mon mari en tête-à-tête avec une femme qui, sans doute, n'a pas mis ses plus beaux habits pour rien.

M. ORGON.

Est-elle donc si bien parée? Je n'y avois pas fait attention.

Mad. ORGON.

Je ne sai si vous y avez fait attention ou non; mais pourquoi êtes-vous venu ici avant moi?

M. ORGON.

C'est toi qui m'as dit d'y venir.



Digitized by Google

Mad. ORGON.

Bon; mais vous ai-je dit auſſi de reſter ſeul avec elle? Il paroît que vous ne vous ennuyez point enſemble. Que vous diſoit-elle donc de ſi intéreſſant?

M. ORGON.

Ma foi je n'en ſai rien: je ne m'impoſe pas le fardeau de retenir ce que j'entends.

Mad. ORGON.

Vous croyez m'échapper par cette indifférence affectée; mais, répondez-moi: m'aimez-vous, ou ne m'aimez-vous pas?

M. ORGON.

Eh oui, je t'aime.

Mad. ORGON.

Si vous m'aimez, j'exige que vous me rendiez compte de votre converſation avec Madame Damon.

M. ORGON.

Oui, ſi je m'en ſouviens. Je lui diſois, je crois, que le parler me fatigue.

Digitized by Google

Mad. ORGON.

Quelle adreſſe ! Où avez-vous pris cette défaite ingénieuſe ? Notre belle-ſœur, ſans doute, a prévu ma queſtion, & vous a ſuggéré la réponſe. Mais je n'en ſuis pas la dupe, & vous m'apprendrez, s'il vous plaît, ce que vous avez dit avec cette femme préſomptueuſe, folle, hautaine, & malheureuſement trop ſéduiſante.

M. ORGON.

Ne me tourmente pas davantage, je t'en conjure. Je m'endormirai, je crois, ſi tu me forces à penſer.

Mad. ORGON.

Duſſiez-vous vous endormir pour dix ans, il faut que je ſache de quoi vous avez parlé avec cette femme.

M. ORGON.

Je me le rappelle enfin. Nous parlions de la Loterie de Berlin.

Mad. ORGON.

Quel eſt donc ce ſecret ?



Digitized by Google

M. ORGON.

Il y a quelque temps que notre belle-sœur me pria de prendre pour elle un billet de la Loterie de Berlin : cette Lotterie vient d'être tirée : elle me demandoit, si son billet avoit gagné.

Mad. ORGON.

Mais en vérité, voilà qui est admirable. Quoi, vous vous employez pour notre belle-sœur sans en dire un mot à votre femme ? Si le monde savoit ces choses-là, que penseroit-il, que diroit-il ?

M. ORGON.

Il diroit ce qu'il voudroit. Mais, au nom de Dieu, mon enfant, ne me fais pas tant parler, cela m'incommode.

Mad. ORGON.

Vous n'avez pas ces craintes, quand vous causez avec votre belle-sœur, quand il est question de mysteres entre vous. Vous devriez être honteux de tromper une femme aussi droite, aussi vertueuse que moi, & qui en use avec autant de confiance avec vous !

Digitized by Google

M. ORGON.

Je ne te trompe pas. Notre belle-sœur m'avoit demandé le secret, parce qu'elle ne veut pas que son mari sache qu'elle met à la Loterie.

Mad. ORGON.

Quoi, son mari ne le sait donc pas? Cela est excellent. Voilà donc cette femme si raisonnable, si vertueuse, dont tout le monde parle comme d'une merveille : elle trompe son digne mari : elle lui vole son bien, pour mettre à la Loterie, afin de se procurer de quoi soutenir son luxe & écraser les autres femmes de son état. Eh, mon Dieu! on n'a pas tant de soin de se parer, quand on ne veut plaire qu'à son mari. Qu'en dites-vous? Prendrez-vous sa défense? Direz-vous, que je lui fais injustice?

M. ORGON.

Je crois qu'il ne seroit pas difficile de la défendre, mais je ne m'engagerai pas dans cette discussion.



Digitized by Google

Mad. ORGON.

C'eſt-à-dire que votre femme a tort? Vous me prenez donc pour une calomniatrice; car il faut l'un ou l'autre : ou notre belle-ſœur eſt telle que je dis, ou je la calomnie. Lequel ſoutiendriez-vous?

M. ORGON.

Je ne ſoutiens ni l'un ni l'autre.

Mad. ORGON.

Et moi je ſoutiens que j'ai raiſon...

M. ORGON.

Eh oui, mon enfant, tu as raiſon, elle a raiſon, nous avons tous raiſon; mais ſi cela te plaît davantage, tu auras ſeule raiſon. Laiſſe-moi en repos, & embraſſe-moi.

Mad. ORGON.

Vous ne le méritez pas; mais pour vous faire voir que je ſuis ſans rancune... (*Elle l'embraſſe*) N'eſt-ce pas, mon ami, tu avois tort?

M. ORGON.

Aſſurément.

Mad. ORGON.

N'eſt-il pas vrai, qu'il s'en faut beau-

Digitized by Google

coup que notre belle-sœur soit aussi belle qu'on le dit ?

M. ORGON.

Eh oui, mon Ange, tu es beaucoup plus belle.

Mad. ORGON.

J'ai donc raison de dire, que notre belle-sœur n'a pas (*Elle l'embrasse*) à beaucoup près autant d'esprit & d'agrémens qu'on s'efforce de lui en trouver dans toutes les sociétés ?

M. ORGON.

Oui, tu vaux mieux qu'elle à tous égards ; mais, je t'en prie, ne me fais pas tant parler.

Mad. ORGON.

Ah, mon cher petit mari ! Je m'apperçois dans ce moment, que j'ai laissé mon argent dans ma commode, & que j'ai oublié de la fermer. Ne me feras-tu pas le plaisir de l'aller chercher ?...

M. ORGON.

Ce que tu me proposes là, est bien



Digitized by Google

terrible; mais j'y consens, à condition que je prendrai des Porteurs.

Mad. ORGON.

Sans doute. Tenez, voilà de quoi les payer.

## SCENE IV.

Mad. ORGON, M. DAMON.

M. DAMON.

JE suis charmé, Madame, de vous posséder aujourd'hui chez moi; mais ne vous attendez pas à faire bonne chere.

Mad. ORGON.

C'est pour avoir le plaisir d'être avec vous que je suis venue, & non pour faire bonne chere; je vous souhaite une bonne fête, mon cher frere; puissions-nous dans cinquante ans nous rassembler encore pour la célébrer ensemble.

M. DAMON.

Que le Ciel accomplisse vos vœux & vous accorde & à votre mari tout ce qui

Digitized by Google

peut vous rendre heureux. Pour moi, je ſens que la plus grande partie de ma carriere eſt finie : je m'apperçois tous les jours, que mes forces diminuent : je ſuccombe ſous le poids des affaires & des ſoins du ménage. Vous ſavez que je fais valoir moi même tout mon bien ; & quand on y veille avec attention, & qu'on veut ſe ſoutenir honorablement dans le monde, il en coûte bien des peines. Heureuſement que rien ne me rebute ; & pour économiſer un écu ou pour le gagner, je ne trouve rien difficile. Mais, hélas ! il en coûte tant pour amaſſer, & ſi peu pour dépenſer ! & nos beſoins ſont ſi multipliés ! Je ne ceſſe de répéter à ma femme, qu'un homme n'eſt jamais ſûr d'avoir aſſez de bien que quand il eſt mort.

Mad. ORGON.

Vous avez raiſon, mon cher frere. Votre Epouſe eſt mon amie intime ; je la regarde comme une autre moi-même : mais je ne ſaurois m'empêcher de blâmer ſa

Digitized by Google

générolité, que j'appellerois volontiers indiſcrétion & légéreté. Ses intentions ſont louables; cependant... mais il ne faut pas, que des amies parlent l'une de l'autre. Il en coûte furieuſement à une femme pour ſe conformer à toutes les modes. Voyez quelle ſimplicité & quelle modeſtie regnent dans mes ajuſtemens. Je pourrois cependant, eu égard à mon âge, porter des habits plus brillans.

M. DAMON.

Pour le coup vous me mettez à mon aiſe. Ma femme, à la vérité, eſt belle, jeune & vertueuſe: auſſi l'aimé-je tendrement; mais je trouve qu'elle recherche un peu trop la parure, & qu'elle eſt trop libérale: & cela me déplait infiniment. Je ne la trouve jamais ſi aimable que quand elle eſt dans ſon négligé. Si jamais elle pouvoit contracter du goût pour l'économie, elle ſeroit adorable, & je ne pourrois ſouhaiter une femme plus accomplie.

Digitized by Google

Mad. ORGON.

Elle y parviendra ; elle connoîtra un jour la valeur de l'argent.

M. DAMON.

De l'argent, elle n'en a pas ! Elle eſt obligée de me demander juſqu'au moindre ſou dont elle a beſoin.

Mad. ORGON.

En ce cas-là vous devez être tranquille ; car j'imagine qu'elle ne vous demande pas au-delà de ſes beſoins ?

M. DAMON.

Et voilà ce que je ne ſai pas. Elle aime à donner, & je crains qu'elle ne ſe ruine pour la fille de feu ſa ſœur, qu'elle aime comme ſon enfant ; mais je mettrai fin à mes inquiétudes de ce côté-là : je marierai ma niece avec Monſieur Simon, mon Pupille. Il eſt riche ; ainſi ma femme n'aura plus le prétexte des beſoins de ſa parente, pour exercer ſa généroſité envers elle. Monſieur Simon & Caroline viennent ſouper avec nous ; peut-être en

Digitized by Google

ferons-nous ce soir des Epoux sans qu'ils s'y attendent.

Mad. ORGON.

Mais, mon cher frere.... Non, non; pour Dieu ne me demandez pas ce que j'allois vous dire; cela ne sortira jamais de ma bouche; votre Epouse est trop mon amie; sans doute que c'est le fruit de ses épargnes....

M. DAMON.

Quoi donc, quoi donc, ma femme veut-elle me ruiner? Parlez, expliquez-vous..... Quoi! après ce qu'elle ma promis encore aujourd'hui? Malheureux que je suis! Quoi! cette femme qui m'est si chere, que j'ai épousée sans dot, c'est elle qui m'égorgera? Qui dissipera tout mon bien?

Mad. ORGON.

Pouvez-vous concevoir de pareils soupçons sur le compte de votre femme? Elle est mon amie; & si je m'étois doutée que vous vous porteriez à cet excès, je me serois bien gardée de vous dire un

Digitized by Google

mot. Quand eſt-ce que j'ai dit, qu'elle diſſipoit votre bien? Que le Ciel me préſerve d'en avoir la penſée; & quand elle riſqueroit quelques écus à la loterie, eſt-ce là de quoi renverſer votre ménage?

M. DAMON.

Comment? Ma femme met de l'argent à la loterie? Oh la maudite femme! Je (a) me refuſe juſqu'au néceſſaire: & mon abominable femme met à la loterie? Ah! elle me fera périr de déſeſpoir! Cruels amis, qui m'avez conſeillé ce mariage funeſte!... Parlez, Madame, au nom de Dieu, parlez; apprenez-moi combien ma femme a mis à la loterie... Voilà qui eſt fini; je ne veux plus entendre parler d'elle.... je la livre au bras ſéculier.... à la rigueur des loix! Oui,

(a) L'Auteur ajoute, j'expoſe mon corps & mon ame; j'imagine tous les expédiens poſſibles pour éviter d'aller à confeſſe, & je n'y vais que trois fois l'an pour épargner la quatrieme piece de vingt-quatre ſols, &c.

Digitized by Google

oui, je l'abandonne, je ne la connois plus....

Mad. ORGON.

Calmez-vous, mon cher Frere...

M. DAMON.

Vous ſavez qu'il eſt défendu, par une Ordonnance publique, de rien mettre aux loteries étrangeres.... Je vais me plaindre à la Juſtice, & la prier de venir à mon ſecours.... Je veux me ſéparer d'une ſi méchante femme!... Mais où prend-elle de l'argent? On pend à Paris un malheureux qui a volé vingt ſols, on le pend ſans miſéricorde : & on ne ſépareroit pas un homme d'avec une femme qui le trompe? Je veux qu'elle ſoit miſe dans une maiſon de force. Je cours ſur le champ en faire expédier l'ordre. Elle n'y ſera pas même alimentée à mes dépens.... non, jamais!...

Mad. ORGON.

Votre fureur ceſſera-t-elle enfin? Avez-vous aſſez déliré? Que ſignifient, dites-moi, tous les vilains propos que vous

Digitized by Google

tenez? à quoi ſervent-ils? Votre femme a mis quatre écus à la loterie: eh bien, eſt-ce une raiſon pour aller comme un imbécille vous expoſer au mépris & à la riſée des Juges?

M. DAMON.

Soit; je ne le ferai pas; je ne la citerai pas devant les Juges: vous avez raiſon, ma Sœur, il m'en coûteroit encore des frais. Je ne veux rien avoir à démêler avec la Juſtice; elle pourroit déférer le ſerment à ma femme; & pour reſter chez moi, elle ſeroit peut-être capable d'affirmer &....

Mad. ORGON.

Eh doucement, M. Damon, doucement; pas tant de mépris, s'il vous plait: ne croyez pas qu'un homme ſoit une choſe aſſez merveilleuſe aux yeux d'une femme, pour qu'elle veuille s'en conſerver la ſociété par un faux ſerment.

M. DAMON.

Je me chargerai moi-même de la punition de la mienne; je la réduirai juſ-

Digitized by Google

qu'à me demander pardon à genoux, & je la priverai pendant huit jours de tout commerce avec moi.

Mad. ORGON.

Vous me faites pitié avec vos sots propos. Vous ne prenez pas garde apparemment, que vous insultez tout le sexe, & que j'y suis compriſe aussi. Si votre femme est une insensée, faites-en tout ce qu'il vous plaira; mais souvenez vous en ma présence, de ne jamais parler de mes semblables qu'avec respect, ou je vous ferai voir ce que c'est qu'une femme. Il ne vous manqueroit plus que de battre la vôtre... Si je l'étois, je vous...

M. DAMON.

Il faut de l'ordre & de la subordination dans un ménage. Feu mon pere jetta un jour ma mere du haut d'un escalier en bas, parce qu'elle l'avoit contredit: ma femme me connoîtra aussi; je vais de ce pas....

Mad. ORGON.

Où allez-vous? Etes-vous donc assez

Digitized by Google

crédule pour ajouter foi à l'hiſtoire de la loterie? Ne voyez-vous pas que j'ai voulu vous mettre à l'épreuve, & ſavoir ſi vous étiez méchant? Voilà comme on apprend à connoître Meſſieurs les maris. Votre épouſe n'a ſongé de ſa vie à mettre à la loterie; mais vous êtes ſi violent, ſi ſoupçonneux, que dans un inſtant vous la croiriez capable du plus grand forfait. Si vous aviez fait attention à mon air & à mon ton, vous vous ſeriez apperçu que tout ce que je vous ai dit n'étoit qu'une fiction. Je vous déclare qu'il n'y a pas un mot de vrai, que je n'ai voulu que voir comment vous prendriez la choſe; & ſi vous ne me croyez pas, je vais à l'inſtant même ſortir de votre maiſon pour n'y rentrer jamais.

M. DAMON.

Je vous pardonne, ma chere Sœur, de vous être jouée de ma crédulité, puiſque vous m'avez mis dans le cas de connoître & de déteſter la violence à laquelle je ſuis capable de me laiſſer em-

Digitized by Google

porter. Oui, je ſuis trop crédule, j'en rougis, & j'en demanderai mille fois pardon à ma pauvre femme.

Mad. ORGON.

Gardez-vous en bien; je ne veux pas que vous lui diſiez un mot de cette aventure: promettez-le moi, ou de ma vie je ne mettrai le pied chez vous.

M. DAMON.

J'y conſens; je ne lui en dirai rien. La voici: regardez-là, Madame, n'ai-je pas là une femme adorable?

## SCENE V.

### LES ACTEURS PRÉCÉDENS, Mad. DAMON.

Mad. DAMON.

OU voulez-vous, ma chere Madame Orgon, que nous prenions notre café? Dans le jardin, ſur le balcon, ou ici?

Digitized by Google

Mad. ORGON.

Où il vous plaira, ma chere amie; je me trouverai bien par-tout avec vous.

M. DAMON.

Allons le prendre au jardin, ma Sœur: je vous ferai voir en même-temps un petit échantillon de l'intelligence & de l'adreſſe de ma femme. Elle a arrangé mon jardin dans un goût admirable.

Mad. DAMON.

Grâces à votre Jardinier, mon ami; c'eſt lui qui en a tout le mérite.

M. DAMON.

Je vais tout diſpoſer pour vous recevoir, ma chere Sœur, & quand tout ſera prêt, je viendrai vous donner la main.

Digitized by Google

## SCENE VI.

Mad. ORGON, Mad. DAMON.

Mad. ORGON.

JE ſuis honteuſe de l'embarras que je vous cauſe, ma chere Sœur.... Il me ſemble que vous avez là des boucles d'oreilles bien magnifiques? Je ne vous les ai pas encore vues. Eſt-ce une acquiſition que vous avez faite, ou un préſent de votre mari?

Mad. DAMON.

Ni mon mari ni moi ne mettrions tant d'argent à une choſe de pur agrément, & dont on peut fort-bien ſe paſſer: c'eſt un préſent que m'a fait un célebre Jouaillier d'Auſbourg, ami de mon mari. Il y a quelque ſemaines qu'il paſſa ici, & vint deſcendre chez nous, où il fut retenu pendant quelque temps par une maladie dont il avoit été ſurpris en route. En partant, il me força d'accepter ces boucles d'oreilles

Digitized by Google

d'oreilles & une très-belle aigrette, pour me remercier, disoit-il, des peines qu'il m'avoit occasionnées pendant son indisposition. J'aurois refusé son présent, si je l'avois pu sans le désobliger : c'est bien l'homme le plus honnête & le plus estimable que j'aye vu de ma vie. Il me pénétroit de compassion & d'admiration tout-à-la fois, par la douceur & le courage avec lesquels il supportoit les plus vives douleurs.

Mad. ORGON.

En vérité, Madame, vous êtes heureuse avec les hommes. Tous les présens que j'ai reçus d'eux en toute ma vie, ne valent pas la moitié de vos boucles d'oreilles. Vous dites qu'il vous a donné aussi une aigrette? Montrez-la moi, je vous le demande par grâce. Vous ne sauriez croire quel plaisir me fait le bien qui vous arrive. Je consentirois à passer ma vie dans l'habillement le plus simple, pourvu que je vous visse toujours magnifiquement mise. La parure vous



Digitized by Google

ſied à merveille. Faites-moi donc voir votre aigrette, je vous en prie : elle eſt bien riche, n'eſt-ce pas ?

Mad. DAMON.

Très-riche. Je vais vous la chercher, ſi vous trouvez bon que je vous laiſſe un moment ſeule.

Mad. ORGON.

Volontiers, volontiers. Eh, voilà mon pauvre mari de retour.

## SCENE VII.

M. & Mad. ORGON.

M. ORGON.

TENEZ, voilà votre argent. Je ſuis excédé, moulu. Ces maudits Porteurs ont poſé la chaiſe ſi rudement à terre, que tout mon corps en a été ébranlé.

Mad. ORGON.

N'êtes-vous pas déjà fâché du petit ſervice que vous m'avez rendu ? Il n'y a rien que je ne faſſe pour vous ; & quand

Digitized by Google

il s'agit de faire un pas pour moi, vous semblez en avoir du regret? Vous n'avez nul égard, nulle attention pour moi. Vous ne vous appercevez pas seulement, que dans ce moment je souffre beaucoup, & que je suis très-mal?

M. ORGON.

En vérité, ma chere enfant, je ne m'en apperçois pas en effet.

Mad. ORGON.

Cela ne m'étonne pas; vous craindriez de vous fatiguer la vue, si vous me regardiez attentivement. Je vous répete que je suis très-mal, mais très-mal. La foiblesse m'ôte la force de parler. Vous ne voulez pas le croire? Vous êtes sans pitié pour moi?

M. ORGON.

Ne te fâche pas, mon amie, ne te fâche pas: je vois bien que tu es malade... Dis-moi ce que tu as?

Mad. ORGON.

Ce que j'ai? Je n'en sai rien..... mais ce que je sai; c'est que je suis une femme



Digitized by Google

très-malheureuse..... oh oui, très-malheureuse! Je cherche à obliger tout le monde; j'aime mon mari; je remplis avec une exactitude scrupuleuse tous les devoirs d'une honnête femme: & rien ne me réussit, tandis que tout prospere à ma belle-sœur. Croiriez-vous qu'on a fait présent à cette créature inconsidérée & présomptueuse, d'une paire de boucles d'oreilles magnifiques?..... Dieu sait qui & pourquoi! Elle prétend que c'est un Jouailler qui les lui a données. Je veux bien le croire; mais à quelle occasion les lui a-t-il données? On ne fait pas de pareils présens sans de fortes raisons. Pourquoi ne m'en fait-on point à moi, si on peut les offrir à des femmes innocentes? En vérité, si vous voyiez l'aigrette qui accompagne les boucles d'oreilles, vous en seriez ébloui.....

M. ORGON.

Vous l'avez donc vue?

Mad. ORGON.

Belle question! Cela est bien essentiel

à la choſe ! Il importe peu que je l'aye vue ou non ; c'eſt comme ſi je l'avois vue cent fois. Je ne dis rien que je ne le croie : & ce que je crois eſt plus ſûr que ce que les autres voient. Enfin, je ſuis la femme du monde la plus infortunée..... Auſſi c'eſt vous..... votre indifférence, vos manieres froides, ſont cauſe que les hommes n'ont aucun égard pour moi : ils me ſuppoſent du même caractere, de la même inſenſibilité que vous, parce que j'ai fait la ſottiſe de vous épouſer.

M. ORGON.

De quoi s'agit-il donc ? Pardon, ma chere Epouſe, je n'ai pas fait attention à ce que tu me diſois ; je ſongeois à la brutalité de ces maudits Porteurs, à la ſecouſſe épouvantable qu'ils m'ont donnée : tous mes membres en ſont encore diſloqués.

Mad. ORGON.

Peſte de vous & de vos Porteurs ! Ne diroit-on pas que votre corps eſt comme une toile d'araignée que le moindre ſouf-



Digitized by Google

ſle eſt capable de briſer? Laiſſez-là vos Porteurs, & dites-moi de grâce, pourquoi vous ne me demandez pas des nouvelles de ma ſanté? Ne voyez-vous pas que mon mal va en augmentant?.... Oh, les maudites boucles d'oreilles! l'exécrable aigrette!

M. ORGON.

Si tu le crois néceſſaire, envoie chercher ton Médecin. Ton indiſpoſition eſt peut-être une ſuite du mariage: les femmes.....

Mad. ORGON.

Ne me tenez pas de ces propos-là! Il y a dix ans que je demande au Ciel de me donner un enfant, mais il ne m'écoute pas. Ma mere en a eu treize, & ce n'eſt pas ma faute, ſi nous mourons ſans deſcendans: mais vous ne ſavez que dormir, manger & boire. Soit; notre bien paſſera à des héritiers qui ſe moqueront de nous..... Si on remontoit à l'origine des cauſes, on trouveroit peut-

Digitized by Google

être dans les égaremens de la jeunesse.... je n'en veux pas dire davantage.

M. ORGON.

Les enfans sont une bénédiction du Ciel : d'ailleurs, on peut fort bien se passer d'en avoir ; on en vit plus à son aise. Je voudrois qu'on apportât le caffé : je me sens lourd, & j'ai de la peine à résister au sommeil ; je n'ai cessé de bâiller toute la matinée : je ne sai ce que cela m'annonce. Vous verrez, que les secousses que m'ont données ces maudits Porteurs..... Dieu veuille qu'il ne m'en arrive point d'accident !

Mad. ORGON.

Eh, finissez donc, je vous en prie ! Vos ridicules lamentations ne font qu'irriter mon mal. Il est bien question de vos Porteurs : il s'agit des boucles d'oreilles, de l'aigrette.....

M. ORGON.

Que n'en achetes-tu ? Notre Fermier a apporté dix écus ce matin, tandis que j'étois au logis ; prends-les, mon



Digitized by Google

Ange, prends-les, & achetes-en des boucles d'oreilles.

Mad. ORGON.

Vraiement, voilà une belle ſomme pour acheter des boucles d'oreilles! Vous êtes un ſot homme. Mais ſavez-vous, que cinquante piſtoles ne ſuffiroient pas, pour en avoir comme celles de ma belle-ſœur? Et de pareilles aux ſiennes ne feroient pas mon affaire. J'en veux de plus belles, par la raiſon que je vaux mieux qu'elle à tous égards.

## SCENE VIII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, Mad. DAMON.

Mad. DAMON.

QU'AVEZ-VOUS donc, Madame? Je vous trouve l'air bien triſte.

Mad. ORGON.

Ah! ma chere; & vîte allons prendre l'air, je vous en prie; je ne me trouve

Digitized by Google

pas bien. Mon mari vient de me raconter, avec quelle inhumanité ſes Porteurs l'ont traité : ce récit m'a fait une révolution..... J'étouffe de dépit.... Ah ! les vilaines gens que ces Porteurs ; ils l'ont poſé à terre avec une violence, une brutalité ! ils lui ont tenu des propos !.... & il ne veut pas porter ſa plainte.... Avez-vous là cette aigrette ?

Mad. DAMON.

Je vous la ferai voir, quand nous aurons pris notre café. Venez, Monſieur Orgon ; aidez-moi à conduire Madame votre Epouſe.

M. ORGON.

Le jardin eſt-il loin d'ici ?.... Je ſuis déjà très-fatigué..... Ah, je me ſouviens qu'il tient à la maiſon.

*Fin du premier Acte.*



Digitized by Google

# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

M. ORGON, M. DAMON.

M. DAMON.

Eh bien, mon frere, comment trouvez-vous mon petit jardin ? N'eſt-il pas charmant ? Il eſt vrai que j'y fais bien de la dépenſe, & que je la regrette ſouvent. Mais enfin, il fait les délices de ma femme ; & quand elle me préſente une fleur ou un fruit, avec toutes ces grâces que vous lui connoiſſez, j'oublie tout ce que cela me coûte.

M. ORGON.

Je trouve votre jardin fort beau ; j'y ai pris mon café avec plaiſir. Cependant je voudrois n'y avoir pas été : un maudit

Digitized by Google

couſin m'y a piqué à la jambe ; cela me cauſe une démangeaiſon inſuportable, & ce qui pis eſt, je ſuis obligé de me baiſſer pour me gratter. Je ſuis ſûr que je ne pourrai fermer l'œil de toute la nuit.

M. DAMON.

Vous êtes trop délicat. Allez, allez, ſoyez tranquille ; vous ne mourrez pas de cette bleſſure. Je ne veux cependant pas, que ſur la parure de mon jardin vous me regardiez comme un prodigue. Cette magnificence dans le fond ne me coûte pas un ſou ; & voici comme je m'y prends. Vous ſavez qu'en qualité de Tuteur de Monſieur Simon j'ai à lui des ſommes conſidérables entre les mains : je les fais travailler à raiſon de huit ou dix pour cent ; je ne les porte dans mes comptes que ſur le pied de cinq, ſelon les loix du Pays, & je retiens le ſurplus, que je conſacre à l'entretien de mon jardin. Je crois que ce bénéfice m'appartient très-légitimement, & que je peux me



Digitized by Google

l'approprier sans blesser ma conscience. Il est pourtant bon, que ma femme ne le sache pas; elle est si délicate sur ces miseres là, qu'elle y attacheroit de l'importance. Si je pensois comme elle, notre maison seroit le temple de la vertu, mais on y mourroit de faim. Je tâche de prendre un milieu en toutes choses. N'ai-je pas raison? Qu'en dites-vous, mon frere? Lequel vaut mieux, à votre avis, être tout à la fois vertueux & riche par industrie: ou n'être que vertueux, & pauvre par simplicité?

M. ORGON.

La question est trop difficile à décider pour moi: je ne me mêle point de ces subtilités; je ne hais ni n'aime la vertu, non plus que je n'estime ni ne méprise les richesses. Pourvu que j'aye une bonne table, toutes mes commodités & du repos, je suis content. Quant à la vertu.... ma foi, je ne m'en mets pas fort en peine.

M. DAMON.

J'entends; c'est-à-dire que vous vous

Digitized by Google

trouveriez à merveille dans un monde où on employeroit quinze heures de la journée à dormir, & le reste à boire & à manger.

M. ORGON.

Je ne trouverois pas cela si déraisonnable. Quoi ! donneriez-vous au travail la préférence sur le plaisir ? Et pourquoi travaille-t-on ? Pour vivre heureux & content. Or, si je peux être content & heureux sans travailler, n'ai-je pas raison de ne rien faire ?

M. DAMON.

Mais si nous avons été inutiles sur la terre, quelle réputation laisserons-nous après nous ?

M. ORGON.

Vous êtes excellent avec votre réputation. Ne me bercez pas de ces contes-là. Je suis capable de garder mon sérieux en écoutant les choses les plus plaisantes. Mais quand on me parle de la réputation qui nous attend lorsque nous ne serons plus, je ne peux m'empêcher d'éclat-

Digitized by Google

ter de rire. Il faut que les hommes soient bien fous, pour s'embarrasser d'une chose qui n'est rien.

M. DAMON.

Vous ne faites pas attention, mon cher frere, que vous renversez ce que la Morale & la saine Philosophie ont de plus respectable. Quoi ! n'est-ce donc rien, qu'on dise de nous après notre mort : « L'honnête homme que c'étoit ! combien il a travaillé ! combien il s'est donné de peines ! Il savoit ce que l'argent coûte & ce qu'il vaut : c'est lui qui a bâti cette grande maison, qui a fait faire ce beau jardin ; il a été chargé de dix riches tutelles, dont il s'est acquité avec soin : il payoit tant au Roi pour la taille & la capitation : il ne buvoit du vin que le jour de sa fête & lorsque sa femme étoit en couches ». Je ne me pique pas de me connoître en gloire ; mais si vous n'êtes pas sensible à celle-là, & si elle vous paroît une chimere, il faut que vous n'ayiez aucune idée de Philosophie.

Digitized by Google

M. ORGON.

J'ai perdu, comme bien d'autres, quelques années dans les Universités ; j'ai eu le triste avantage d'entendre brailler les Savans : le Diable seul peut deviner ce que ces Messieurs-là veulent dire. Pour moi, je ne me suis pas tourmenté à suivre leurs opinions. Leur Philosophie est une belle chose, sans doute ; mais je ne m'en soucie guere. La mienne fait consister le bonheur dans la paix & la tranquillité : que ceux qui le font consister dans le travail, se tuent à travailler, j'y consens, mais cette phrénésie ne me prendra jamais. Il me semble que je commence à avoir appétit, & je mangerois volontiers un morceau. J'ai beaucoup fatigué, beaucoup parlé aujourd'hui. Faites-moi apporter un fauteuil, mon cher frere ; & tandis que vous me raconterez quelque chose, je verrai si je ne pourrai pas faire un petit somme : je n'aime pas à être long-temps debout.

Digitized by Google

## SCENE II.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, Mad. ORGON.

Mad. ORGON.

JE trouve l'air un peu froid. Je ne saurois avoir la plus légere indisposition, que tout ce qui est sain pour les autres ne devienne nuisible pour moi. Je rentre un moment, pour voir si je me trouverai mieux ici. Vous voulez bien me le permettre, mon frere?

M. DAMON.

Vous vous mocquez de moi: je serai enchanté de pouvoir contribuer à votre rétablissement. Avez-vous besoin de quelque chose de chez l'Apothicaire?

Mad. ORGON.

Entendez-vous, mon mari, entendez-vous, combien Monsieur est prévenant & poli? Vous n'en feriez certainement

Digitized by Google

pas autant pour moi, quand même je serois en travail.

M. ORGON.

Il est vrai que je ne suis pas grand complimenteur de mon naturel : cependant j'ai le cœur excellent, & je le prouve volontiers tant qu'il ne faut ni parler ni agir. Ces sortes d'efforts ne conviennent ni à mon corps ni à mon ame. Tâche, mon cher cœur, tâche de prendre le dessus : pour moi, j'aime mieux tomber malade pour l'amour de toi, que de me remousser pour te secourir.

Mad. ORGON.

N'en jurez pas, je vous crois.

M. DAMON.

Vous vous amusez à plaisanter votre Epoux ; je vous réponds cependant, qu'il a le meilleur cœur du monde.

Mad. ORGON.

Oui : mais si tous les hommes l'avoient aussi bon, le genre humain ne subsisteroit pas long-temps. Il n'a le dessein d'offenser ni d'obliger personne. Je vous

Digitized by Google

prends pour Juge, mon frere : peut-on être plus malade que je le ſuis, & peut-on y être auſſi inſenſible qu'il l'eſt ?

M. Orgon.

J'ai pour maxime, que la meilleure excuſe eſt de n'en donner aucune. Je ſai, quoi que tu puiſſes dire, que tu m'aimes : tu ſais que je t'aime auſſi. N'auriez-vous pas, mon frere, quelque liqueur confortative, quelques gouttes de beaume à lui faire avaler ?

M. Damon.

Je n'ai jamais de ces choſes-là chez moi, & je ne dépenſe guere d'argent en drogues : je regarde la Nature comme le meilleur Médecin. Je n'ai qu'une façon chez moi de guérir tous les malades : la diete. Si je ſuis incommodé, je fais abſtinence ; & j'en uſe de même à l'égard des autres, juſqu'à ce que je voie qu'ils ſont parfaitement rétablis.

Mad. Orgon.

Je penſe, que vous n'avez pas intention de me mettre à votre régime ?

Digitized by Google

M. DAMON.

A Dieu ne plaise ! Je vais à l'instant vous envoyer chercher de la poudre d'écrevisse.

Mad. ORGON.

Gardez votre remede de deux liards.

M. DAMON.

Nous y mêlerons de la corne de cerf ; j'en ai ; cela est fort rafraîchissant.

M. ORGON.

Prends quelques gouttes d'essence de castor, ma chere enfant ; tu en fais souvent usage, & tu t'en trouves toujours bien.

Mad. ORGON.

Vous êtes un sot & un impudent ! Si je n'étois pas déjà malade, vos propos suffiroient pour me rendre telle. N'imaginez-vous point de maladies plus ridicules à me supposer ? Au nom de Dieu, laissez-moi tranquille & allez faire un tour dans le jardin : aussi-bien ai-je quelque chose à dire en particulier à Monsieur.

Digitized by Google

M. ORGON.

Et pourquoi voulez-vous que je m'en aille ? Laissez-moi ici. Dites à Monsieur tout ce qu'il vous plaira ; je vous promets de ne rien écouter ; j'espère même que je m'endormirai.

Mad. ORGON.

Vous ne voulez donc pas partir ? Vous voulez me contrarier en tout ?....

M. ORGON.

Eh non, je ne veux pas te contrarier ; & quoi qu'il m'en coûte, je ne saurois te rien refuser. Ouf ! la jambe me fait mal ! Ces diables de cousins ! Je crains que cela ne devienne sérieux.

## SCENE III.

Mad. ORGON, M. DAMON.

Mad. ORGON.

Si vous me promettez de ne pas vous mettre en colere, je vous apprendrai une chose que ma franchise ne me permet pas

Digitized by Google

de vous cacher plus long-temps ; mais encore une fois, vous me promettez que vous ne vous fâcherez pas ?

M. DAMON.

Je vous promets tout ce que vous voudrez, excepté de l'argent. Les temps sont si durs ! Je me sentirai toute ma vie des contributions des Prussiens. Grand Dieu, préservez-nous de la guerre ! En vérité, Madame, il me seroit impossible de me défaire d'une pistole : la guerre m'a ruiné ; & pour comble de maux, on parle encore d'établir une capitation.

Mad. ORGON.

A propos de quoi, je vous prie, ce beau sermon sur la misere du temps ? Dieu merci, je ne suis pas dans le cas de vous rien emprunter, & je n'ai besoin de personne. Ecoutez-moi : l'affaire de la loterie, dont je vous parlois tantôt, est vraie, vraie.

M. DAMON.

Je suis mort !

Digitized by Google

Mad. ORGON.

Ne me trahiſſez pas : votre femme a mis quatre écus à la loterie de Berlin.

M. DAMON.

Comment, quatre écus ? quatre écus jettés par la fenêtre ! Une femme qui dans toute l'année ne gagne pas un ſou ! qui n'a pas apporté une ſerviette dans ma maiſon ! elle met quatre écus à la loterie ? Ah, malheureux que je ſuis ! Attends-toi, attends-toi que le Ciel répande ſes bénédictions ſur un ménage où, on proſtitue ainſi ſes dons, où on met de l'argent à la loterie ! Enlever ſecrétement l'argent d'un mari qu'elle a épouſé à la face de l'Egliſe !

Mad. ORGON.

Souvenez-vous, que vous avez promis de ne pas vous fâcher. Mais ſavez-vous ce qu'il y a à faire ? Votre argent n'eſt pas encore perdu : fouillez dans la commode & le ſecrétaire de votre femme ; tâchez d'enlever le billet : vous trouverez des gens de reſte qui vous l'achete-

Digitized by Google

ront, puiſque la loterie n'eſt pas encore tirée ; mais il faut que tout cela ſoit ſecret. Par ce moyen vous rattraperez votre argent ; & votre Epouſe, qui ſe doutera bien du tour que vous lui aurez joué, vous ſaura gré de votre diſcrétion, & deviendra plus circonſpecte à l'avenir. Si je croyois qu'elle dût gagner un lot, je ne lui envierois pas cette ſatisfaction, dût elle employer tout ſon gain à tâcher de m'humilier par ſa parure & ſa magnificence.

M. DAMON.

Ah ! vous m'avez rendu la vie. Oui, ma divine ſœur, je ſuivrai votre conſeil ; je fouillerai par-tout ; j'enleverai le billet ; je le vendrai au premier venu..... duſſé-je même y perdre quelque choſe. Soyez tranquille ; je me ferai violence, & je ne dirai rien à ma femme. Je ne choiſirai pas juſtement le jour de ma fête, pour quereller & pour gronder. Hélas, qui ſait ſi je le verrai encore renaître ! Et ſi ce bonheur m'eſt réſervé, la miſere

Digitized by Google

me permettra-t-elle de la célébrer l'année prochaine? Qui peut prévoir où l'inconduite de ma femme eſt capable de me réduire!

Mad. ORGON.

Suppoſé que tôt ou tard l'envie vous prenne de reprocher cette affaire à votre femme, gardez-vous bien de me nommer, au moins.

M. DAMON.

Non, je ne vous nommerai pas; je vous le jure ſur mon honneur. Permettez que je vous quitte un moment, pour aller chercher le billet. Dès que je l'aurai trouvé, je reviens à vous ſur le champ.

Mad. ORGON.

Me laiſſerez-vous ſeule en l'état où je ſuis? Si je venois à me trouver mal, je ſerois ſans ſecours.

M. DAMON.

Je vous enverrai ma femme.

Mad. ORGON.

Oui, vous verrez que pour tomber en défaillance,

Digitized by Google

défaillance, j'attendrai l'arrivée de Madame votre Epouse ! Je sens déjà....

M. DAMON.

Prenez courage, le Ciel vous soutiendra : il m'est impossible d'attendre davantage. Que n'ai-je déjà ce maudit billet ! La coquine de femme ! Quatre écus, dites-vous ?

Mad. ORGON.

Allez, partez. J'entends Madame Damon dans l'anti-chambre ; elle viendra voir vraisemblablement comment je me porte.... La voilà, cette amie généreuse & compâtissante !

## SCENE IV.

Mad. ORGON, Mad. DAMON, CAROLINE.

Mad. DAMON.

Nous vous cherchons, Madame. Eh bien, comment vous trouvez-vous ? Avez-vous un peu reposé ?



Digitized by Google

Mad. ORGON.

Je ne saurois trop dire comme je suis. Tantôt je me trouve un peu mieux, tantôt plus mal. Je suis bien malheureuse d'être née si sensible ! Le moindre petit chagrin fait autant de ravage sur moi, qu'une maladie considérable en fait sur les autres. J'ai été cruellement affectée des propos insolens, que ces coquins de Porteurs ont fait essuyer à mon mari, & j'en suis honteuse. J'ai le courage de supporter les choses qui ne regardent que moi ; mais je ne peux résister à ce qui le concerne. Ma femme de chambre m'a aussi impatientée ce matin, & .....

CAROLINE.

Eh, Madame, oubliez ces bagatelles, elles ne servent qu'à irriter votre mal.

Mad. ORGON.

Vous en parlez bien à votre aise, Mademoiselle, & les avis ne vous coûtent rien. Je vois bien, que vous ignorez ce que c'est que les domestiques : quand vous serez à votre ménage, vous m'en direz

Digitized by Google

des nouvelles. J'avois ordonné le matin à cette coquine, de m'apporter ici une robe brodée & d'autres nippes, pour m'habiller un peu plus décemment que je ne suis; vous voyez qu'elle n'est pas encore venue.

Mad. DAMON.

Ne vous impatientez pas, ma chere sœur; je vais envoyer à l'instant quelqu'un la chercher.

Mad. ORGON.

N'en faites rien! Je veux voir combien de temps elle me fera encore attendre: elle aura sûrement rencontré quelqu'un de ses Galans. Ma foi, tant pis pour elle, si elle fait un faux pas; j'en serois ravie: ce seroit une juste punition de tous les mécontentemens qu'elle m'a donnés.

CAROLINE.

Mais si cette fille vous déplaît si fort, comment ne la renvoyez-vous pas?

Mad. ORGON.

Excusez-moi, Mademoiselle, si je ne réponds pas à cette question: vous n'y



Digitized by Google

entendez rien, & vous ne ſavez pas apparemment que ſi je la mets dehors avant la fin de ſon année, je ſerai obligée de la lui payer toute entiere. Il n'y a que ſix ſemaines qu'elle eſt à mon ſervice: elle m'a déjà fait plus de dégat que neuf mois de ſes gages n'en pourront acquiter... Ah, que je ſouffre! Je ſuis cependant moins affligée de mon indiſpoſition, que de l'embarras que je vous cauſe, ſurtout un jour comme celui-ci. Je vous en demande pardon, ma chere ſœur; vous auriez quelqu'indulgence pour moi, ſi vous connoiſſiez à quel point je vous aime: je crois que je donnerois ma vie pour faire une choſe qui pourroit vous être agréable.... Vos boucles d'oreilles vous vont à ravir. Pourquoi donc ne me faites-vous pas voir votre aigrette?

MAD. DAMON.

La voici: je balançois de vous la montrer, parce que quand on ſouffre, on ne ſe ſoucie guere de ſemblables bagatelles.

Mad. ORGON.

Quel bijou ! Une femme de la premiere qualité ne rougiroit pas de la porter. Il faut que l'honnête homme qui vous a fait ce préſent ait l'ame bien généreuſe. Elle me fait mille fois plus de plaiſir que ſi elle m'appartenoit : mon bonheur ſuprême eſt de voir mes amis heureux. Mais êtes-vous bien ſûre que ce ſont de vrais diamans ?

Mad. DAMON.

Très-ſûre, & vous pouvez vous en rapporter à moi. Ce qui me plait le plus de ce préſent, c'eſt la ſatisfaction qu'il paroît vous cauſer.

Mad. ORGON.

Ce Monſieur vous a donc donné bien de l'embarras ? Sa maladie a donc duré bien long-temps ?

Mad. DAMON.

Trois jours ; & il m'a cauſé on ne peut pas moins d'embarras. Je paſſai à côté de ſon lit la nuit où il fut ſi mal ; il me pria de lui lire quelque choſe d'un



Digitized by Google

livre de dévotion : je lui lus un ſermon de Saurin. Je vous ſuis plus obligé de ce ſervice, me dit-il le lendemain, que de tous les ſoins que vous vous êtes donnés pour moi : je ne connoiſſois pas cet excellent livre. Lorſqu'à ſon départ il me donna les boucles & l'aigrette : c'eſt, dit-il, pour le ſermon de Saurin.

Mad. ORGON.

L'honnête homme !

Mad. DAMON.

Comme il montoit dans ſa chaiſe, j'y mis le livre. Je l'accepte, me dit-il ; & quand je mourrai, je vous le léguerai, ou à Mademoiſelle, (Caroline étoit avec moi) & j'y joindrai de quoi en acheter d'autres.

Mad. ORGON.

Eſt-il poſſible ! Ah, que vous me cauſez de joie ! Ainſi vous voilà ſûre d'être ſur ſon teſtament ? Dieu ! s'il alloit mourir en chemin ! Je crois que j'en mourrois auſſi..... Et vous, Mademoiſelle,

Digitized by Google

avez-vous aussi obtenu ses bonnes grâces?

CAROLINE.

Moi, Madame? Je ne me flatte pas d'avoir eu cet avantage. Il a cru, sans doute, devoir me montrer quelqu'attention, pour me remercier de ce que dans les visites que je rendois à ma Tante, j'exécutois sur un clavecin, qui étoit dans une chambre à côté de la sienne, les airs qu'il désiroit que je jouasse: voilà le seul mérite que j'aye eu auprès de lui, & dont il m'a marqué trop de reconnoissance en me forçant d'accepter cette bague.

Mad. ORGON.

Il vous a fait un présent aussi? En vérité, Mesdames, vous êtes nées l'une & l'autre sous une heureuse planete. Comment donc; cette bague est admirable. Je suis enchantée de votre bonheur, ma chere enfant, & je vous plains en même temps. Une bague de prix demanderoit des habits plus riches que



Digitized by Google

les vôtres. : mais il ne faut pas déſeſpérer, que votre bonne fortune ne vous amene quelque jour un nouveau malade qui vous donnera de belles étoffes pour vous faire des robes ; peut-être même votre Monſieur d'Augſbourg aura pourvu à cet objet dans ſon teſtament. Les beaux diamans ! quelle groſſeur ! quelle netteté ! quel feu ! En vérité ils m'éblouiſſent, & me font venir les larmes aux yeux.

## SCENE V.

### LES ACTEURS PRÉCÉDENS, M. DAMON.

M. DAMON.

MA chere Sœur, j'ai quelque choſe à vous dire en particulier : ſi vous voulez venir faire un tour dans le jardin, ma femme & Mademoiſelle Caroline vous attendront ici.

Mad. ORGON.

Comme il vous plaira ; je vous prie

Digitized by Google

seulement de ne pas me tenir trop long-temps au grand air.

## SCENE VI.

Mad. DAMON, CAROLINE.

CAROLINE.

JE ne suis plus surprise, que Socrate, comme dit le Spectateur, ait eu en partie à sa femme l'obligation d'être devenu Philosophe. Une Xantippe comme Madame Orgon, doit rendre plus de service à son époux, que ne feroient tous les Traités de Morale. Il me semble qu'elle n'étoit pas si ridicule la premiere fois que je l'ai vue. Elle a toutes les miseres & les inconvéniens des enfans. Avez-vous pris garde à toutes les choses pitoyables qu'elle a dites à M. Simon dans le jardin? Avec quelle indécence elle a parlé à son mari?

Mad. DAMON.

Ma chere Caroline, vous ne connoissez



Digitized by Google

pas encore Madame Orgon. La premiere fois qu'on la voit, on la prendroit pour la meilleure perſonne du monde: elle ſe fait violence dans les commencemens, pour paroître aimable & pour ſe faire admirer; & ce ſentiment jette une eſpece de voile ſur ſes véritables penchans, qui la portent invinciblement à l'avarice, à l'envie, à l'orgueil, à la calomnie & à la haine du genre humain. Elle ſe fait une eſpece de gloire, de régner ſur ſon mari, & de le rendre vil & ridicule. Mais les vertus factices ne brillent pas long-temps; le naturel perce, & nous trahit bientôt. Dès la ſeconde fois qu'on la voit, on ſent ce qu'il lui en coûte pour ſe déguiſer, & on la connoît telle qu'elle eſt.

CAROLINE.

Voilà un aimable caractere! Il ne lui manqueroit plus que d'être infidéle à ſon mari.

Mad. DAMON.

Sa vanité & l'envie de déprimer in-

punément les autres, l'empêchent de tomber dans cet excès criminel.

CAROLINE.

Croyez-vous qu'elle ſoit malade en effet?

Mad. DAMON.

Point du tout. Je parierois que ſon indiſpoſition eſt une méchanceté qu'elle a inventée pour me tenir en l'air, pour m'obliger à mille ſoins, à mille attentions auprès d'elle, & pour gâter la joie que nous nous propoſions de goûter aujourd'hui : elle ſe venge des boucles d'oreilles & de l'aigrette qu'on m'a données.

CAROLINE.

En vérité, ma chere Tante, je vous trouve bien patiente & bien bonne de fréquenter une pareille femme. Si j'étois dans le cas de vivre avec elle, je ne lui ferois pas peut-être voir tout le mépris qu'elle m'inſpireroit, mais je la traiterois avec tant d'indifférence & de lé-



Digitized by Google

géreté, qu'elle ſeroit bientôt dégoûtée de ma ſociété.

Mad. DAMON.

Il y a long-temps que j'aurois pris ce parti, ſi je n'avois conſulté que mon cœur; mais il faut ſavoir vivre avec tout le monde, & ſur-tout avec ſes parens. Il y a plus de mérite à ſupporter des gens ridicules, qu'à les écarter de chez ſoi au riſque de mettre la diviſion dans une famille. Vous verrez quelle modération j'oppoſerai à toutes les impertinences & à la malignité de ma belle-ſœur; la raiſon & l'humanité l'exigent.

CAROLINE.

Je vous admire, ma Tante. Veuille le Ciel, que je puiſſe encore vous imiter dans la pratique de cette vertu pénible, comme j'ai tâché de faire dans le reſte! Il me ſemble que je pourrois pardonner à Madame Orgon ſon avarice; mais la cruauté avec laquelle elle traite ſes domeſtiques, me révolte.

Digitized by Google

Mad. DAMON.

Elle ne se borne pas à regarder ses domestiques comme des êtres malheureux, condamnés à se mouvoir du matin jusqu'au soir à la volonté & au gré de ses caprices : elle les regarde encore comme des victimes destinées à supporter sans murmure tous les traits de sa mauvaise humeur. Si elle éprouve quelque désagrément chez elle ou ailleurs, c'est sur eux qu'elle décharge sa fureur & qu'elle répand son venin : vous gémiriez de la façon outrageante & barbare avec laquelle elle ne cesse de traiter sa femme de chambre.

CAROLINE.

Il faut qu'une fille ait quelque grand crime à expier, pour se mettre en service chez une pareille femme. Je préférerois une prison à un si dur esclavage.

Mad. DAMON.

Quelle que soit la tyrannie que Madame Orgon exerce sur ses gens, il y a des momens cependant où elle en fait

Digitized by Google

ſes confidens; alors elle ſe dégrade avec eux au point de leur confier tout le mal qu'elle penſe de ſon mari & de ſes amis.

CAROLINE.

Je trouve que la condition de ſes domeſtiques eſt affreuſe; mais je ne comprends pas comment on peut réſiſter au malheur de l'avoir pour femme.

Mad. DAMON.

Le Ciel arrange tout pour le mieux: ſon mari eſt un être qui végete dans l'indolence & dans l'inſenſibilité; il n'eſt pas plus malheureux avec cette femme odieuſe, qu'il ne ſeroit heureux, s'il en avoit une tendre & raiſonnable.

Digitized by Google

## SCENE VII.

### LES ACTEURS PRÉCÉDENS, M. DAMON.

M. DAMON.

J'AI conduit notre belle-sœur au jardin; va la rejoindre, je t'en prie, & lui tenir compagnie : elle dit qu'elle ne peut se passer de toi.

Mad. DAMON.

J'y vais à l'instant : vous m'y accompagnerez, Caroline ?

M. DAMON.

Va toujours devant ; nous t'y suivrons dans un moment, Mademoiselle & moi.

Digitized by Google

## SCENE VIII.

### M. DAMON, CAROLINE.

M. DAMON.

JE vais, ma chere niece, vous faire une propoſition qui pourra vous plaire à plus d'un égard. L'affection que vous porte ma femme, m'en a donné pour vous : & de tout temps....

CAROLINE.

Vous n'avez pas envie que les bontés dont vous m'honorez me rendent avantageuſe, puiſque vous débutez par m'avertir que je ne les dois qu'à ma Tante.

M. DAMON.

Oh, vous êtes bien épineuſe ! Et que vous importe que je vous veuille du bien pour telle raiſon, plutôt que pour telle autre ? Il ſuffit que je vous en veuille en effet, & que je tâche de vous en donner des preuves.

Digitized by Google

CAROLINE.

Fort bien; il faudra donc me contenter de l'honneur de votre bienveillance, quand même je ne la devrois qu'au hasard qui vous a fait épouser ma Tante. Soit; voyons la proposition que vous avez à me faire?

M. DAMON.

Il s'agit de votre fortune & de votre bonheur.

CAROLINE.

Voilà qui est bien noble, bien grand! Mais savez-vous, mon chere oncle, si ce qui vous paroît un bonheur pour moi, me le paroîtra aussi? Je crains fort que nous ne soyons pas d'accord là-dessus.

M. DAMON.

Il est vraisemblable, qu'à mon âge on sait ce que c'est que le bonheur. Si nous ne sommes pas d'accord, ce sera la faute de votre âge & de votre inexpérience.

CAROLINE.

Je suis jeune, il est vrai; mais j'ai tâché de m'accoutumer à penser de bonne

Digitized by Google

heure. Quoiqu'il en ſoit, comment appellez-vous le bonheur que vous me deſtinez?

M. DAMON.

Il s'appelle M. Simon.

CAROLINE.

Expliquez-vous mieux.

M. DAMON.

Comment? Une Demoiſelle qui ſe vante d'être inſtruite, n'a pas le don de deviner ce que je veux dire?

CAROLINE.

Il y a des choſes qu'une jeune perſonne ne peut pas décemment deviner ſur un ſimple mot.

M. DAMON.

Votre modeſtie me plait: je vais donc m'expliquer ſans détour. Vous connoiſſez M. Simon, mon pupille; c'eſt un jeune homme aimable, plein d'eſprit, & qui a cinquante mille bons écus de bien. Il eſt de retour de ſes voyages depuis peu; il a beſoin d'une femme, & vous avez beſoin d'un mari. Je ne connois point

Digitized by Google

de parti au monde qui vous convienne mieux que celui-là : & si vous y consentez, je me charge de vous marier ensemble.

CAROLINE.

Me donnez-vous du temps pour y penser ? Ou votre intention est-elle que je m'explique sur le champ ?

M. DAMON.

Et pourquoi du temps ? Une fille qui n'a ni pere ni mere, qui est sans fortune, & qui n'a pour toute appanage qu'un teint rais & un beau visage, a-t-elle besoin de temps pour se déterminer, quand il est question d'épouser un jeune homme riche ?

CAROLINE.

Vous regardez donc le mariage, ce lien si redoutable, comme une bagatelle qui ne mérite pas qu'on y réfléchisse ?

M. DAMON.

Non, je crois que c'est une chose très-importante ; & voilà pourquoi je veux que vous y consentiez sur le champ.

Digitized by Google

CAROLINE.

M. Simon veut donc m'avoir pour femme?

M. DAMON.

Rapportez vous-en à moi; vous lui plaisez, & il fera, à ma considération, tout ce que je voudrai.

CAROLINE.

C'est-à-dire que, si Monsieur Simon m'épouse, ce sera plus pour vous obliger, que décidé par ce que je peux valoir. Je vous ai demandé si votre pupille voudroit de moi; mais vous ne m'avez pas demandé si je voulois de lui.

M. DAMON.

Vous le voulez, sans doute?

CAROLINE.

Non, Monsieur; & tant que Dieu me conservera la raison, je vous jure que je ne serai pas tentée de m'associer à lui, fût-il encore dix fois le voyage de Paris, pour achever de se rendre aimable.

M. DAMON.

Avez-vous perdu l'esprit? Et pour-

Digitized by Google

quoi ne vous convient-il pas? Quelles raisons avez-vous de n'en pas vouloir?

CAROLINE.

Celles mêmes qui vous persuadent que je ne devrois pas le refuser: il est trop riche.

M. DAMON.

Et s'il n'étoit pas riche, je me soucierois bien de lui! C'est parce qu'il est riche & que vous êtes pauvre, qu'il vous convient. Que feriez-vous d'un mari avec qui vous mourriez de faim? Croyez-moi, ma niece, un homme qui possede cinquante mille écus de bien, n'est pas une fortune à mépriser.

CAROLINE.

Voici à quoi se réduiroit la fortune dont je jouirois avec votre pupille: Il m'épouseroit, & sous le titre de sa femme, j'aurois l'honneur d'être sa Pourvoyeuse, sa Gouvernante; en un mot, une esclave malheureuse, obligée de sacrifier sa liberté & tous ses goûts aux caprices & au sot

Digitized by Google

orgueil d'un étourdi opulent & mal né: & cela par la raiſon que je ſuis pauvre.

M. DAMON.

Votre vanité me met hors de moi. Mon pupille eſt-il donc indigne de votre main? Etes-vous une Princeſſe? Croyez-vous que j'ignore que votre grand-pere n'étoit qu'un ſimple fermier? Votre pere non plus n'avoit pas dérobé le feu céleſte: avec tout ſon ſavoir, il n'a pas laiſſé de quoi payer ſes funérailles; je vous ferai voir dans mon livre de compte ce que j'ai avancé pour ſon enterrement. Avez-vous envie que je vous faſſe enterrer auſſi à mes frais quand vous mourrez?

CAROLINE.

Si vous avez cru m'humilier en me rappellant le ſouvenir des auteurs de ma naiſſance, vous vous êtes trompé. Je me félicite d'avoir eu un pere auſſi éclairé, auſſi vertueux que le mien, qui a mieux aimé me donner une éducation raiſonnable, que de travailler à ſa fortune. Le reſpect que les gens de bien con-

Digitized by Google

ſervent pour ſa mémoire, me flatte plus que ne pourroient faire tous les biens & toute la nobleſſe du monde. Au reſte, Monſieur, ſi vous êtes inquiet des avances que vous avez faites pour ſon enterrement, tenez, voilà ma bague; je vous prie de la garder juſqu'à ce que vous ſoyez rembourſé de vos frais.

M. DAMON.

Je n'ai pas prétendu vous faire des reproches, ma niece, & Dieu m'en garde! J'ai voulu ſimplement vous remontrer la vérité. Mais quelle opinion vous puiſſiez avoir de ma ſimplicité, je n'en reſterai pas moins convaincu, que M. Simon vous vaudroit à tous égards, quand même vous ſeriez auſſi riche que vous êtes pauvre: m'entendez-vous?

CAROLINE.

Je vous entends très-bien; vous avez toute la force de l'éloquence d'un homme riche qui outrage ceux qui ne le ſont pas. Si l'eſprit & le cœur de M. Simon répondoient à ſon extérieur, il ſeroit

Digitized by Google

estimable : mais les grands airs ni le faste ne m'en imposent pas ; & eût-il en son pouvoir tous les trésors des Indes, je ne l'en aimerois pas davantage. Je ne suis pas d'humeur à sacrifier le bonheur & le repos de ma vie, pour me procurer des richesses. Mais pourquoi me parlez-vous de mariage? Laissez-moi ma liberté, ou attendez au moins que je sois recherchée par un homme honnête & sensé, avec qui je puisse devenir ce qu'il est : vous verrez alors, que ce n'est ni par hauteur ni par indocilité que je ne veux pas de M. Simon, & que je suis faite pour aimer ce qui mérite de l'être..

M. DAMON.

Me permettez-vous, ma niece, de vous dire ingénument ce que je pense?

CAROLINE.

Vous n'êtes pas dans le cas de vous gêner avec moi, ni de me demander des permissions...

M. DAMON.

Je vous dirai donc que toutes vos lectures,

Digitized by Google

tures, votre musique, & le peu de François que vous avez appris, vous ont tourné la tête; que votre pauvreté vous rend trop indolente, & votre beauté trop vaine; voilà votre portrait en peu de mots.

CAROLINE.

Il est excellent; vous devriez le mettre à la suite de ceux de la Bruyere: peut-être vous rapporteroit-il quelqu'argent. Je suis folle, j'y consens, puisque vous le voulez; je le suis, même à un excès si monstrueux, que je vous croirai peu raisonnable aussi.

M. DAMON.

Tout ce qu'il vous plaira; cela m'est indifférent. Mais apprenez cependant, qu'un homme qui depuis vingt ans est revêtu d'un emploi public, est supposé avoir plus de raison quand il dort, qu'une fille de votre âge quand elle veille.

CAROLINE.

Un emploi rapporte de l'argent, mais



Digitized by Google

je doute qu'il donne le mérite. Au reſte, vous m'avez ouvert votre cœur, & je vous ai ouvert le mien ; j'eſpere qu'il ne vous reſte plus rien de dur & de déſobligeant à me dire, & que vous trouverez bon que j'aille rejoindre la compagnie au jardin.

M. DAMON.

Ah ! ah ! je commence à vous entendre. La compagnie n'auroit peut-être pas tant d'attraits pour vous, ſi M. Simon n'en étoit pas : je me ſuis bien apperçu à votre air de ce qui ſe paſſoit dans votre cœur. Là, là, un peu de bonne foi ! Ne vous déguiſez pas.

CAROLINE (*avec aigreur*)

Voulez-vous que je vous diſe que M. Simon eſt auſſi cher à mon cœur, que l'argent l'eſt au vôtre ?

Digitized by Google

## SCENE IX.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, Mad. DAMON.

CAROLINE.

Au nom de Dieu, ma chere Tante, tirez donc mon Oncle de la prévention où il eſt. Il me croit tranſportée des perfections de M. Simon, & il parieroit que j'ai un grand attachement pour lui.

Mad. DAMON.

C'eſt donc pour traiter cette grave affaire que vous êtes reſtés ſi long-temps enſemble ? Allons, mon cher mari, venez rejoindre la compagnie ; elle vous déſire. La maladie de notre belle-ſœur augmente d'heure en heure, & on pourroit calculer au juſte le moment où elle va ſe trouver mal.

M. DAMON.

N'es-tu pas de mon ſentiment, mon cœur, & ne penſes-tu comme moi, que



Digitized by Google

M. Simon & Caroline ſont nés l'un pour l'autre?

Mad. DAMON.

Venez, vous dis-je : il n'eſt pas honnête d'abandonner notre monde auſſi long-temps.

M. DAMON.

Je parle très-ſérieuſement. Il faut abſolument que Caroline conſente à ce mariage : nous nous trouverons débarraſſés par-là, vous & moi, de mille ſoins déſagréables.

CAROLINE.

Je crois, en vérité, que s'il y avoit là un Prêtre tout prêt, vous avez tant d'envie de la choſe, que vous payeriez les frais de la cérémonie?

M. DAMON.

Oui, duſſent-ils monter à un écu.

CAROLINE.

Feriez-vous auſſi ceux du feſtin? Me donneriez-vous ma robe de noce?

M. DAMON.

Oui, oui, je ferai.... Faire le feſtin?

Digitized by Google

Donner un habit de noce?..... Oh! M. Simon ne le souffriroit pas. Ce seroit une honte pour lui! Ce seroit une ostentation de ma part!

CAROLINE.

Mais si je ne voulois épouser M. Simon qu'à cette condition, vous désirez certainement trop mon bonheur, pour me refuser ce que je vous demande. Allons, voilà qui est fini: vous ferez le festin; vous me donnerez des habits & des meubles; je vous prends au mot; je veux épouser M. Simon.

M. DAMON.

Je ne ferai rien du tout! C'est bien assez que je travaille à vous rendre riche; je ne me ruinerai pas en même temps.

Mad. DAMON.

Allons, mes enfans, allons, ne disputez pas davantage sur une chose qui me paroît bien éloignée.....

CAROLINE.

Encore un mot. Ah ça, mon cher Oncle, ne consentez-vous pas de mettre



Digitized by Google

cinquante écus pour le festin? Eh bien, voilà tout ce que je vous demande: & j'épouse M. Simon. Vous n'avez point d'enfans, ainsi vous pouvez en conscience faire un pareil effort pour établir votre niece.

M. DAMON.

Je crois, Dieu me pardonne, que j'y consentirois, sans le dégat que m'ont causé les ennemis; mais je vous prie de m'en dispenser. Je suis ruiné; j'avois chez moi un capitaine de cavalerie, huit valets & douze chevaux.... Ah, si vous saviez ce qu'un cheval coûte en vingt-quatre heures!

CAROLINE.

Faites comme si le capitaine & ses chevaux vous avoient coûté cinquante écus de plus. Qu'en dites-vous?

M. DAMON.

Oh non!... Non... je ne suis pas avare; personne ne peut m'en accuser... mais cinquante écus... savez-vous que c'est une somme?

Digitized by Google

Mad. DAMON.

Finissez, je vous en prie; vous commencez l'un & l'autre à abuser de ma patience.

CAROLINE.

Ne vous fâchez pas, ma Tante; pensez qu'il s'agit de mon bonheur, à ce que dit mon Oncle. Pour prouver que je mets de la raison & de l'équité à tout, au lieu de cinquante écus, je me contenterai de trente, mais à condition que vous me les compterez sur le champ: & dès aujourd'hui vous aurez le plaisir de m'appeller Madame Simon.

M. DAMON.

Ecoutez, ma Niece; si vous voulez épouser M. Simon, je vous ferai présent de l'argent que j'ai déboursé pour l'enterrement de feu votre pere: la somme monte à trente livres dix sols.

CAROLINE.

Quelle générosité! Allons rejoindre la compagnie: je ne désespere pas que pendant le souper, quand le vin & la



Digitized by Google

bonne chere vous auront mis en gaieté, vous ne portiez la tendreſſe pour moi juſqu'à me donner une dot de cent écus.

M. DAMON.

Qu'appellez-vous une dot de cent écus? Je n'en ferai rien, je vous le jure! Mariez-vous quand & à qui vous voudrez, je ne m'en mêle plus....

Mad. DAMON.

Finiſſons, je vous prie, ou nous allons faire mourir la bonne Madame Orgon.

*Fin du ſecond Acte.*

Digitized by Google

# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

M. DAMON, M. SIMON.

M. DAMON.

Voila le billet de loterie : il coûte quatre écus ; si vous voulez les risquer & tenter fortune, il est à votre service. Je sais bien qu'à votre place je n'hésiterois pas.

M. SIMON.

S'il valoit quarante écus, passe ; je m'en accommoderois plus volontiers. J'ai honte qu'on voie mon nom sur un effet de quatre écus ; cela peut donner un ridicule ; tout le monde sait que j'ai cent mille écus.



Digitized by Google

M. DAMON.

Tout le monde ſait donc une choſe très-fauſſe. Perſonne, je penſe, ne connoît, auſſi bien que votre Tuteur, à quoi ſe monte votre bien. Vous avez cinquante mille écus, & pas un ſou avec! On le verra, quand je rendrai mes comptes. Il eſt bon de vous en prévenir. Au lieu de cinquante mille écus, vous pourriez bien m'en demander cent mille! Mais, je ſuis honnête homme, incapable de vous avoir fait du tort.

M. SIMON.

Et qui vous parle de cela, Monſieur Damon, qui vous en parle? Je n'ai que cinquante mille écus, ſoit: je ne dirai pas moins que j'en ai cent mille. Il faut qu'un homme comme moi paroiſſe toujours avoir plus de bien qu'il n'en a en effet. Si je vais à la Cour, & que l'occaſion d'un bon mariage ſe préſente, je pourrai bien faire monter ma fortune juſqu'à un million.

Digitized by Google

M. DAMON.

Vous avez là une excellente façon de compter. Mais pour en revenir à notre billet, il n'eſt pas néceſſaire d'y mettre votre nom. Le nom n'y fait rien; on ne regarde que le numéro & la deviſe. N'en voulez-vous point? Vous vous en repentirez peut-être.

M. SIMON.

Donnez, donnez; vous me le porterez en compte. (*Il regarde le billet*) Quelle eſt donc cette grave deviſe? *Pour la Vertu!* Voilà qui eſt beau au moins! Qui eſt-ce qui vous a appris le François? Vous avez pris ce mot, ſans doute, parce que vous n'en ſaviez pas d'autres. Je vais ôter cette deviſe, & y en ſubſtituer une autre moins triſte. Je mettrai à la place *Pour la petite Jeannette.*

M. DAMON.

Non, Monſieur, gardez-vous-en bien: il faut que la deviſe reſte telle qu'elle eſt, ou le billet ne vaudroit plus rien.



Digitized by Google

Est ce donc qu'il y a quelque chose de mauvais dans ces mots français? C'est un de mes amis qui les y a mis.

M. SIMON.

Mauvais, non; mais cela est sec, froid, & presque ridicule; cela ne sent pas son homme du monde.

M. DAMON.

Tout ce qu'il vous plaira; mais je n'en regarderai pas moins la vertu comme une très-bonne chose. Le Ciel la comble de ses bénédictions; son nom seul me touche, & je serois tenté de ne pas vendre mon billet, parce qu'il est écrit dessus.

M. SIMON.

Et moi, je pourrois bien ne pas l'acheter, parce qu'il y est. Quelqu'un qui verra ce billet, & qui saura qu'il m'appartient, pourra me prendre pour un pédant: tenez je vous le rends.

M. DAMON.

Non, non, je ne le reprendrai pas;

Digitized by Google

il est à vous; c'est un marché fait, & je vous souhaite bien du bonheur.

M. SIMON.

Je garderai donc votre billet consacré à la Vertu; je n'en crains point la contagion: d'ailleurs, il y a tant de petits esprits à qui je ferai plaisir en le donnant.

M. DAMON.

Il ne faut pas le donner! Il est vrai qu'il ne coûte que quatre écus; mais les ports de lettres & les autres menus frais vont encore à près de seize sous, & voici l'arrangement que nous prendrons relativement à ces seize sous: je ne vous les porterai pas en compte; & si votre billet vient à gagner, vous me donnerez la treizieme partie du profit. M'entendez-vous?

M. SIMON.

Je vous entends fort bien; mais il ne me convient pas d'accepter une pareille proposition.

Digitized by Google

M. DAMON.

Elle me convient à moi, & je la trouve très-ſenſée & très-raiſonnable. Quoi qu'il en ſoit, le billet eſt à vous; mais gardez-vous d'en dire rien à ma femme: elle a les loteries en horreur, & elle ne me pardonneroit jamais, ſi elle ſavoit que j'y ai mis.

M. SIMON.

Soyez tranquille, je ne lui en parlerai pas; d'ailleurs, Madame votre épouſe & moi nous ne ſommes pas enſemble ſur le ton de la confiance. Elle eſt belle, mais c'eſt une beauté ſans ame, dont tous les mouvemens indiquent des motifs communs & tous les petits préjugés. Elle n'a nulle gaieté, nulle gentilleſſe: elle a la morgue & le maintien d'une Prêtreſſe de la chaſte Diane. Elle eſt bien, mais ſon triſte bon ſens, ſes manieres bourgeoiſes, la rendent inſupportable. Ma foi, ſi elle tomboit dans une bonne ſociété de Paris, on la prendroit pour une habitante de la lune.

Digitized by Google

M. DAMON.

Je ne vous demande pas si ma femme vous plait ou non: & je ne me soucie guere qu'elle vous paroisse aimable: peut-être même n'en suis-je pas fâché: mais cela n'a point de rapport à notre affaire. Nous convenons donc que j'aurai la treizieme partie du gain, en cas que votre numéro sorte, à cause des seize sous que j'ai mis à la masse; n'est-ce pas?

M. SIMON.

Nous verrons. Mais où est donc Madame Orgon? Elle m'avoit promis qu'elle se déroberoit de la grave compagnie, pour venir causer ici avec moi. C'est une femme, au moins, avec laquelle un homme raisonnable peut s'entretenir: ce n'est pas ce qu'on peut appeller une femme du bon ton, mais elle est sociable: elle cherche à plaire: & c'est quelque chose.

Digitized by Google

## SCENE II.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, Mad. ORGON.

M. SIMON.

EH, vous voilà enfin, ma chere Madame Orgon? Vous vous êtes un peu impatientée de ne pas me voir, n'eſt-ce pas? Ma foi, vous avez raiſon; nous nous convenons mieux que tous ces gens mariés. En vérité, ſans vous je me ſerois endormi dans le jardin. Il me ſembloit être à quelque cérémonie lugubre. Ces bourgeois-là ne connoiſſent pas le plaiſir. Comment vous trouvez-vous à préſent? Votre mal eſt-il un peu diminué?

Mad. ORGON.

Je ne ſuis pas aſſez heureuſe pour cela. Il n'en eſt pas de mes maux comme de ceux des autres; ils ne paſſent pas vîte. (*à M. Damon*) Votre femme &

Digitized by Google

mon mari vous demandent : il eſt queſtion, je crois, d'un Seigneur, qui envoie ſavoir ſi vous pourriez lui prêter quelques milliers d'écus ſur ſon billet.

M. DAMON.

Eſt-il poſſible ? Je vais bien vîte m'informer qui c'eſt.

## SCENE III.

Mad. ORGON, M. SIMON.

M. SIMON.

VOUS avez bien fait, de nous débarraſſer de ce fou, d'autant plus inſupportable qu'il ſe croit beaucoup d'eſprit. Allons, Madame, un peu de gaieté ! Oubliez un moment avec moi que vous êtes malade. (*Il lui baiſe la main*.) Mais ſavez-vous que vous avez la main d'une beauté..... mais d'une beauté.... Je crois, Dieu me damne, que vous l'avez

Digitized by Google

auſſi blanche que moi. En vérité, vous êtes une femme charmante.

Mad. ORGON.

Avec votre permiſſion, je vais m'aſſeoir: je ne ſaurois plus me tenir debout.

M. SIMON (*Il lui avance un fauteuil*)

Voilà comme on ſert les dames en France. Un Allemand prendroit un fauteuil & le porteroit comme un manœuvre. Voyez avec quelle adreſſe & quelle grâce on le fait couler: voilà ce qu'on appelle de la politeſſe.

Mad. ORGON.

Vous êtes bien l'homme le plus galant que j'aie vu de ma vie. Ah, que je ſuis fatiguée!

M. SIMON.

Un petit rafraîchiſſement, Madame! (*Il lui donne un baiſer*) Vous êtes raviſſante, belle comme un ange: que ne puis-je être toujours avec vous!

Digitized by Google

Mad. ORGON.

Petit méchant! qui vous permet ces libertés? Ne craignez-vous pas de devenir malade en embrassant une pauvre malade?

M. SIMON.

Quand je devrois y gagner la fievre, ma foi je ne m'en repentirois pas. Il vaut mieux mourir dix ans plutôt en adorant une jolie femme, que de végéter dix ans de plus comme un imbécille.

Mad. ORGON.

Je ne sais..... j'ai une difficulté de respirer..... une suffocation..... c'est sûrement d'avoir eu la gorge trop découverte. Je ne m'en apperçois que dans ce moment-ci;... je vous demande pardon..... Il faut que je m'étende.... sur ce fauteuil..... pour reprendre haleine.....

M. SIMON (*Il lui donne des baisers*)

Ah! Madame, quelle vue charmante! quelle gorge d'albâtre!..... Si votre étouffement dure encore, je me charge...

Digitized by Google

Mad. ORGON (*Elle frappe avec son éventail*)

Vous êtes un peu trop pétulant, mon cher M. Simon, & je suis tentée de vous gronder bien fort. Si quelqu'un nous voyoit, il nous croiroit les meilleurs amis du monde.

M. SIMON.

Fi donc! Vous parlez comme une Allemande. Il y a quelque temps que j'avois ces innocentes familiarités avec une Marquise de Paris; ah, mon cher Baron, me dit-elle, que vous êtes un séducteur charmant! Vous savez le françois, Madame?

Mad. ORGON.

Oui; mais il ne seroit pas étonnant que je l'eusse oublié avec mon benet de mari.

M. SIMON.

Parlons donc françois, Madame.

Mad. ORGON.

Cela me seroit difficile à présent; j'en ai perdu totalement l'usage; mais

Digitized by Google

j'aime à l'entendre parler : il y a quelque chose de doux, d'insinuant.... Mais je voudrois bien voir arriver ma femme de chambre, pour changer d'habits.

M. SIMON.

Que dites-vous, Madame? Quoi, vous ne savez pas parler François, & votre prude de belle-sœur le parle? Quel dommage ! Que de jolies choses je vous dirois, si vous saviez cette langue? Ah vive la langue françoise ! Je ne sais, mais tout me paroît si gauche en allemand ! Il n'y a pas moyen de donner une tournure agréable aux choses les plus fines, dans ce langage gothique. Si j'étois le maître, j'ordonnerois que personne ne parlât allemand dans mes Etats, que les cochers : cette langue barbare paroît faite exprès pour eux. J'obligerois toutes les femmes de parler françois, & tous les pédants de parler grec, afin que personne ne les entendît.

Mad. ORGON.

Pourquoi dites-vous donc tant de

mal de la langue allemande? C'eſt votre langue maternelle.

M. SIMON.

Je donnerois cent louis, pour qu'elle ne le fût pas: & quatre cents, pour l'oublier.

Mad. ORGON.

On croiroit, à vous entendre, qu'on ne peut avoir de l'eſprit qu'en françois! Cependant, ma belle-ſœur & Mademoiſelle ſa niece n'en ont pas ſi prodigieuſement, quoiqu'elles parlent françois l'une & l'autre: elles ne ſavent pas mieux vivre que ſi elles étoient nées dans un village.

M. SIMON.

Auſſi elles parlent très-mal; c'eſt un françois qu'elles ont appris en Allemagne. On ne parvient à le ſavoir purement, qu'en voyageant en France.

Mad. ORGON.

Ne voudriez-vous pas, que nos femmes fiſſent ce voyage avec tous vos jeunes

Allemands qui font leur tour de France? Cela seroit commode?

M. SIMON.

Vous croyez plaisanter? Eh bien, ayez pour maxime, que les femmes sont toujours sottes, tant qu'elles n'ont pas vécu avec les hommes: comme les hommes sont toujours sots, quand ils n'ont pas vécu avec les femmes; encore faut-il que ce soit à Paris: ce n'est qu'à Paris que nous nous défaisons de cet air contraint & gêné que nous avons dans nos manieres, que nous oublions nos usages antiques, & que nous nous mettons au-dessus de ces petites craintes religieuses que nous suçons avec le lait de nos meres Allemandes. Ce n'est pas dans un cabinet, au milieu d'un tas de livres, qu'un joli homme apprend à se former; c'est dans le monde. Ah ma divine, ma chere Madame! Je crois que je me ferois couper un doigt, pour que vous fussiez parler françois!

Digitized by Google

Mad. ORGON.

Vous êtes trop bon! Quand je saurois la langue françoise à fond, elle ne me fourniroit pas de termes, pour exprimer ma reconnoissance & tout le cas que je fais de vous.

M. SIMON.

Quels mots enchanteurs! Je ne sais comment vous peindre mon ravissement. Quand je vous dirai tristement en Allemand que je vous aime, que je vous adore, cela n'est pas touchant, & ne vaudroit pas autant que si je vous disois en françois, *Ah, mon petit cœur!* Vous ne concevez pas tout ce qu'il y a de fin, de délicat, de tendre dans ces paroles. Eh bien, rendues en allemand elles deviennent froides & triviales.

Mad. ORGON.

Vous vous trompez, Monsieur; je les trouve charmantes dans l'une & l'autre langue; vous avez l'art de rendre aimable tout ce que vous dites: vous êtes un homme

Digitized by Google

homme admirable, on oublie qu'on eſt malade quand on eſt avec vous.

M. SIMON.

Qui eſt-ce donc qui s'avance là bas avec un panier? Seroit-ce déjà ma marchande de modes, qui m'enverroit quelques nouveautés de Paris? Non; c'eſt ſans doute la femme de chambre que vous attendiez. Je ſuis à vous dans l'inſtant, Madame; je reviendrai vous aider à changer d'habits.

## SCENE IV.

Mad. ORGON, LA FEMME DE CHAMBRE.

Mad. ORGON.

ABOMINABLE créature que vous êtes! D'où venez-vous donc? Où avez-vous couru? N'êtes-vous pas honteuſe de faire attendre ainſi votre maîtreſſe pendant deux mortelles heures! Si je ne me retenois, je..... Mais je mérite bien



Digitized by Google

ce qui m'arrive; je devois m'y attendre quand je vous ai prise à mon service. Votre pere étoit un fripon, votre mere ne valoit pas mieux, & vous leur ressemblez. Je regarde comme un châtiment du Ciel de vous avoir recueillie dans ma maison. Un temps viendra, où vous vous repentirez, ....

LA FEMME DE CHAMBRE.

Mon Dieu, Madame, comme vous me traitez! Monsieur m'avoit ordonné de rester à la maison, & d'y attendre le Facteur, qui n'est pas encore venu. Ne me souhaitez pas tant de mal, vous commettez un grand péché.

Mad. ORGON.

Tu t'avises encore de me faire des leçons? Et tu veux te justifier sur les ordres de mon mari? Ignores-tu donc, que c'est moi qui commande dans ma maison? Et je commettrois un grand péché! Et contre qui le commettrois-je? Parle, est-ce contre toi? Misérable, indigne que tu es! Qui est-ce qui t'a tirée

Digitized by Google

de la misere, qui t'a donnée les guenilles que tu as sur le corps? N'est-ce pas moi? Réponds! Va, tu ne vaux pas l'eau que tu bois. Faire attendre une maîtresse pendant une heure! une maîtresse qui est la bonté même..... Tu te souviendras de moi quand tu seras dans la peine: je ne te souhaite point de mal, mais....

## SCENE V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, Mad. DAMON, M. SIMON.

M. SIMON.

Eh bien, Madame, de qui agréerez-vous les services, de Madame Damon ou de moi? car nous venons tous deux dans l'intention de vous les offrir.

Mad. DAMON.

Accordez-moi l'avantage, M. Simon, de savoir mieux que vous ce qu'il faut pour l'ajustement des Dames; votre



Digitized by Google

ignorance sur ce point ne vous fera pas déshonneur.

M. SIMON.

Comment donc, Madame Damon, me prenez-vous encore pour un novice qui n'entende rien à la toilette des Dames? Vous me confondez avec vos pédants de Germanie; mais je vous tirerai d'erreur: vous verrez, si c'est la premiere fois que je m'en mêle. Je vais arranger les cheveux de Madame Orgon comme on les porte aujourd'hui à Paris. Pardon, Madame Damon, si je prends la liberté de dire que vous êtes coëffée du mauvais goût, & que la tournure de vos boucles est détestable.

Mad. ORGON.

Souffrez, ma sœur, que je passe ici à côté avec ma femme de chambre, pour m'habiller. Je ne veux donner cette peine ni à vous ni à M. Simon.

Mad. DAMON.

Comme il vous plaira; en attendant,

Digitized by Google

je tiendrai compagnie à M. Simon, pourvu cependant qu'il m'en trouve digne.

M. SIMON. (*à Madame Orgon*)

Vous ne voulez pas que je vous ſuive, Madame? Vous ne ſavez pas tout ce que vous perdez : je vous ajuſterois d'un goût, mais d'un goût....

Mad. ORGON.

En voilà aſſez, Monſieur; vous me faites trop d'honneur; mais ne trouvez pas mauvais que je n'en profite pas.

M. SIMON.

Voilà que vous retombez dans le ſtyle Allemand. Allez, Madame, allez; mais revenez bien vîte. Je parierois bien que je trouverai à redire à votre ajuſtement.



Digitized by Google

## SCENE VI.

### M. SIMON., Mad. DAMON.

M. SIMON.

OU avez-vous donc laiſſé Mademoiſelle Caroline, Madame? Elle eſt ſans doute reſtée dans le jardin, occupée à lire quelque livre ſavant?

Mad. DAMON.

Non, Monſieur; elle eſt auprès de M. Orgon, à qui elle tient compagnie: peut-être auſſi jette-t-elle un coup-d'œil ſur les préparatifs du ſouper.

M. SIMON.

Oh, Madame! Quoi, vous lui permettez de ſe mêler de ces choſes-là! Et qu'a-t-elle à voir dans un ſouper? Ne lui ſuffit-il pas d'avoir la pédanterie des Allemands? Aſpire-t-elle encore à la gloire de faire la cuiſine comme eux?

Mad. DAMON.

Une femme peut fort bien faire atten-

Digitized by Google

tion à son ménage, sans se faire cuisinière pour cela. J'ai même peine à croire que cet usage répugne aux mœurs françoises: en tout cas ce seroit tant pis pour les maris & pour les femmes. L'économie n'a rien qui dégrade; elle n'est pas au-dessus des femmes du plus haut rang.

M. SIMON.

Pourquoi donc a-t-on des Gouvernantes, des Maîtres-d'Hôtel, des Intendans, s'il faut que les femmes se mêlent de leur maison? Je serois bientôt dégoûté de la mienne, si elle se faisoit des occupations aussi ignobles. La matinée n'est pas trop longue pour le choix de son ajustement & de sa toilette: elle doit le reste de la journée à la société; & assurément elle n'y brillera pas, si elle a la tête remplie des petites idées de son ménage.

Mad. DAMON.

Mais si par hasard le mari est dissipateur, & que la femme soit uniquement occupée de sa parure & du désir de plaire,



Digitized by Google

croyez-vous que leurs affaires ne se dérangent pas bientôt?

M. SIMON.

Vous parlez comme une bonne Bourgeoise, Madame; on sent que vous ne connoissez pas le grand monde. Pour moi, si je me marie, & que ma moitié ne soit pas un être social, j'entretiendrai deux maîtresses. . . . .

Mad. DAMON.

Ce seroit trop d'une! Vous êtes jeune, vous ignorez les risques que court la vertu d'une femme livrée au torrent du monde: & vous finiriez peut-être par en devenir jaloux.

M. SIMON.

Moi, jaloux? Ma foi je regarde un jaloux comme l'ennemi de la société, comme le destructeur de tous les plaisirs: c'est à mon sens un animal plus à fuir que tous les pédans à manteau noir, qui prêchent le décalogue. Au reste, qu'entendez-vous par la vertu d'une femme? Il faudroit s'enterrer tout vif pour être

Digitized by Google

vertueux, ſelon le ſyſtême Allemand. Pour moi, je veux que chacun vive heureux ſelon ſa fortune & ſon état, qu'il cherche à plaire à tout le monde; & qu'il ſoit libre; ſans cela, quel contentement auroit-on dans la vie?

Mad. DAMON.

Je ne diſpute pas ſur le contentement; c'eſt le bien le plus précieux qu'un homme raiſonnable puiſſe ſe procurer; mais je crains que les choſes en quoi vous le faites conſiſter, ne ſoient juſtement celles qui le détruiſent. Voulez-vous que je vous diſe ingénument ce que je penſe? Je vois, mon cher M. Simon, que vous tranchez de l'eſprit fort. Vous n'avez pas encore réfléchi, combien cette eſpece d'hommes eſt odieuſe & mépriſable. Savez-vous ce qu'ils ſont preſque tous? Des eſprits fous, de mauvais cœurs, qui, d'après le ſyſtême Anglois ou l'effronterie Françoiſe, affectent de ne rien croire, & tâchent de jetter du ridicule ſur ce



Digitized by Google

que les autres reſpectent; des inſenſés qui, ſans diſcrétion, ſans pudeur. . .

## SCENE VII.

### LES ACTEURS PRÉCÉDENS, Monſieur ORGON.

M. SIMON.

VOUS venez fort à propos, Monſieur Orgon, pour prendre votre part d'un excellent prône que me faiſoit Madame votre belle-ſœur. Elle m'a ſi fort touché, ſi fort édifié, que je pourrois bien rêver du Diable cette nuit. Quand je mourrai, je veux que ce ſoit elle qui me prépare à la mort. Cherchiez-vous Madame votre Epouſe?

M. ORGON.

Au contraire, c'eſt-elle qui m'envoie vous chercher. Elle eſt au jardin où elle s'ennuie; elle vous prie de l'y aller joindre.

Digitized by Google

M. SIMON.

Vous pouvez vous vanter, M. Orgon, d'avoir une des femmes accomplies qui soient au monde. Quoique sa figure ne soit pas tout-à-fait moderne, elle feroit encore un portrait de tabatiere. Je vole vers elle : vous viendrez quand vous jugerez à propos. (*à Madame Damon*) Pour vous, Madame, je n'ose pas vous prier de nous y suivre. Je vous laisse dans vos sublimes principes de morale: conservez-les bien précieusement.

Mad. DAMON.

Oui, Monsieur, je les conserverai: apprenez que ces principes, objet de votre dérision, ont été l'objet du culte & du respect des plus grands hommes & des plus grands génies.

M. SIMON.

Sans rancune, Madame, sans rancune!..... Je me sens d'humeur à passer gaiement la journée. Avez-vous de bon vin, de bon Bourgogne, de bon Champagne? Je veux m'enyvrer aujour-



Digitized by Google

d'hui. Adieu, Monſieur; adieu, Madame; je ſuis votre valet.

## SCENE VIII.

M. ORGON, Mad. DAMON.

Mad. DAMON.

Je le laiſſe aller le premier, pour n'avoir pas le déſagrément qu'il me donne la main. Je croyois Madame votre épouſe dans la chambre à côté: elle m'a promis de venir me prendre quand elle ſeroit habillée, ſans quoi je n'aurois pas attendu ici. Votre M. Simon eſt un homme bien confiant & bien futile! Quelle extravagance! Peut-on ſe faire gloire de renoncer à la raiſon, parce que la plupart du genre humain s'y ſoumet!

M. ORGON.

C'eſt donc un grand fou? Je n'ai pas fait grande attention à lui; je me ſuis bien apperçu qu'il parle beaucoup, & qu'il larde ce qu'il dit de mots François:

Digitized by Google

mais j'ai le bonheur de m'endormir aiſément. J'ai paſſé mon temps tantôt à fumer tantôt à ſommeiller; nous avons un peu cauſé auſſi; ſi j'ai beſoin de quelque choſe à préſent, c'eſt de manger un morceau: je me ſens de l'appétit. Je vous conjure, ma ſœur, que vos viandes ſoient bien cuites, afin que je ne me fatigue pas trop à mâcher.

Mad. DAMON.

Vous ſerez content; nous ſouperons dans une heure d'ici, après quoi nous ferons un tour dans le jardin. Mais à propos, la poſte de Berlin n'eſt-elle pas arrivée?

M. ORGON.

Pas encore; j'ai déjà envoyé un domeſtique à la poſte; il doit y être allé une ſeconde fois à ſix heures, & je ne tarderai pas d'avoir des lettres. Quoique les choſes de la vie ne m'intéreſſent pas beaucoup, j'ai cependant une ſorte d'impatience de ſavoir ſi notre billet a gagné ou perdu.

Digitized by Google

Mad. DAMON.

Quelle joie pour mon mari, ſi je venois à gagner! Peut-être un ſi heureux événement lui feroit-il oublier que je ne lui ai rien apporté en mariage; peut-être l'arracherois-je enfin à ſa trop grande économie, qui répand tant de dégoûts ſur ma vie. Je pourrois auſſi, comme je vous l'ai dit, rendre ſervice à Caroline, & lui donner les maîtres dont elle a beſoin. Il m'eſt cruel de ne pouvoir la tenir auprès de moi; je veillerois à ſon éducation, & je tâcherois de la former pour faire le bonheur d'un honnête homme. Elle a encore des défauts; j'ai bien celui de parler trop d'elle; elle eſt vive, un peu inconſidérée, & fait quelquefois briller avec affectation ce qu'elle ſait: mais un mari ſenſé la corrigera de ces légeres imperfections, & les changera en bonnes qualités.

M. ORGON.

Caroline eſt un bon enfant: elle trou-

Digitized by Google

vera un mari; ne vous mettez pas en peine.

Mad. DAMON.

Je ne souhaite pas seulement qu'elle trouve un mari, mais je voudrois qu'elle en trouvât un qui l'aimât & qui sentît ce qu'elle vaut.

M. ORGON.

Cela s'entend. Celui qui l'épousera l'aimera sûrement. L'amour vient nécessairement avec l'habitude de vivre ensemble.

Mad. DAMON.

Plût à Dieu! Mais il est bien rare que des personnes qui se sont mariées sans s'aimer, viennent à s'aimer après. Ce que vous dites-là, n'est qu'une fausse consolation dont des peres & meres durs & avares tâchent d'éblouir des enfans qu'ils marient contre leur gré.

M. ORGON.

Voilà ce que vous aurez peine à me persuader. Quand j'épousai Madame Orgon, je n'avois certainement ni affection

Digitized by Google

ni antipathie pour elle. Elle étoit assez jolie, fort économe; elle devoit hériter d'un bien assez considérabe; ma mere me la proposa pour femme: je la pris comme j'en aurois pris une autre, si ma mere l'avoit voulu. Je ne m'en suis pas mal trouvé; vous voyez que nous vivons fort bien ensemble.

Mad. DAMON.

Un cas particulier ne prouve rien pour le général. Croyez-vous qu'une ame sensible, une ame qui a besoin d'aimer, regarde comme le bonheur suprême du mariage, celui d'y vivre platement en paix?

M. ORGON.

Quand on dit que des personnes ne se querellent pas & vivent en paix entr'elles, il me semble que c'est dire qu'elles s'aiment. Le Ciel répand ses bénédictions sur elles, leur donne des enfans: un pareil mariage peut-il être sans amour?

Mad. DAMON.

Les enfans sont une preuve bien équi-

Digitized by Google

voque de la tendreſſe d'un mari & d'une femme. Le rapport des humeurs, la ſympathie du caractere, de nos ſentimens, de nos goûts, l'attrait involontaire qui nous porte à chercher les occaſions de nous plaire l'un à l'autre, un deſir vif de poſſéder toute l'affection, toute l'eſtime de la perſonne à laquelle nous ſommes unis : voilà le fondement de l'amour conjugal. De-là naiſſent les ſoins, les attentions, les prévenances, & l'envie d'acquérir tous les jours les qualités qui affermiſſent & ſatisfont cet amour : voilà ce que j'appelle le charme, la félicité des mariages. Qu'en dites-vous, mon frere?

M. ORGON.

Je dis, que je ne voudrois pas d'un pareil mariage; cela me paroît trop fatiguant; auſſi je prends pour plaiſanterie tout ce que vous venez de dire, ſans quoi vous me perſuaderiez que je ne ſuis pas encore marié, quoiqu'il y ait dix bonnes années que je le ſuis. Nos peres

Digitized by Google

& nos grands peres n'y mettoient pas tant de fineſſe; ils étoient de bonnes gens, qui s'aimoient tout uniment ſans ſe laiſſer aller à des ſpéculations ſi ſubtiles. Allons, ma ſœur, retournons au jardin, & laiſſons-là l'amour : il n'eſt plus fait pour nous : vous avez votre mari, & moi ma femme ; tenons-nous en là; nous avons chacun ce qu'il nous faut.

Mad. DAMON.

Plût à Dieu! L'obéiſſance fait ſouvent des ſacrifices bien cruels.... Allons, conſolons-nous; & ſi nous ne ſommes pas heureux, travaillons à ce que les autres le ſoient.

*Fin du troiſieme Acte.*

Digitized by Google

# ACTE IV.

## SCENE PREMIERE.

M. DAMON, Mad. ORGON.

M. DAMON.

OUI, ma ſœur, vous le voyez; le jour de ma fête n'eſt pas même un jour de repos pour moi: il faut que je travaille. Les lettres de change ſont expédiées: c'eſt une affaire ſur laquelle je compte bien gagner quelques milliers d'écus. Vous ai-je dit que j'avois trouvé le billet de loterie? Ma femme l'avoit mis dans la boëte où ſont ſes dentelles; c'eſt la premiere choſe qui m'a ſauté aux yeux; on auroit dit que le Ciel étoit d'accord pour me faire découvrir les menées de ma femme, & me mettre en

Digitized by Google

M. DAMON.

Je lui ai pardonné, ainſi vous n'avez pas à y trouver à redire. Qu'avez-vous à dire contre elle? Qui attaque ma femme, m'attaque auſſi.

Mad. ORGON.

Que les hommes ſont changeans! Voilà donc la récompenſe de la découverte du billet de loterie? A préſent que vous avez rattrapé vos quatre écus, & que vous eſpérez participer au gain, s'il y en a, votre femme n'a point fait de mal: auparavant, vous la regardiez comme une créature abominable, comme une poſſédée du Démon.

M. DAMON.

Voilà des propos qui ne ſortent jamais de ma bouche. Je n'ai rien à déméler avec le Diable. M'en voudriez-vous, de ce que je ne vous ai pas donné le billet? Si les lumieres que vous m'avez données ſur le compte de ma femme, n'avoient que cela pour objet, je ne vous en ai pas grande obligation.

Digitized by Google

Mad. ORGON.

Si vous oubliez tous les égards qu'exige la politeſſe, ſouvenez-vous au moins, que vous parlez à une femme malade, & qui eſt votre parente.

M. DAMON.

Ah! vous vous rappellez que vous êtes malade ! Il me ſemble que vous avez le talent de l'être quand vos deſſeins le demandent. Et pourquoi êtes-vous venu faire le procès à ma pauvre femme auprès de moi? Quel mal vous avoit-elle fait? Quatre écus ſont quelque choſe; mais quatre écus ne m'auroient pas ruiné. Vous avez cru, ſans doute, que j'étois avare, & vous avez voulu me prendre par mon foible. J'aime l'argent; mais j'aime encore mieux l'honneur, & ſur-tout celui de ma femme....

Digitized by Google

## SCENE II.

Mad. ORGON, M. SIMON.

M. SIMON.

VOUS vous êtes donc échappée, Madame? Que faiſiez-vous ici, je vous prie, avec cet homme au coffre fort?

Mad. ORGON.

Je ne crois pas qu'il y ait ſous le ciel un animal auſſi inſolent, auſſi groſſier. Il vient de me tenir des propos qui m'auroient fait quitter ſa maiſon ſur le champ, ſi vous n'y étiez pas; mais je me ferai violence à cauſe de vous, & je diſſimulerai mon indignation: mais je ne perdrai pas l'occaſion de lui marquer tôt ou tard mon reſſentiment.

M. SIMON.

Laiſſez ce vieux radoteur. Il ne ſeroit pas bon pour être le portier d'une maiſon honnête en France; cependant ici il a l'adminiſtration d'une caiſſe publique. On m'a

Digitized by Google

m'a outragé jusqu'à me le donner pour tuteur: mais, laissez-moi faire; dans trois semaines il sera obligé de me rendre mes comptes, & je le traiterai comme il le mérite.

Mad. ORGON.

Oh, je vous en prie! faites-le pour l'amour de moi. Il vouloit me vendre un billet de loterie; & quand je suis venue pour le prendre, il m'a dit qu'il ne l'avoit plus, & m'a traitée comme une femme du peuple.

M. SIMON.

Voilà ce billet, Madame; faites-moi le plaisir de l'accepter de ma main. J'ai bien donné autrefois à Paris des louis d'or à des bouquetieres.

Mad. ORGON.

C'est donc à vous qu'il a vendu ce billet? Gardez-le, Monsieur, il est en bonnes mains; je ne l'accepterai pas, je ne.... (*Elle prend le billet*) Puisque vous le voulez.....



Digitized by Google

M. SIMON.

Ne faites donc point de ces façons-là avec moi. Une pareille misere n'exige ni cérémonies ni remercîmens.

Mad. ORGON.

Quelle différence de ce fou de Damon & de mon mari, avec vous! Vous êtes la politesse même: on diroit que vous êtes né exprès pour être le consolateur des Dames. Si j'avois un fils, il faudroit qu'il se modelât sur vous, ou je le renierois pour mon fils. Les peres & les meres ont ordinairement la sottise d'envoyer leurs enfans à l'Université pour y être instruits; & lorsqu'ils en reviennent, & qu'ils se trouvent dans le cas de faire une politesse à une femme, il sont comme si on leur avoit mis les fers aux pieds & aux mains.

M. SIMON.

Vous avez bien raison, Madame; & il vaudroit mieux envoyer son fils dans un mauvais Café, que dans les meilleurs Colleges du monde. Quand j'allai à l'Uni-

Digitized by Google

verſité, on m'avoit mis entre les mains d'un gouverneur qui m'auroit rendu auſſi ſot que lui, ſi je ne l'avois pas chaſſé. Il me forçoit à lire toute la journée des livres dont le nom ſeul me fait horreur à préſent. Liberté, ſociété, langue françoiſe & voyage dans les pays étrangers, voilà la vraie ſcience; le reſte n'eſt que miſere & que pédanterie. Mais, Madame, je me ſouviens qu'il y a long-temps que je ne vous ai embraſſée....

Mad. ORGON.

Ah! *ma cher Monſieur*, j'entends venir quelqu'un.

M. SIMON.

Doucement, Madame; il faut dire mon cher Monſieur, & non pas *ma cher*.

Mad. ORGON.

Oui, *mon cher Monſieur*, j'entends venir quelqu'un dans le corridor qui conduit au jardin. J'ai peur qu'on ne ſoit aux écoutes. Quoiqu'il en ſoit, je vais m'en aller, en faiſant ſemblant d'être fâchée contre vous; mais ne me ſuivez



Digitized by Google

pas trop tôt, cela pourroit faire naître des soupçons.

## SCENE III.

### M. SIMON, CAROLINE.

CAROLINE.

MADAME Orgon n'eſt pas ici? Je venois voir, ſi elle voudroit faire une partie de Trictrac avec mon oncle avant le ſouper. Pardon, Monſieur, ſi je vous ai dérangé; je ſuis votre ſervante.

M. SIMON.

Non, Mademoiſelle, Madame Orgon n'eſt plus ici; mais pourquoi vous ſauver ſi vîte? Avez-vous peur d'être ſeule un moment avec moi? Il faut que vous ayiez bien de la défiance ſur votre compte ou ſur le mien.

CAROLINE.

Il faut que vous vous croyiez bien dangereux ou moi bien timide, pour

Digitized by Google

imaginer que je m'enfuis par la crainte d'être seule avec vous. Je ne crains personne, Monsieur : si vous avez quelque chose à me dire, j'y répondrai : cependant, si pour plus de bienséance vous voulez m'accompagner au jardin, nous aurons le temps de nous y entretenir à notre aise.

M. SIMON.

Je vois bien que vous me craignez. Je ne vous comprends pas, vous autres beautés Allemandes. Une petite maîtresse de Paris ne s'enfuiroit pas si vîte à la vue d'une araignée, que vous à celle d'un jeune homme. Ma foi, j'ai compassion de vous. Avec une figure comme la vôtre, si vous vouliez vous défaire de votre pruderie, vous seriez une personne adorable. Vous avez toujours l'air contrit & humilié d'une bégueule qui va à confesse.

CAROLINE.

Si vous n'êtes pas poli, au moins vous paroissez sincere. Votre critique



Digitized by Google

fait peut-être mon éloge. Je conviens, qu'une prude qui eſt trois quarts d'heure à compoſer ſon viſage & ſon maintien, eſt fort ridicule; mais une femme modeſte & décente eſt ce qu'elle doit être. Il y a un milieu entre la triſteſſe & la gaieté extravagante, entre le ſilence ſtupide & la démangeaiſon de dire tout ce qui vient à la tête. Rien n'eſt ſi aiſé que de babiller à tort & à travers : mais malheur à la compagnie qui eſt obligée d'eſſuyer le débordement d'un eſprit que l'envie de briller nous empêche de réprimer.

M. SIMON.

Mettez vous dans la tête, Mademoiſelle, qu'on ne peut être de bonne compagnie qu'en parlant beaucoup, & en diſant des choſes plaiſantes. La converſation languit & meurt bientôt, ſi elle n'eſt pas animée par les bons mots & les fines plaiſanteries : les gens d'eſprit ne s'en offenſent jamais.

Digitized by Google

CAROLINE.

Je ne voudrois pas être chargée de défendre votre ſentiment. J'avois toujours cru que la gaieté, pour être aimable, avoit beſoin d'être décente, ou qu'elle dégénéroit en groſſièreté. Mais, Monſieur, je vois bien que nous ne nous convertirons ni l'un ni l'autre, & je ſerois d'avis que nous allaſſions rejoindre la compagnie.

M. SIMON.

Allez-vous faire encore l'enfant? Allez-vous vous ſauver?

CAROLINE.

Je reſterois volontiers avec vous; mais vous avez une façon de parler ſi forte & ſi énergique qu'elle me réduit au ſilence.

M. SIMON.

Quoi! vous voulez railler? Vous croyez donc, Mademoiſelle, que je n'ai pas vécu avec des gens d'eſprit, avec ce qu'on appelle le grand monde, & que je n'y ai pas profité?



Digitized by Google

CAROLINE.

Vos manieres & votre ton font aſſez connoître que vous avez vu le monde, quand même vous ne le diriez pas. Vos diſcours ſont on ne peut pas plus inſtructifs; & quoique notre entretien ait été fort court, j'y ai tant profité, que déſormais j'eſſuyerai tous les traits de votre critique ſans me fâcher. Me voilà déjà de bonne humeur, & je pourrai bien aller juſqu'à la gaieté ſi vous continuez à m'inſtruire.

M. SIMON.

Que vous me diſiez cela ſérieuſement ou non, je vous conſeille en ami de voir plus ſouvent le monde, & moins ſouvent vos livres.

CAROLINE.

Je vois avec plaiſir que vous ne déſeſpérez pas tout-à-fait de moi. Mais une choſe m'embarraſſe. Quelles ſociétés voulez-vous que je fréquente? Il faudra donc auſſi que vous ayiez la bonté de réformer notre ville, & la monter ſur

Digitized by Google

un ton honnête. D'où ſavez-vous donc, Monſieur, que j'aime la lecture, & que les livres que je lis ſont mauvais?

M. SIMON.

Vous vous décelez vous-même : & à vos propos déciſifs & tranchans on voit aiſément que vous vous occupez plus à nourrir votre eſprit qu'à l'orner. Dites-moi en confidence, quelles ſont vos lectures? Je ne me vante pas d'avoir fait des études bien approfondies, mais j'en ſais cependant aſſez pour connoître les auteurs. Un livre le matin, quand on prend ſon thé, ou le ſoir, quand on a peine à s'endormir, ſont d'aſſez bonnes reſſources.

CAROLINE.

Je ne me flatte pas que ma petite proviſion de livres ſoit de votre goût: ils m'ont été, pour la plupart, indiqués ou procurés par un jeune homme qui cultive les Lettres à la vérité, mais qui n'eſt pas, à beaucoup près, auſſi ſpirituel, auſſi verſé dans l'uſage du monde



Digitized by Google

que vous. Il m'a recommandé, entr'autres, de lire le Spectateur.

M. SIMON.

Le Spectateur? Un livre de huit à neuf volumes? Vous n'y pensez pas! avec votre permission, Mademoiselle, celui qui vous a prôné cet ouvrage, est un pédant & demi. Toute sa morale est presque tirée de l'Ecclésiaste. L'Auteur est un Anglois mélancolique, qui se fâche de ce que les autres ne sont pas aussi mélancoliques que lui. Il s'appesantit sur les miseres, & se met l'esprit à la torture, pour paroître savant. J'ai fait présent de ce livre à un homme d'Eglise, parce que je ne savois rien de plus mauvais à lui donner.

CAROLINE.

Cet homme a lieu de s'applaudir de votre erreur. Quels livres faudra-t-il donc que je lise, puisque vous trouvez nuisibles ceux où regne le bon sens? Aimeriez-vous mieux que je leur préférasse l'*Ulespiegle*, *la belle Mélusine* ou

Digitized by Google

*l'Ecolier en bonne humeur?* Ou vous-même, Monsieur, n'auriez-vous pas composé quelques jolis ouvrages, supérieurs encore à ceux que je viens de nommer?

M. SIMON.

Quand je travaillerai, Mademoiselle, ce sera pour des gens de goût. Mais pourquoi, par exemple, ne lisez-vous pas des livres François?

CAROLINE.

Vraiment j'en lis, & avec grand plaisir. Il n'y a que très-peu de temps que j'ai achevé les Tragédies de Racine, & le Poëme de la Religion de Racine le fils. Ce dernier m'a fait verser des larmes d'admiration & de joie.

M. SIMON.

En voilà assez, Mademoiselle, en voilà assez: dès que vous avez eu le courage de lire un Poëme sur la Religion, tous les livres d'Oraisons peuvent se promettre une grande attention de votre part. Continuez: vous aurez peut-



Digitized by Google

être un jour la gloire & le bonheur d'épouſer un Préfet de Collége, & alors votre érudition vous ſera d'un grand ſecours. Vous vous entretiendrez délicieuſement, votre mari & vous, de belles ſentences tirées des Anciens, de paſſages de l'Ecriture; après cela, vous trouverez un baiſer ou votre dîner excellent.

CAROLINE.

Je ne lis pas pour devenir ſavante, mais pour former mon eſprit & mon cœur; & j'aurois cru qu'un homme raiſonnable devoit y encourager notre ſexe. Plus nous aurons travaillé à ajouter aux qualités qui nous rendent aimables, celles qui peuvent nous rendre eſtimables, & plus les hommes qui vivront avec nous ſeront heureux. Croyez-m'en, M. Simon, tenez-vous en aux livres que vous aimez; laiſſez-moi dans mon mauvais goût, & parlez avec moins de légéreté d'ouvrages faits pour être reſpectés. Vous faites peu de cas du Poëme de la Religion; c'eſt que vous n'êtes pas en état d'en con-

Digitized by Google

noître ni d'en ſentir les beautés. Pour lire de pareils ouvrages, il faut être plus verſé dans la langue Françoiſe que vous ne l'êtes : vous n'en ſavez que quelques mots dont on fait uſage à table & au jeu ; & pour apprendre cela, ce n'étoit pas la peine de faire le voyage de Paris.

## SCENE IV.

### LES ACTEURS PRÉCÉDENS, M. DAMON.

M. DAMON.

JE m'en ſuis bien douté, que je vous trouverois ici enſemble. Tant que vous avez été dans le jardin avec la compagnie, vous n'avez ceſſé de vous contrarier ; on auroit cru que vous ne pouviez vous ſouffrir ; à préſent que vous voilà tête à tête, vous vous aimez comme de nouveaux mariés. Allons, que mon arrivée ne vous déconcerte pas. Je ſai comme ſont les jeunes gens : j'ai été

Digitized by Google

jeune comme vous, & vous pouvez vous aimer ſans que perſonne y trouve à redire.

CAROLINE.

Ce que vous dites-là, mon oncle, a aſſez l'air d'une exhortation matrimoniale. Je n'aurois jamais imaginé, que vous puſſiez me ſuppoſer des prétentions ſur Monſieur. Je vous proteſte que nous en ſommes, à l'égard l'un de l'autre, dans les termes de la plus parfaite indifférence.

M. DAMON.

J'en crois ce que je vois. Si M. Simon vous étoit indifférent, vous ne ſeriez pas ſeule avec lui. Mais vous avez juré, vous autres femmes, de ne dire jamais ce que vous penſez; & plus votre cœur eſt épris, plus vous affectez de froideur, voilà ce que vous appellez de la pudeur. Vous ſerez plus franc, n'eſt-ce pas, M. Simon? Vous ne me diſſimulerez pas, que Caroline a ſu vous plaire?

Digitized by Google

M. SIMON.

Elle me plairoit en effet, si elle avoit un peu plus d'usage du monde, & qu'au lieu de ses lectures ennuyeuses.....

CAROLINE.

Permettez que je n'entende pas la fin de mon éloge. Vous êtes le maître de penser de moi ce qu'il vous plaira; mais laissez-moi au moins la liberté de conscience.

## SCENE V.

M. SIMON, M. DAMON.

M. SIMON.

HA! ha! Elle court épancher son cœur dans le sein de Madame votre épouse. Je lui ai dit des vérités un peu dures, mais cependant avec tout le ménagement & toute la politesse possibles. C'est en vérité dommage, que cette petite personne-là connoisse aussi peu le monde. A ce que j'ai pu conclurre de votre discours de

Digitized by Google

tantôt, il paroîtroit que Mademoiſelle Caroline ſe ſent du goût pour moi. Pauvre enfant! Ma victoire ne m'a pas coûté de grands efforts.

M. DAMON.

Pourquoi ne vous aimeroit-elle pas? Vous êtes jeune & aimable; elle eſt jeune & ſenſible: allez votre train. Je lui vois déjà de l'inquiétude; il y a toute apparence que vous lui plaiſez, & qu'elle tâche de le diſſimuler; c'eſt une bonne marque.

M. SIMON.

Il eſt très-certain que je lui plais; je m'en ſuis apperçu aux premiers regards qu'elle a jettés ſur moi. Sa diſſimulation ne durera pas long-temps; rapportez-vous-en à moi. Je me trompe fort, ſi dès ce ſoir je ne la réduis pas à la néceſſité de me faire une déclaration en forme.

M. DAMON.

Oh, cela ſeroit excellent! Je vous en prie, rendez la folle de vous: cela ne

Digitized by Google

loit pas vous être difficile : vous êtes un ſi joli homme !

M. SIMON.

Vous n'êtes pas le premier qui m'ait fait ce compliment. Je ne dis pas que je le ſois ; mais quand je parcours l'hiſtoire de ma vie, je ſuis forcé de m'avouer à moi-même, que je ſuis dangereux pour les femmes. Je me ſouviens qu'en paſſant à Bruxelles, je me fis préſenter dans une des premieres maiſons de la ville, dont la fille étoit une grande demoiſelle charmante, qui parloit François comme un ange.

M. DAMON.

Cela m'importe fort peu.

M. SIMON.

Ecoutez. On me plaça à table vis-à-vis d'elle. Je lui lançai des regards vainqueurs, contre leſquels elle affecta une grande ſécurité. Oh ! dis-je en moi-même, vous n'y êtes pas encore, mon bel enfant, & vous vous ap-

Digitized by Google

percevrez bientôt que je ſuis quelque choſe de mieux qu'un jeune Allemand.

M. DAMON.

Faites-moi grâce de ce que vous avez penſé: allons vîte à ce que vous avez fait: je n'aime pas les détails.

M. SIMON.

Il ne ſe paſſa rien de remarquable pendant le repas; je m'en tins aux agaceries générales, & je mis deux ou trois fois mon pied ſur le ſien.....

M. DAMON.

Je ne trouve pas cela fort poli. Vous deviez craindre, au moins, de lui gâter ſes pantoufles avec vos ſouliers.

M. SIMON.

Je ne portois déjà plus alors que des ſouliers de maroquin. Quand on fut hors de table, le bal commença; & comme étranger, j'eus l'honneur de l'ouvrir avec la Demoiſelle du logis. C'eſt-là que je développai toutes mes graces: chaque regard que je lançois étoit comme un trait....

Digitized by Google

M. DAMON.

Vous me direz le reste après souper; ou ce qui vaudra mieux encore, nous danserons, & je vous invite à tâcher de faire sur Caroline l'impression que je me doute que vous avez faite sur la Demoiselle de Bruxelles. J'y prête les mains de tout mon cœur. Mais parlons d'autre chose. Je vous apporte mon livre de comptes, pour vous faire voir que j'y ai porté les quatre écus du billet de loterie, & en même-temps les seize sols que j'ai ajoutés à la masse. Nous sommes mortels, & nous ne savons ce qui peut arriver: voyez, Monsieur,

M. SIMON.

Voilà qui est bon. Nous n'aurons point de procès ensemble là-dessus. Pour en revenir à ma belle de Bruxelles....

M. DAMON.

Jettez un coup-d'œil sur ces papiers, je vous prie; je suis venu exprès pour vous les montrer.

Digitized by Google

M. SIMON.

On se souviendra de moi à Bruxelles. En vérité, c'étoit une jolie personne: je boirai ce soir à sa santé.

M. DAMON.

Voyez, Monsieur..... Quatre écus pour un billet de loterie. Plus, seize sols que j'ai....

M. SIMON.

Ne me tourmentez pas davantage: oui, je vois, je vois. Vous allez me mettre de mauvaise humeur, me remplir la tête d'idées désagréables, & vous me ferez manquer mon coup auprès de Caroline.

M. DAMON.

Voici M. Orgon. Que veut-il? Allez, Monsieur, allez tenter fortune, & faites que ce soir nous ayions à vous faire un compliment.

M. SIMON.

Vous verrez combien il m'est aisé de réduire un cœur aux abois.

Digitized by Google

## SCENE VI.

M. ORGON, M. DAMON.

M. ORGON.

SAVEZ-VOUS que je meure de faim, & que je m'impatiente qu'on ne ſerve pas? Il eſt neuf heures ſonnées, &....

M. DAMON.

Dans un moment nous nous mettrons à table; il faut auparavant que je vous confie un projet que j'ai dans la tête, & que vous m'en diſiez votre avis. Vous ſavez que mon pupille eſt riche, & que Caroline ne l'eſt pas. Pour empêcher ma femme de ſe ruiner ſans ceſſe pour elle, j'ai réſolu de la marier le plutôt qu'il ſera poſſible, & j'ai jetté les yeux ſur M. Simon: croyez-vous qu'ils ſe conviennent?

M. ORGON.

Pourquoi pas? Qu'ils s'épouſent! Qu'avons-nous à ſouper? J'ai vu de

Digitized by Google

belles aſperges dans votre jardin; je les aime fort; j'eſpere que vous nous en donnerez.

M. DAMON.

Vous m'aiderez à arranger cette affaire, n'eſt-ce pas? Je déſire fort qu'elle réuſſiſſe.

M. ORGON.

Et moi auſſi. Je voudrois bien que les fraiſes fuſſent mûres; j'en mangerois volontiers avec du vin & dù ſucre. Des fraiſes, des aſperges, une pipe: voilà mes délices pendant l'été.

M. DAMON.

Ce ſeroit un grand coup pour moi, ſi M. Simon épouſoit Caroline: je me débarraſſerois bien plus aiſément des comptes de ſa tutelle; je crains toujours qu'il ne me faſſe des affaires.

M. ORGON.

En voilà aſſez, mon cher frere. Allons faire un tour dans la cuiſine.

Digitized by Google

## SCENE VII.

### LES ACTEURS PRÉCÉDENS, Mad. ORGON.

Mad. ORGON.

AH! mon cher ami, que je te raconte toutes mes douleurs! Il vient de m'arriver une aventure.... Je crois que j'en mourrai de chagrin! J'étois assise dans le jardin avec Caroline, lorsque le pupille de M. Damon, ce jeune fat, ce jeune extravagant, est venu se permettre mille libertés avec moi. Je ne sais si je lui ai tourné la tête, mais il me poursuit & m'obsede sans cesse. Sous prétexte d'arranger quelque chose sur mon cou, il a eu l'insolence..... Je lui ai donné rigoureusement sur les doigts, & l'ai traité comme il méritoit. Il s'en est fâché, & m'a dit les choses du monde les plus extravagantes. Caroline a tout vû & tout entendu. En vérité, je ne sais ce que je

Digitized by Google

ſerois devenue ſans elle; je ne pourrai jamais lui témoigner aſſez toute ma reconnoiſſance. Vous avez-là, M. Damon, un pupille bien mal élevé. Il m'a priſe, ſans doute, pour une de ſes Marquiſes Francoiſes!

M. DAMON.

Je ſuis au déſeſpoir, ma chere ſœur, de ce qui vous eſt arrivé dans ma maiſon. Je vais de ce pas laver la tête à mon pupille, & il viendra vous demander pardon, n'en doutez pas. De mon côté je vous fais auſſi de très-humbles excuſes des petites vivacités que je me ſuis tantôt permiſes avec vous. Oubliez-les, je vous en conjure. Je ſuis un peu prompt, mais je ſais reconnoître & réparer mes torts.

SCENE VIII.

Digitized by Google

## SCENE VIII.

M. & Mad. ORGON.

Mad. ORGON.

ET vous ne dites rien? Je crois qu'on voudroit m'ôter l'honneur & la vie, que vous n'en ſeriez pas plus ému. Le bon Dieu vous béniſſe! Il vous eſt donc indifférent que votre femme ſoit vertueuſe ou non?

M. ORGON.

Je ne dis pas cela. Mais auſſi, peut-être as-tu pris trop ſérieuſement une plaiſanterie innocente. M. Simon eſt un jeune homme; il faut lui pardonner bien des choſes.

Mad. ORGON.

N'allez-vous pas prendre ſa défenſe? N'allez-vous pas me perſuader que c'eſt un badinage de mettre ſa main..... & cela en préſence de Caroline? Je crois que ſi vous le trouviez dans mon lit,



Digitized by Google

vous le prendriez encore en bonne part. Rien ne peut vous tirer de votre ſtupidité: je vois bien que vous ne faites pas grand cas de moi.

M. ORGON.

Si fait, mon cœur, ſi fait, je t'eſtime, & beaucoup. Monſieur Damon obtiendra ſans doute de Monſieur Simon qu'il vienne te demander pardon.

Mad. ORGON.

Comment, vous donnez encore la qualité de Monſieur à un fat, à un inſolent qui ..... Vous ne voulez donc pas lui demander ſatisfaction vous-même?

M. ORGON.

Si fait, te dis-je.

Mad. ORGON.

Eh bien, que lui direz-vous?

M. ORGON.

Je lui dirai: Monſieur, ma femme eſt très-courroucée contre vous, & je vous en dirois davantage, ſi on pouvoit dire



Digitized by Google

ce qu'on a sur le cœur, sans être obligé de parler !

Mad. ORGON.

Et la colere vous emportera jusques-là? Allez, vous n'avez pas une goutte de sang dans les ongles; vous ne méritez pas une femme comme moi: & puisque vous faites si peu de cas de ma vertu, vous pourriez bien me forcer de l'oublier.

M. ORGON.

Mais si je grondois Monsieur Simon, il me gronderoit aussi, & je ne pourrois pas y tenir.

## SCENE IX.

### LES ACTEURS PRÉCÉDENS, CAROLINE.

CAROLINE.

TRANQUILLISEZ-VOUS, Madame, & venez vous mettre à table. Monsieur Simon est dans l'intention de vous faire



Digitized by Google

des excuſes de ſon étrange galanterie. Je lui ai dit de votre part tout ce qu'on pouvoit lui dire. Monſieur Damon ne l'a pas épargné non plus, & nous nous vengerons de lui pendant le ſouper. Il n'eſt pas difficile de le confondre : il eſt auſſi lâche qu'il eſt inſolent.

M. ORGON,

Vous entendez. Allons ; je vais toujours me mettre à table, crainte que les mets ne refroidiſſent.

Mad. ORGON.

Allez, allez ; nous n'avons pas beſoin de vous ; nous trouverons bien le chemin.

## SCENE X.

Mad. ORGON, CAROLINE.

Mad. ORGON.

COMMENT reconnoîtrai-je, ma chere Caroline, les obligations que je vous ai?

Digitized by Google

Je vous le recommande pendant le souper. Humiliez-le ; écrasez-le : il n'y a que vous qui puissiez lui tenir tête & le couvrir de ridicule. En quoi, ma chere enfant, pourrois-je vous marquer ma reconnoissance?

CAROLINE.

Votre bienveillance me suffit, Madame; votre honneur m'est aussi cher que le mien. Il me semble que toutes les femmes devroient être d'accord pour confondre un insolent qui ose manquer à quelqu'une d'elles.

Mad. ORGON.

Vous pouvez, ma chere Caroline, compter sur mon amitié tant que je vivrai. Cependant, indépendamment du service que vous venez de me rendre, je suis encore votre redevable; vous avez fait des emplettes, & vous vous êtes donnée mille peines pour moi. Je vous prie de vouloir bien accepter ce billet de loterie comme une foible marque de ma reconnoissance.



Digitized by Google

CAROLINE.

Gardez votre billet ; Madame, & laissez-moi le plaisir de vous avoir obligée sans récompense ; c'en est une assez flatteuse, si ce que j'ai fait pour vous a pu vous plaire. J'ai cependant une grâce essencielle à vous demander.

Mad. ORGON.

Dites, ma chere amie ; que puis-je faire pour vous obliger ?

CAROLINE.

Ce seroit, si l'occasion s'en présentoit, de tâcher de détruire dans l'esprit de mon oncle, la prévention où il est, que ma tante dépense beaucoup pour moi. Je vous proteste qu'il n'en est rien. La vieille parente chez laquelle je demeure, me donne assez, & ses bienfaits, joints au produit du travail de mes mains, suffisent pour que je ne manque pas du nécessaire. Il s'en faut cependant beaucoup que je sois dans l'aisance.

Mad. ORGON.

Ce n'est que de ce moment que je com-

Digitized by Google

mence à vous connoître & à croire que vous m'aimez. Je ferai tout ce que vous désirez ; mais je veux absolument que vous preniez ce billet : autrement vous me désobligerez.

CAROLINE.

Permettez-moi que je ne l'accepte pas : accordez-moi votre amitié, c'est tout ce que je demande. Partons, Madame ; on va se mettre à table, ne nous faisons pas attendre. Il faudra bien que Monsieur Simon change de manieres & de ton, ou il nous réduira à la dure nécessité de nous priver de l'honneur de sa compagnie.

*Fin du quatrieme Acte.*



Digitized by Google

# ACTE V.

## SCENE PREMIERE.

M. ORGON, Mad. DAMON.

Mad. DAMON.

Ce que vous dites, eſt-il bien vrai?

M. ORGON.

Très-vrai. Voilà la lettre de mon correſpondant de Berlin & la liſte de la loterie ; voyez & liſez vous-même. Le numéro 59, dont la deviſe eſt *pour la Vertu*, a gagné dix mille écus.

Mad. DAMON.

Ah ciel! c'eſt trop. Le croirai-je? Non, non, mon frere, il y a une erreur là-deſſous. Je ne mérite pas un

Digitized by Google

semblable bonheur. Je serois contente d'un lot de cent écus, & je....

M. ORGON.

Croyez-vous donc que je ne sache pas lire?

Mad. DAMON.

Dix mille écus?

M. ORGON.

Oui, dix mille écus: & vous les toucherez dans huit jours d'ici. Prenez la liste pour la montrer à votre mari, si vous jugez à propos.

Mad. DAMON.

Dix mille écus! O mon Dieu, comment employerai-je cet argent d'une façon utile? Me voilà donc en état de faire du bien à Caroline! Mais cela est-il bien vrai? Mes yeux ne me trompent-ils point? Quelle joie pour mon mari! Avec quatre écus en gagner dix mille!..... Cela est inoui. Je vais vîte porter cette bonne nouvelle à mon mari, & rendre mille actions de grâces au Ciel.... A combien d'honnêtes gens je pourrai faire



Digitized by Google

du bien ! Il me ſemble que je commence à vivre depuis que je ſuis en état de ſoulager les malheureux ! Mais vous, mon cher frere, que ferai-je pour vous remercier de toutes les peines que vous vous êtes données ? Parlez.

M. ORGON.

Rien au monde. Quand j'aurai encore fumé une pipe, je vous prierai ſeulement de m'envoyer chercher des porteurs ; car ma femme ne m'en payera pas ; & de leur donner quelques ſous de plus qu'à l'ordinaire, afin qu'ils me portent plus doucement qu'ils n'ont fait ce matin. Voilà le plus grand plaiſir que vous puiſſiez me faire. Si à cela vous ajoutez un petit verre de liqueur pour aider à ma digeſtion, je m'en irai très-content, & je dormirai bien.

Mad. DAMON.

Ce que vous demandez eſt bien peu de choſe. Ordonnez : tout ce qui eſt dans la maiſon eſt à votre ſervice. Croyez-vous que mon mari ſe contentera de mille



Digitized by Google

écus, & qu'il me permettra d'employer le reſte à marier Caroline, & à d'autres charités?

## SCENE II.

### LES ACTEURS PRÉCÉDENS, M. DAMON.

Mad. DAMON.

AH! mon cher époux! les tranſports de ma joie me permettent à peine.....

M. DAMON.

Je ſuis enchanté, ma chere amie, de te voir ſi joyeuſe le jour de ma fête. Tu ſais donc que j'ai fait venir des violons, & que nous allons danſer?

Mad. DAMON.

Ah! mon ami! point de violons aujourd'hui; ma ſatisfaction eſt trop grande pour que je puiſſe danſer. M'accorderas-tu une grâce?

M. DAMON.

Qu'eſt-ce qu'il y a donc, ma chere



Digitized by Google

enfant ? Parle, je te promets tout ce que tu voudras. Tu es ma chere épouse ; il ne te manque, pour être adorable, qu'un peu d'économie. Je te dirai ce soir un petit grief que j'ai eu contre toi ; mais je l'ai déjà oublié ; je suis sûr que tu n'avois pas intention de me déplaire.

M. ORGON.

Si vous voulez le lui dire, dépêchez-vous, ou bien je vais me coucher.

Mad. DAMON.

Si j'avois le bonheur de gagner dix mille écus à la loterie, me permettriez-vous d'en donner la moitié.....

M. DAMON.

Que dis-tu, mon enfant ? Qu'ai-je donc ! Je sens un trouble, une inquiétude.... Aurois-je trop bu d'un coup ?... Que veux-tu dire avec ta loterie ? D'où présumes-tu que tu as gagné dix écus ? Je n'ose pas prononcer le mot de mille... une sueur froide commence..... quel pressentiment..... Acheve donc, que parles-tu de loterie.....

Digitized by Google

M. ORGON.

Ceci dure trop long-temps pour moi ; je vais fumer une pipe au jardin.

Mad. DAMON.

Allez toujours, mais ne dites rien à perſonne juſqu'à ce que je vous rejoigne.

## SCENE III.

M. & Mad. DAMON.

Mad. DAMON.

AVEZ-VOUS toujours de l'inquiétude, mon cher ami ? Je vais la faire ceſſer bien vîte. Le Ciel vient de me combler d'un bienfait qui me fait verſer des larmes de reconnoiſſance. J'ai eu le bonheur.....

M. DAMON.

Grand Dieu, je vais avoir une attaque d'apoplexie!.... Que veux-tu ? Cela n'eſt pas poſſible.... Malheureux que je ſuis!... Je tremble..... Garde-toi de me dire.....

Digitized by Google

Mad. DAMON.

Vous m'effrayez..... Qu'avez-vous? Ecoutez-moi; il n'eſt pas queſtion de malheur. Sans vous le dire, j'ai pris quatre de ces vieux écus que je conſerve depuis long-temps, & les ai mis à la loterie. Dans ce moment M. Orgon a reçu, par la poſte, la liſte de la loterie, & j'ai gagné dix mille écus. J'en rends grâces au Ciel!

M. DAMON.

Ah oui, rends des grâces au Ciel!.. Je ſuis mort!..... Qu'as-tu dit?... Comment?.... Répete-le moi encore..... Tu as gagné dix écus!

Mad. DAMON.

Dix mille écus, vous dis-je. Tenez, liſez. Je vois que la joie vous met hors de vous-même. De grâce, n'ayez donc pas tant d'attachement pour l'argent; remettez-vous un peu, & ſongez plutôt à en faire un bon uſage; regardez: Le numéro 59, *Pour la Vertu*, a gagné

Digitized by Google

dix mille écus. Je vais chercher le billet.

## SCENE IV.

M. DAMON, M. SIMON.

M. DAMON.

EST-CE vous, M. Simon? Ah!..... mais laissez-moi seul..... Il faut que je pense..... Non, non, restez.

M. SIMON.

Je viens pour vous donner le bon soir, & vous remercier de l'honneur que vous m'avez fait.

M. DAMON.

On vous a fait peu d'honneur..... peu d'honneur..... De grâce, restez encore un moment, & faites-moi le plaisir de me confier le billet de loterie, seulement pour une minute..... Pour me mettre mieux en règle, je voudrois en avoir une copie, que j'ajouterai aux comptes comme une pièce justificative

Digitized by Google

M. SIMON.

A quoi bon cette copie? Vous n'avez pas à faire à un Juif. Bon soir; ne me priez plus à une si triste fête.

M. DAMON.

Je ne vous laisserai pas partir seul. Je vais vous accompagner, mon cher M. Simon: vous êtes mon grand ami, mon protecteur; je vous baise humblement les mains. Rendez-moi le service, je vous en conjure, de me prêter le billet de loterie, pour que j'en tire une copie. Vous savez que j'aime l'ordre; & quand j'ai un verre de vin dans la tête, les moindre choses m'inquietent & me tourmentent pendant des heures entieres. Le billet, M. Simon! au nom de Dieu, le billet!

M. SIMON.

Je vois avec plaisir, que vous vous êtes un peu grisé, M. Damon, si votre vin avoit été moins mauvais, je me serois grisé aussi. Votre Bourgogne est détestable; il sent horriblement le terroir;

Digitized by Google

il eſt du cru de Naumbourg (*a*) certainement. Adieu, Monſieur, allez vous repoſer, vous en avez beſoin; & dites à Mademoiſelle votre niece, qu'avec tout ſon eſprit & ſes lectures elle n'eſt qu'une platte Bourgeoiſe.

M. DAMON.

Quoi! vous voulez vous en aller ſans me donner.... Arrête!... Il faut que j'aie le billet, ou je vous tue.... Mon billet, entendez-vous? mon billet!

M. SIMON.

Voilà qui eſt plaiſant. Il faut qu'il y ait quelque choſe d'extraordinaire dans votre vin.

M. DAMON.

Non, non: je ne ſuis pas yvre, je veux avoir le billet de loterie..... Ne faites pas de façons, ou bien.... Voilà la poche où vous l'avez mis: vîte, ſortez-le!

(*a*) Ville en Saxe.

Digitized by Google

M. SIMON.

Fouillez dans mes poches; si vous le trouvez, il est à vous.

M. DAMON.

Il sera à moi? Ah, je suis indigne de tant de bonté! Ainsi donc vous me l'avez donné? Il n'est pas dans cette poche..... ni dans celle-ci non plus. Où l'avez-vous donc mis?

M. SIMON.

Vous ne le trouverez pas: je l'ai donné.

M. DAMON.

Non, vous l'avez caché.... Montrez-moi votre chapeau; vous l'avez glissé quelque part.... Il n'y est pas non plus.... Déshabillez-vous; vous l'aurez mis dans votre sein, ou.....

M. SIMON.

Savez-vous que cette Comédie commence à m'ennuyer? Puisque vous voulez savoir ce qu'est devenu le billet, je l'ai donné à Madame Orgon. La voici qui vient. Laissez-moi en repos, &

Digitized by Google

allez cuver votre vin de Bourgogne à six sols.

## SCENE V.

M. & Mad. DAMON.

M. DAMON (*croyant que c'est Madame Orgon*)

VITE, donnez-le-moi, ma sœur, vous l'avez; je sais que vous l'avez; M. Simon me l'a dit. Je ne vous laisserai pas sortir d'ici.....

Mad. DAMON.

Ne voyez-vous donc pas que c'est moi? Pourquoi querellez-vous votre belle-sœur? Je serois presque tentée de croire que vous avez bu un coup de trop en l'honneur de votre fête. Allez vous coucher, mon ami. Je ne sais ce qu'est devenu mon billet! Il n'y a coin ni recoin où je ne l'aie cherché sans pouvoir le trouver. L'aurois-je perdu en effet?

Digitized by Google

M. DAMON.

Ah, malheureux que je ſuis! J'ai ſu que tu avois mis de l'argent à la loterie. Je t'ai moi-même dérobé ton billet, & je l'ai vendu à mon ſcélérat de pupille, qui ne veut pas me le rendre. Et je perdrois les dix mille écus que tu as gagné ſi légitimement? Non; il faut abſolument que j'aie mon billet, ou je ne vivrai pas juſqu'à demain. Je ſuis un homme de bien, un homme de probité: Dieu me l'a donné, & le monde me le feroit perdre? Ah! mon enfant, cours, vole chez M. Simon, je t'en prie. Il eſt allé chez lui. Jette-toi à ſon cou, jette-toi à ſes pieds; ne ceſſe de le prier, de le conjurer, juſqu'à ce qu'il t'ait rendu le billet. Offre lui dix écus, offre lui en vingt, offre lui en cent, & rapporte-moi le billet: dis-lui que je ſuis au déſeſpoir, que je ſuis capable de tout; dis-lui que j'ai déjà le couteau ſur la gorge, & que je ne l'en tirerai pas que tu ne m'apportes le billet; dis que je....

Digitized by Google

Mad. DAMON.

Vous me faites pitié. Vous avez vendu mon billet? Vous voilà puni de votre avarice. En auriez-vous été plus malheureux, quand vous auriez eu de moins les quatre écus que j'avois mis à la loterie? Je ne suis pas née pour être heureuse! Pauvre Caroline! c'est toi sur-tout que je plains! Il est donc écrit que je ne pourrai jamais être utile à personne. O, qu'il est douloureux de voir s'évanouir une espérance sur laquelle on avoit fondé sa plus douce satisfaction! Mais, je vous le pardonne. Le destin ne l'a pas voulu! voilà ma consolation. Calmez-vous, mon ami, & tâchez, comme moi, de vous soumettre à la providence.

M. DAMON.

Je n'entends rien à ces consolations: je n'en veux point. Ce n'est pas le Ciel qui est cause de mon malheur; c'est moi, c'est mon pupille, c'est vous, c'est la détestable Orgon, c'est tout le monde entier. Ah! ma chere femme, ne me

Digitized by Google

refuſe pas ton ſecours; va vîte te jetter aux genoux de M. Simon.

Mad. DAMON.

N'exigez pas de moi une pareille indignité. Je n'irai pas chez M. Simon; je ne l'eſtime pas aſſez pour lui demander une grâce.

M. DAMON.

Vous ne voulez pas aller le voir? Vous n'avez donc plus aucune amitié pour moi? Dix mille écus! pour une pareille ſomme vous ne vous jetterez pas à ſes genoux? Allez-y, je vous en conjure. Vous ne connoiſſez pas l'empire qu'une femme a ſur un homme. Faites un effort généreux; prenez ſur vous de le toucher à force de careſſes: vous n'en ſerez pas moins ma femme. Allez-y, ou je vais mourir.

Mad. DAMON.

Penſez-vous à ce que vous dites? Eſt-ce ainſi que doit parler un époux qui veut être eſtimé de ſa femme? Vous voulez que je m'expoſe chez le plus impudent

Digitized by Google

des mortels? Quand même une démarche qui me compromettroit, pourroit vous rendre le plus riche de tous les hommes, je ne la ferois pas. Oubliez cet argent: le contentement vaut mieux que tous les tréſors de la terre.

M. DAMON.

Et c'eſt juſtement pour me le procurer, ce contentement, que je te conjure d'aller chez M. Simon. Veux-tu me réduire au déſeſpoir?

Mad. DAMON.

Je ne ferai pas un pas. Je n'acquérerai jamais des richeſſes par des moyens auſſi bas. Quand M. Simon ſaura que le billet m'a été enlevé, s'il veut m'aſſocier au gain, & s'il croit le devoir, peut-être y conſentirai-je; l'uſage que j'en ferois juſtifieroit ma condeſcendance. Croyez, mon ami, que ce n'eſt pas l'argent qui rend heureux. Si nous venions à mourir cette nuit, à quoi nous auroient ſervi les dix mille écus?

Digitized by Google

M. DAMON.

Oh que non, que non, je ne mourrai pas ſitôt ! Je n'ai pas encore mis ordre à mes affaires. Si le Ciel m'enlevoit inopinément, ce ſeroit le plus grand malheur qui pût arriver à toi & à toute ma maiſon. Non ; il ne le ſera pas. Il me rendra juſtice auparavant ; il me fera toucher les dix mille écus. Ma chere amie, imagine, je t'en conjure, quelqu'expédient pour faire rentrer ce billet entre mes mains. Je vais envoyer chercher la garde & faire mettre mon pupille aux fers, pour qu'il ne s'évade pas. Prie Dieu ! Tu as de la Religion.

Mad. DAMON.

Dans l'état où vous êtes, je vois bien que la raiſon ni les repréſentations ne feront rien ſur vous. Venez, allons confier votre chagrin à Madame Orgon & à Caroline ; peut-être trouverez-vous de la conſolation auprès d'elles. Plaignez-vous, j'y conſens ; mais ne vous abandonnez

Digitized by Google

donnez pas à des excès, à des fureurs qui dégradent l'humanité.

M. DAMON.

Ah! la maudite belle-fœur! C'eſt elle... La malédiction tombera ſur elle un jour. Je vais moi-même chez mon pupille. Je lui dirai tout. Je lui repréſenterai mon droit & ma juſtice... Je l'embraſſerai comme mon fils. Il eſt homme; il ſe laiſſera fléchir: prie Dieu ſeulement, prie Dieu; je ſerai bientôt de retour.

Mad. DAMON.

Reſtez, je vous en prie. Où voulez-vous aller? Attendez à demain matin. Vous ne voulez donc pas vous rendre à ma priere? Pourquoi faites-vous des imprécations contre votre belle ſœur?



Digitized by Google

## SCENE VI.

Mad. DAMON, M. ORGON.

M. ORGON.

AVEZ-VOUS fait venir des porteurs? Je m'en vais toujours chez moi, & ma femme me ſuivra quand bon lui ſemblera.

Mad. DAMON.

Ah, mon frere, ſi vous ſaviez....

M. ORGON.

Je ſuis fort content de votre ſouper, & je vous remercie. Il eſt tard. Bon ſoir. Auriez-vous un petit verre d'eau de canelle à me donner?

Mad. DAMON.

Un moment! Imaginez-vous que mon mari m'a enlevé ſecrétement le billet de loterie, & qu'il l'a vendu à ſon pupille? Il en eſt dans la plus grande fureur. Et moi pauvre infortunée, je vois anéantir la douce ſatisfaction dont je m'étois flat-

Digitized by Google

tée. L'idée de Caroline me déchire le cœur ; & je n'ai pas la force de retenir mes larmes.

M. ORGON.

Eh, pourquoi pleurez-vous? Supposez que vous n'avez rien gagné à la loterie. Votre fortune est comme elle étoit auparavant, & suffit à vos besoins: voilà l'essenciel ; les autres se tireront d'affaire comme ils pourront. J'ai pour principe, que toutes nos peines & nos travaux ne nous conduisent à rien. Il vaut mieux perdre dix mille écus, que de passer une nuit sans dormir. Imitez-moi: je ne me laisse ni entraîner à la joie, ni accabler par la tristesse, & pourvu que mon corps soit exempt de douleurs, je trouve que tout le reste va bien. Donnez-moi, je vous prie, un verre d'eau de canelle: cela fortifie l'estomac; après quoi je me mets en route.

Mad. DAMON.

Attendez un moment que mon mari soit de retour. Il est allé voir son pu-



Digitized by Google

pille malgré moi. Vous êtes bien peu ſenſible au malheur de vos amis! J'aimerois mieux ceſſer de vivre, que de ceſſer de partager les peines & les plaiſirs de mes ſemblables. Ne me quittez pas que mon mari ne ſoit revenu, & joignez vos repréſentations aux miennes, pour le calmer s'il eſt poſſible.

M. ORGON.

Eh, que voulez-vous que je faſſe? Puis-je empêcher qu'une choſe perdue ne ſoit perdue?

Mad. DAMON.

Si vous ne voulez pas reſter davantage, il faut bien vous laiſſer partir; mais je ne pourrai point vous donner de liqueur que mon mari ne ſoit de retour; il a emporté la clef.

M. ORGON.

Je n'attendrai pas plus long-temps. Je vous remercie de toutes vos attentions, & je vous ſouhaite une bonne nuit.

Digitized by Google

## SCENE VII.

Mad. DAMON, CAROLINE.

CAROLINE.

J'AI tantôt vu sortir mon oncle en grande hâte; je voudrois savoir où il est allé.

Mad. DAMON.

Ah! mon enfant, que je te fasse part d'un grand malheur! Mais tu me fais pitié, & je n'ai pas le courage de te le dire.

CAROLINE.

Si ce malheur ne regarde que moi, je l'apprendrai tranquillement; mais si c'est vous, au nom de Dieu ne me le dites pas. Que m'est-il donc arrivé de fâcheux, ma chere tante? Celui à qui j'avois donné tout mon cœur, m'auroit-il trahi? Auroit-il donné sa main à une autre plus riche que moi? Oh non, n'en croyez rien; son ame est trop noble &



Digitized by Google

trop honnête : il m'aime, j'en ſuis ſûre. Mon plus grand chagrin eſt de ne pouvoir le ſurpaſſer en tendreſſe. Vous allez bientôt le voir : il m'a promis de venir me prendre ici, & il n'y manquera pas.

Mad. DAMON.

Parce que je parle d'un malheur, tu penſes tout de ſuite à ton Amant. Je ſuis enchantée de voir qu'il n'y a point de malheur plus grand pour toi que celui de le perdre. Il mérite les ſentimens que tu as pour lui. L'accident qui vient de nous arriver, eſt d'une autre nature ; promets-moi que tu ne t'en chagrineras pas, ſi je te l'apprends : la choſe te regarde plus que perſonne.

CAROLINE.

Si elle ne regarde ni vous ni mon amour, je ſuis déjà conſolée. Qu'eſt-ce donc, ma chere Tante ? Ne me faites pas languir.

Mad. DAMON.

Il n'y a qu'un moment que M. Orgon a appris, par des lettres de Berlin, que

Digitized by Google

j'avois gagné dix mille écus à la loterie. J'ai cherché mon billet, mais inutilement. Mon mari a ſu, je ne ſais par qui, que j'avois mis de l'argent à la loterie. Il a été fouiller dans ma commode; il a trouvé le billet, & l'a vendu à ſon pupille : cela n'eſt-il pas bien triſte ?

CAROLINE.

Je vous plains de tout mon cœur. Mais vous n'aimez pas l'argent, pourquoi vous affliger ? Vous n'en ſerez pas moins heureuſe. Vos véritables tréſors ſont dans le cœur de vos amies.

Mad. DAMON.

Ce n'eſt pas pour moi, que je déſirois gagner ; & quel qu'eût été mon bonheur, je me propoſois de le partager avec toi. Ne pleure pas ; ma chere Caroline, le Ciel te réſerve de plus grands biens ; mais plains moi de ne pouvoir ſatisfaire mon amitié pour toi.

CAROLINE.

Ce n'eſt pas l'accident qui nous arrive qui m'arrache des larmes, c'eſt votre



Digitized by Google

tendreſſe & votre généroſité qui les font couler. Depuis la mort de mes parens, vous m'avez tenu lieu de mere, vous m'avez empêchée de ſentir leur perte. Je vous dois mon éducation, mon amour pour la vertu, & juſqu'au digne mortel qui m'a donné ſon cœur. Voulez-vous me combler de nouveaux bienfaits ? Je me proſterne devant vous, & je vous jure un reſpect & une reconnoiſſance qui dureront autant que ma vie.

Mad. Damon.

Je ſuis un peu conſolée, puiſque je te vois tranquille. Viens, retournons au jardin, allons nous réjouir d'être capable d'oublier un chagrin qui en accableroit d'autres. Tout l'Univers eſt à nous, que M. Simon garde le billet.

Caroline.

Non, généreuſe bienfaitrice, le voilà ce billet : il eſt entre vos mains, & je ſuis au comble de la joie de pouvoir vous le reſtituer. Puiſque, comme dit la deviſe, il étoit deſtiné pour la Vertu, c'eſt

Digitized by Google

entre vos mains qu'il doit être : acceptez-le avec ce baiſer le plus tendre & le plus ſincere.

Mad. DAMON.

Vous avez ce billet? ... Vous auriez pû vous abaiſſer.... Ton bonheur ſeroit un bienfait de M. Simon? ... Ah, mon enfant, cours le lui rendre.

CAROLINE.

Ne craignez rien; Madame Orgon m'a forcée tantôt de l'accepter; c'eſt à elle que M. Simon l'a donné. Elle a voulu s'acquitter par-là de quelques petits ſervices que je lui avois rendus. J'avois refuſé conſtamment cette marque de ſa reconnoiſſance; mais je me ſuis déterminée à la recevoir, lorſqu'elle m'a dit elle-même qu'elle avoit eu l'indiſcrétion de lâcher quelque choſe à M. Damon au ſujet de la loterie, qu'apparemment il vous avoit pris votre billet & l'avoit vendu à M. Simon, & qu'elle ne vouloit pas en reſter chargée, dans la crainte que tôt ou tard vous ne lui en



Digitized by Google

fussiez mauvais gré. J'ai cru pour lors que je pouvois recevoir son présent, que je ne regardois que comme une restitution qu'elle me mettoit dans le cas de vous faire: voilà mon intention en l'acceptant; il est à vous, & personne n'a droit d'y prétendre que vous.

Mad. DAMON.

La méchante femme en a parlé sans doute exprès à mon mari, pour me causer du chagrin. Pardonnons-le lui: elle sera assez punie par l'envie que lui causera notre bonheur. Dieu soit loué de ce que le billet est revenu entre nos mains! Où as-tu donc laissé ta bienfaitrice? Est-elle seule au jardin?

CAROLINE.

Non, sa femme-de-chambre y est seule avec elle, & je me suis sauvée pour ne pas entendre les duretés qu'elle dit à cette pauvre fille; elle m'a fait compassion.

Mad. DAMON.

Le billet est à toi, ma chere Caro-

Digitized by Google

line; si tu veux que j'y aie des droits, je les borne à la valeur de mille écus, que je destine à quelques charités; tu en donneras autant à mon mari, si tu veux, pour l'empêcher de crier: & le reste sera pour toi.

CAROLINE.

J'accepte mon bonheur de vos mains. Comment vous témoignerai-je jamais toute ma reconnoissance?

Mad. DAMON.

Je ne veux point d'autre récompense que celle de me réjouir avec toi de ta félicité. Tu es ma chere fille.



Digitized by Google

## SCENE VIII.

### LES ACTEURS PRÉCÉDENS, Mad. ORGON.

Mad. ORGON.

MON mari ſeroit-il déjà retourné au logis? J'ai peine à le croire.

Mad. DAMON.

J'ai fait ce que j'ai pu pour le retenir, mais inutilement.

Mad. ORGON.

Je vais donc vous donner le bon ſoir. Vous nous avez régalés on ne peut pas mieux. Faites-moi le plaiſir de me venir voir le plutôt que vous pourrez avec Caroline. Je ne ſuis jamais ſi contente que quand je vous poſſede. Avant de vous quitter, il faut que je vous faſſe l'aveu d'une étourderie dont je vous demande pardon. Je croyois que votre mari ſavoit que vous aviez mis à la loterie, j'en ai cauſé avec lui ſans y en-

Digitized by Google

tendre fineſſe, & je ſuis la cauſe innocente qu'il vous a enlevé votre billet & qu'il l'a vendu: heureuſement qu'il eſt tombé entre mes mains. Caroline, ſans doute vous a dit que je lui en avois fait préſent, & je vous prie de trouver bon qu'elle le garde.

Mad. DAMON.

Vous n'avez aucuns remercîmens à me faire, & encore moins de pardon à me demander, & je ſuis ſûre que vous partagerez ma joie, quand je vous dirai que le billet a gagné dix mille écus. Monſieur votre époux en a reçu la nouvelle par la poſte de l'après-dîner, & j'allois vous en faire part....

Mad. ORGON.

Dix mille écus! Voilà ce qu'on peut appeller du bonheur! Dix mille écus! Je me ſouviendrai du jour de la fête de M. Damon, & je le regarderai comme le plus agréable de ma vie. J'ai peine à parler.... tant la joie.... Dix mille écus! Mais en êtes-vous bien ſûre?....

Digitized by Google

Quoi, le billet que j'ai eu entre mes mains, a gagné dix mille écus? Si je vous aimois moins, je crois que je vous porterois envie. Le deſtin ne veut pas que rien de ſemblable m'arrive.... Vous pouvez à préſent, ma ſœur, vous donner un équipage, & venir chez moi en carroſſe. Je vois votre bonheur avec plaiſir, & je ſouhaite que le Ciel vous comble long-temps de ſes faveurs.

Mad. DAMON.

Me faites-vous l'injure de croire que je conſacrerai cet argent au luxe? Un carroſſe ne me rendroit pas plus heureuſe. Je n'imiterai pas ces gens qui dépenſent plus en harnois dans une année, qu'ils ne font de charités en dix. Caroline a bien voulu accepter la plus grande partie du gain; il ne tenoit qu'à elle qu'il lui appartînt en entier: elle a mieux aimé me le devoir qu'au haſard, & c'eſt un trait de ſa part que je n'oublierai jamais. Elle vous doit auſſi des remerci-

Digitized by Google

mens; c'eſt vous qui êtes la cauſe du bonheur qui lui arrive.

CAROLINE.

Oui, Madame, & ſouffrez....

Mad. ORGON.

Diſpenſez-moi d'en entendre davantage. Je ne ſais ſi c'eſt l'excès de ma joie, ou le ſerein qui a augmenté le malaiſe que j'ai éprouvé toute la journée; mais je ſuis prête à me trouver mal. Pauvre infortunée que je ſuis, toutes les douleurs ſont pour moi! Mais votre bonheur me conſole: il faudroit, pour le rendre complet, que le Jouaillier vînt à mourir, & des deniers qu'il vous laiſſeroit, vous pourriez en acheter une terre noble, & vous mocquer de tout le monde. Vous ne craignez aucun obſtacle au paiement des dix mille écus, n'eſt-ce pas? Combien vous retiendra-t-on ſur cette ſomme? Adieu, portez-vous bien.

Digitized by Google

CAROLINE.

Permettez que j'aie l'honneur de vous accompagner.

## SCENE IX.

M. & Mad. DAMON.

M. DAMON.

LE maudit pupille! Je ne l'ai pas trouvé. Dans quelle déteſtable maiſon le Diable a-t-il pu le conduire? La vilaine créature! Il ne manquera pas de donner cette nuit le billet! Ah, malheureux que je ſuis!

Mad. DAMON.

Mon cher ami, le billet eſt entre nos mains.

M. DAMON.

Où eſt-il? Où eſt-il? Qui eſt-ce qui l'a?

Mad. DAMON.

C'eſt Caroline: Madame Orgon le lui a donné, & je vous conjure de le lui

Digitized by Google

laisser. Vous l'avez vendu à M. Simon, ainsi vous n'y avez plus de droit: faites comme si M. Simon l'avoit gardé: abandonnez-le à Caroline; elle n'est pas riche; ne lui contestez pas un bien qui peut la rendre heureuse, & dont vous n'avez pas besoin. Vous n'avez point d'enfans. Soyez sensible à ma priere & à mes larmes. Au reste, Caroline veut bien vous donner mille écus; cette générosité....

M. DAMON.

Ne pleure pas, ma chere amie, je ne saurois voir couler tes larmes; tu me fends le cœur. Tu sais combien je t'aime, que je n'ai rien de plus cher au monde que toi. Allons, puisque ta niece est une pauvre orpheline, j'userai de miséricorde envers elle; je ne lui ferai point de procès, & je me contenterai de mille écus; mais il faut qu'elle me donne une reconnoissance que la somme totale me reviendra après sa mort & qu'elle me compte tout-à-l'heure les mille écus....

Digitized by Google

## SCENE X.

### LES ACTEURS PRÉCÉDENS, CAROLINE.

M. DAMON.

AVEZ-VOUS les mille écus, ma niece ? Je veux bien m'en contenter, mais il faut me les compter sur le champ. J'ai besoin d'argent. Me ferez-vous aussi une reconnoissance, comme quoi après votre décès le reste me reviendra? Y consentez-vous? N'y consentez-vous pas?

CAROLINE.

Eh oui, mon oncle; demain je vous ferai toucher vos mille écus : comptez-y.

M. DAMON.

Bon, bon! mais tout en louis d'or; je ne recevrai pas d'autre monnoie. Il faudra aussi que votre tuteur signe la reconnoissance, & que vous me rembour-

Digitized by Google

siez les trente livres dix sols que j'ai avancés pour l'enterrement de votre pere.

CAROLINE.

Oui; je vous payerai, par-dessus le marché, trente autres livres d'intérêt.

M. DAMON.

Je ne suis pas Juif à ce point, & je ne les accepterai pas comme intérêts; mais si vous me les donnez par reconnoissance de ce que j'ai attendu si longtemps, je les accepterai volontiers. Je vais de ce pas trouver le Seigneur qui a les lettres de change, & lui dire qu'il aura demain mille écus. Il n'est pas trop tard pour gagner encore quelqu'argent.

Digitized by Google

## SCENE XI.

Mad. DAMON, CAROLINE.

Mad. DAMON.

NE te mets pas en peine de la reconnoissance, je l'en ferai revenir. Il ne tiendra pas contre moi & la vue de mille écus. Ah! voilà ton cher M. Antoine.

Digitized by Google

## SCENE XII & derniere.

### LES ACTEURS PRÉCÉDENS, M. ANTOINE.

M. ANTOINE.

JE vous demande pardon, Madame, si j'entre chez vous sans être annoncé; je n'ai trouvé personne dans toute la maison. Vous vous doutez bien que je viens chercher Mademoiselle votre niece pour la reconduire chez elle.

Mad. DAMON.

Je sais que vous ne venez me voir que quand Caroline est chez moi. Malgré cela vous êtes toujours le bien venu.

M. ANTOINE.

Vous êtes trop bonne, Madame. (*à Caroline*) Aurai-je l'honneur, Mademoiselle, de vous donner la main.

Digitized by Google

CAROLINE.

Dans l'instant; mais répondez-moi auparavant à une question : M'aimez-vous toujours?

M. ANTOINE.

Pourquoi me faites-vous une question à laquelle j'ai répondu tous les jours depuis quatre ans?

CAROLINE.

C'est que je ne sais point de demande plus importante à vous faire. Vous en coûteroit il d'y répondre?

M. ANTOINE.

Non; mais il m'est sensible de vous voir dans une sorte de doute sur mes sentimens. Seroit-il possible que vous ne connussiez pas encore toute ma tendresse?

Mad. DAMON.

Elle la connoît, Monsieur; mais il y a des choses qu'on aime à s'entendre répéter souvent.

Digitized by Google

CAROLINE.

Je crois que vous m'aimez ; mais m'aimerez-vous conſtamment? Déſirez-vous ſincérement de vous unir avec moi?

M. ANTOINE.

Vous m'affligez, ma chere Caroline. Si vous doutez de ma conſtance, comment me permettez-vous de vous voir? Ne me regardez-vous plus comme votre époux? Hélas ! que ne puis-je rendre ma ſituation auſſi heureuſe que je le ſouhaite ! Je ne veux pas ſeulement vous poſſéder, mais j'aſpire au bonheur de vous procurer une vie douce & aiſée ; voilà le but de mes travaux, & l'unique récompenſe que j'en attends. Au nom de Dieu, Madame, expliquez-moi cette énigme. Pourquoi Caroline affecte-t-elle, en votre préſence, de m'allarmer par des queſtions qui déchirent mon cœur? Auroit-elle trouvé une fortune plus digne d'elle, que celle que je pourrai lui offrir?

Digitized by Google

Mad. DAMON.

Non, Monsieur; elle ne sauroit trouver un bonheur plus grand que celui d'être à vous. Ses questions ne sont que l'effet de sa tendresse.

CAROLINE.

Ne vous ai-je pas dit cent fois, mon cher Antoine, de chercher une femme riche, puisque le malheur de votre situation ne vous permettoit pas de vous unir à une femme sans bien? Ne vous ai-je pas dit que je ferois le sacrifice de toutes mes prétentions sur votre cœur, plutôt que de vous exposer à vous rendre malheureux? Je ne vous cache pas que votre perte seroit ce qui pourroit m'arriver de plus cruel au monde, mais plutôt que de vous engager dans un lien qui rendroit votre vie désagréable & pénible, je vous le répete en présence de ma tante, j'aimerois mieux renoncer à votre tendresse.

M. ANTOINE.

Digitized by Google

M. ANTOINE.

Depuis quand, belle Caroline, vous ſuis-je devenu ſi indifférent? Pourquoi ne voulez-vous plus eſpérer que ma ſituation changera un jour? Vous ſavez avec quelle ardeur j'y travaille. L'idée que je travaille pour vous, me fait trouver des charmes aux occupations les plus pénibles. Je peux vous offrir ma main dès aujourd'hui; ce que j'ai ſuffiroit à nos beſoins: mais je voulois vous affranchir de la crainte de l'avenir. Je ne doute pas de votre conſtance; mais ſi vous avez des raiſons pour vous repentir de votre choix, ſoyez aſſurée que je ne vous offenſerai par aucun reproche, & que je vous cacherai juſqu'à mes larmes. Dites-moi donc ce qui s'eſt paſſé: je mérite au moins cette preuve de votre eſtime, ſuppoſé que vous ne me trouviez plus digne de votre tendreſſe.

CAROLINE.

Je vais tout vous découvrir. Vous



Digitized by Google

m'aimâtes avant que j'eusse le moindre bien. Votre commerce, en me donnant de la tendresse pour vous, m'a fait chérir la vertu. Il y a quatre ans que nous nous aimons ; ce sentiment est aussi vif dans mon cœur que si je commençois à l'éprouver d'aujourd'hui. Vous méritez une femme plus accomplie que moi : mais enfin vous m'avez choisie, & je ne peux ni ne veux être heureuse que par vous. Tenez, mon cher Antoine, voilà l'assurance de dix mille écus qu'un événement extraordinaire nous procure. Ils me font plaisir, parce que je peux vous les offrir comme une preuve de ma tendresse. Vous en remettrez deux mille écus à ma tante : le reste est à vous ; c'est à sa générosité que vous devez des remercîmens. Aurez-vous encore des inquiétudes sur notre sort ?

M. ANTOINE.

Est-il possible ! O Ciel, je te rends grâces ! Quoi, nous pourrions.....

Digitized by Google

Mad. DAMON.

Vous pouvez vous fier à ce qu'elle vous dit. Mais, allons faire un tour au jardin: nous vous raconterons cette aventure. Ce billet, après avoir passé par plusieurs mains, est revenu dans celle de Caroline; il avoit été destiné à être la récompense d'un amour vertueux.

CAROLINE.

Suis-je à vous maintenant? (*Elle l'embrasse*) Craindrez-vous encore de me rendre assez heureuse? Ah, mon ami! auriez-vous cru que la récompense de vos vertus étoit si prochaine?

M. ANTOINE.

Ne regardez pas cet événement comme la récompense de mes vertus, mais comme un bienfait du Ciel. Non, je ne saurois être plus heuréux que je le suis. Vous êtes donc à moi? Ce n'est que de ce moment que la vie me devient chere. Mon sort n'est plus incertain. Vous me donnez votre cœur, &



Digitized by Google

vous y ajoutez le don de votre fortune! Je ne peux exprimer ni ma joie ni ma reconnoiſſance.... Ah, ma chere Caroline!

Mad. DAMON.

Si cette union n'eſt pas heureuſe, quelle union le ſera jamais?

*FIN.*

Digitized by Google

# LE TRÉSOR,

## COMÉDIE EN UN ACTE.

*De M. LESSING.*



Digitized by Google

## *ACTEURS.*

LÉANDRE.
STÉLÉNO.
PHILTO, Vieillard.
ANSELME.
LÉLIO, fils d'Anſelme.
MASCARILLE, Valet de Lélio.
RAPS.
UN CROCHETEUR.

*La Scene eſt dans la rue.*

Digitized by Google

# LE TRÉSOR, COMÉDIE.

## SCENE PREMIERE.

LÉANDRE, STÉLÉNO.

STÉLÉNO.

Quoi si jeune, Léandre, vous avez déjà fait choix d'une Maîtresse?

LÉANDRE.

C'est précisément parce que je suis jeune, que je lui plairai davantage. Au reste, quelle est donc ma jeunesse? Si j'avois le double de mon âge, je pour-



Digitized by Google

rois avoir des enfans aussi âgés que je le suis.

STÉLÉNO.

Et vous voulez que je la demande en mariage?

LÉANDRE.

Je vous en conjure, mon cher tuteur!

STÉLÉNO.

Mon cher tuteur? Comme on devient poli, quand on est amoureux! Mais ne peut-on la connoître? Vous n'avez pas encore dit qui elle est.

LÉANDRE.

C'est une personne adorable.

STÉLÉNO.

A-t-elle du bien? Quelle sera sa dot?

LÉANDRE.

C'est la beauté même, & avec cela innocente..... innocente comme moi!

STÉLÉNO.

Croit-elle aussi, qu'avec le double de son âge elle pourroit avoir des en-

Digitized by Google

ſans auſſi âgés qu'elle?.... Mais dites-moi ce qu'on lui donne en mariage.

LÉANDRE.

Si vous la voyiez, vous l'aimeriez autant que moi. Un viſage charmant, une taille de Nymphe.....

STÉLÉNO.

Et la dot?

LÉANDRE.

Elle a tout ce qu'il faut pour faire une femme accomplie.

STÉLÉNO.

Et la dot?

LÉANDRE.

Sa démarche eſt d'une nobleſſe, d'une aiſance!... Et on voit qu'elle doit toutes ſes grâces à la nature....

STÉLÉNO.

Et la dot?

LÉANDRE.

Quand ſon viſage ne ſeroit pas le plus aimable du monde, ſon caractere & ſes manieres la feroient adorer.....



Digitized by Google

STÉLÉNO.

Répondez-moi donc enfin! C'eſt de la dot que je parle: combien lui donne-t-on en mariage?

LÉANDRE.

On trouveroit difficilement, dans aucune perſonne de ſon ſexe, autant d'eſprit & de vertu....

STÉLÉNO.

Tout cela eſt bon; mais ſa dot?

LÉANDRE.

Outre cela, Monſieur, elle eſt d'une bonne famille... d'une excellente famille.

STÉLÉNO.

Les meilleures familles ne ſont pas toujours les plus riches! La dot?

LÉANDRE.

J'oublioís de vous dire auſſi, qu'elle chante comme un ange.

STÉLÉNO.

Eh, morbleu! me ferez-vous demander cent fois la même choſe? Je veux ſavoir, avant toute autre choſe, quelle eſt ſa dot.

Digitized by Google

LÉANDRE.

Je l'ai entendue chanter hier au soir, pour la premiere fois.....

STÉLÉNO.

C'est trop vous moquer de votre tuteur. Si vous ne voulez pas me répondre, passez votre chemin, & laissez-moi passer le mien.

LÉANDRE.

Ne vous fâchez pas, mon cher tuteur; je vais répondre à votre question.

STÉLÉNO.

Faites-le donc!

LÉANDRE.

Que me demandiez-vous?.... Vous me demandiez, je crois, si elle étoit bonne économe?... On ne peut pas davantage! Ce sera un trésor pour un mari.

STÉLÉNO.

C'est quelque chose: cependant ce n'est pas encore ce que je vous demandois.... Je voulois savoir si elle est riche, si elle aura une bonne dot. M'entendez-vous?



Digitized by Google

LÉANDRE (*triſſement*)

Une dot?

STÉLÉNO.

Oui, une dot! Je parie que vous n'avez ſeulement pas ſongé à vous en informer.... O jeuneſſe! jeuneſſe! Eh bien, ſi vous ne ſavez pas encore combien on donnera en mariage à votre maîtreſſe, allez le demander; alors nous parlerons ſérieuſement de cette affaire.

LÉANDRE.

Je n'ai pas été ſi étourdi que vous le croyez; Je m'en ſuis informé, & je peux vous dire ce qu'il en eſt.

STÉLÉNO.

Vous ſavez donc ce qu'elle aura?

LÉANDRE.

A peu de choſe près.

STÉLÉNO.

Et combien?

LÉANDRE.

Cela n'eſt pas trop conſidérable.

Digitized by Google

STÉLÉNO.

Voyons! Vous êtes riche de votre côté; ainſi.....

LÉANDRE.

Vous êtes un homme adorable, mon cher tuteur! Comme vous dites très-bien, je ſuis aſſez riche pour paſſer quelque choſe ſur ce point....

STÉLÉNO.

Aura-t-elle à-peu-près la moitié de ce que vous avez?

LÉANDRE.

Pas tout-à-fait.

STÉLÉNO.

Le tiers?

LÉANDRE.

Pas tout-à-fait non plus.

STÉLÉNO.

Le quart?

LÉANDRE.

Pas encore.

STÉLÉNO.

C'eſt donc le huitieme? Cela feroit

Digitized by Google

aux environs de huit ou dix-mille francs : ce n'est pas beaucoup pour se mettre en ménage.

LÉANDRE.

Je vous ai déjà dit qu'elle n'avoit pas beaucoup..... pas beaucoup.....

STÉLÉNO.

Mais enfin, elle a quelque chose. Combien donc ?

LÉANDRE.

Peu, mon cher tuteur.

STÉLÉNO.

Eh bien, ce peu ?....

LÉANDRE.

Oh ! très-peu..... très-peu....

STÉLÉNO.

Enfin, ce peu a un nom.

LÉANDRE.

Ce peu, M. Stéléno, ce peu est.... est rien.

STÉLÉNO.

Rien du tout ?.... Mais y pensez-vous, Léandre, de vouloir prendre

Digitized by Google

pour femme une fille qui n'a rien du tout?

LÉANDRE.

Rien du tout? Elle a tout ce qui fait une femme accomplie; il ne lui manque que de l'argent.

STÉLÉNO.

C'eſt-à-dire qu'elle ſeroit une femme accomplie, ſi elle avoit encore ce qui fait une femme accomplie..... Mais peut-on ſavoir, au moins, comment s'appelle cette belle Mendiante?

LÉANDRE.

Mendiante? Quel nom! Ah, M. Stéléno, ſi le mérite donnoit l'opulence, ce ſeroit elle qui ſeroit riche, & nous, nous ſerions les pauvres.

STÉLÉNO.

Dites-moi donc comme elle s'appelle?

LÉANDRE

Camille.

Digitized by Google

STÉLÉNO.

Camille? La sœur de ce libertin de Lélio?

LÉANDRE.

Elle-même. On dit que son pere est le plus honnête homme du monde.

STÉLÉNO.

Il l'est en effet, ou il l'a été; car il y a neuf ans qu'il est parti d'ici, & depuis quatre à cinq on n'a point eu de ses nouvelles. Il est mort vraisemblablement, & c'est un bonheur pour lui; le chagrin de voir le désordre de sa famille, l'auroit également tué.

LÉANDRE.

Vous le connoissiez donc beaucoup?

STÉLÉNO.

Il étoit le plus ancien & le plus cher de mes amis.

LÉANDRE.

Et vous vous montrez si cruel envers sa fille? Vous voulez m'ôter la gloire & la satisfaction de la remettre dans une situation qui soit digne d'elle?

Digitized by Google

STÉLÉNO.

Léandre, si vous étiez mon fils, je ne balancerois pas un moment; mais vous n'êtes que mon pupille. Parvenu à un âge plus mûr, vous pourriez changer d'inclination, vous repentir de ce que vous auriez fait: & le blâme en retomberoit sur moi.

LÉANDRE.

Mon inclination changeroit? Je pourrois cesser d'aimer Camille? Je.....

STÉLÉNO.

Attendez que vous soyez devenu votre maître; alors vous ferez ce que vous jugerez à propos. Si Camille étoit encore dans l'état d'aisance où son pere l'avoit laissée; si son frere n'avoit pas tout dissipé; si le vieux Philto à qui Anselme avoit confié le soin de ses enfans, n'en avoit pas abusé pour les ruiner, vous me verriez moi-même faire tous mes efforts pour vous assurer la possession de Camille: mais les choses étant comme elles sont, je ne dois pas m'en mêler.

Digitized by Google

LÉANDRE.

Mon cher M. Stéléno....

STÉLÉNO.

Vous cherchez en vain à m'ébranler; je vous ai dit mon dernier mot. Quand je vous ai rencontré, j'allois chez Philto, qui eſt mon ami, lui faire des reproches ſur ſa conduite avec Lélio. Il vient d'acheter de ce jeune diſſipateur la maiſon de ſon pere, qui étoit l'unique bien qui reſtoit à ces malheureux enfans. Cela va trop loin & devient inexcuſable... Allez m'attendre au logis, Léandre; à mon retour, nous pourrons encore cauſer de cette affaire.

LÉANDRE.

J'y vais, dans l'eſpérance de vous voir revenir avec des ſentimens plus favorables pour moi. Serez-vous bientôt de retour?

STÉLÉNO.

Je vous le promets.

Digitized by Google

## SCENE II.

STÉLÉNO (*seul*)

JE sais qu'on ne gagne rien en disant aux gens leurs vérités, & qu'on risque de se brouiller avec eux en les éclairant sur leurs torts. N'importe. Je ne veux plus rien avoir de commun avec un homme capable d'un mauvais procédé... Qui m'auroit jamais dit, que Philto, lui en qui j'avois une si entiere confiance..... Le voilà justement qui vient vers moi.....

Digitized by Google

## SCENE III.

### PHILTO, STÉLÉNO.

STÉLÉNO.

BON jour, M. Philto.

PHILTO.

Eh, vous voilà, M. Stéléno! Comment cela va-t-il, mon ancien, mon cher ami? Où alliez-vous?

STÉLÉNO.

J'allois chez vous.

PHILTO.

Chez moi? Voulez-vous que j'y retourne avec vous?

STÉLÉNO.

Cela n'eſt pas néceſſaire; il m'eſt égal de vous parler dans votre maiſon ou dans la rue; d'ailleurs, j'aime encore mieux vous parler en plein air: je craindrai moins la contagion.

Digitized by Google

PHILTO.

Que voulez-vous dire par là? Eſt-ce que j'ai été attaqué de la peſte depuis que je ne vous ai vu?

STÉLÉNO.

De quelque choſe de pire encore..... O Philto, Philto! Etes-vous le vertueux Philto que toute la ville a compté juſqu'ici au nombre de ſes plus honnêtes citoyens?

PHILTO.

Voilà un excellent début! Comment me le ſuis-je attiré?

STÉLÉNO.

Ignorez-vous comme on parle de vous dans toute la ville? On ne prononce plus votre nom ſans l'accompagner des épithetes de trompeur, d'uſurier, de fripon....

PHILTO.

J'en ſuis fâché; mais que voulez-vous que j'y faſſe? Il faut laiſſer parler le monde. Je ne puis empêcher qu'on ne penſe & qu'on ne diſe de moi des

Digitized by Google

choſes déſavantageuſes ! Il me ſuffit d'être convaincu intérieurement qu'on me fait injuſtice.

STÉLÉNO.

Quoi, vous êtes indifférent à ces choſes-là ? Je ne le ſuis pas tant pour vous, quand je les entends. Croyez-vous que votre ſang-froid vous juſtifie? On eſt ſouvent modéré, parce qu'on ſent bien qu'on n'eſt pas en droit de s'emporter.... Si quelqu'un parloit de moi ſur ce ton-là..... je crois que je lui tordrois le cou..... Auſſi n'y donnerai-je jamais priſe par mes actions.

PHILTO.

Me direz-vous quels ſont les crimes qu'on m'impute ?

STÉLÉNO.

Il faut que votre conſcience ſoit déjà bien familiariſée avec le mal, puiſque vous ne vous les rappellez pas vous-même.... Dites-moi, Philto, Anſelme étoit-il votre ami?

Digitized by Google

PHILTO.

Il l'étoit & l'eſt encore, quelqu'éloignés que nous ſoyons l'un de l'autre. Ne avez-vous donc pas qu'à ſon départ il ne confia ſon fils & ſa fille? M'auroit-il commis un pareil dépôt, s'il ne m'avoit pas cru ſon ami?

STÉLÉNO.

Pauvre Anſelme, que tu t'es trompé!

PHILTO.

Je ne penſe pas comme vous.

STÉLÉNO.

Non? Eh bien, quand j'aurai un fils que je voudrai voir courir à ſa ruine, je ne manquerai pas de le remettre entre vos mains. Vous avez fait un joli garçon de Lélio!

PHILTO.

Allez-vous mettre ſur mon compte une choſe dont vous même m'avez juſtifié autrefois? Tous les excès de Lélio ont été commis à mon inſu; & quand ils ſont venus à ma connaiſſance, il étoit trop tard pour y remédier.

Digitized by Google

STÉLÉNO.

Je ne crois plus rien de tout cela: votre dernier trait vous démaſque.

PHILTO.

Quel trait?

STÉLÉNO.

A qui Lélio vient-il de vendre ſa maiſon?

PHILTO.

A moi.

STÉLÉNO.

Vous pouvez arriver quand il vous plaîra, Seigneur Anſelme! Vous aurez le plaiſir de coucher dans la rue..... Ah, Philto.....

PHILTO.

Ne l'ai-je pas payée trois mille écus?

STÉLÉNO.

Elle vous coûte auſſi votre réputation d'honnête homme.

PHILTO.

J'ai donc eu tort de l'acheter?

STÉLÉNO.

Deviez-vous rien acheter de Lélio?

Donner

Digitized by Google

Donner de l'argent à un homme comme celui-là, n'eſt-ce pas mettre les armes entre les mains d'un furieux? N'eſt-ce pas s'aſſocier avec lui pour ruiner ce pauvre pere?

PHILTO.

Mais Lélio avoit un beſoin indiſpenſable de cet argent. Il lui en falloit au moins la moitié pour le mettre à l'abri de l'ignominie de la priſon; & ſi je n'avois pas acheté la maiſon, un autre l'auroit achetée.

STÉLÉNO.

Un autre auroit fait ce qu'il auroit voulu..... Mais ne cherchez pas à vous excuſer; on ne devine que trop votre motif. La maiſon vaut au moins quatre bons mille écus; on la donnoit pour trois mille, & vous vous êtes hâté de profiter du bon marché. J'aime l'argent auſſi bien que vous, Philto; mais je perdrois plutôt cette main que voilà, que d'en acquérir d'une façon ſi honteuſe! Je ne voudrois pas d'un million



Digitized by Google

à ce prix. Pour finir en un mot, je vous renonce pour mon ami.

PHILTO.

Vous me pouſſez à bout, Stéléno, & je crois qu'à force d'injures vous me forcerez enfin à vous révéler un ſecret que perſonne n'auroit été capable de m'arracher.

STÉLÉNO.

Je ne penſe pas que vous ayiez de l'inquiétude ſur ce que vous pourrez me confier?

PHILTO.

Prenez bien garde qu'on ne nous écoute. Ne voyez-vous perſonne aux fenêtres?

STÉLÉNO.

C'eſt donc un ſecret bien important? Je ne vois perſonne.

PHILTO.

Ecoutez. Le même jour qu'Anſelme partit, il me prit en particulier, & me conduiſit en un certain endroit de ſa maiſon, en me diſant: Mon cher Philto,

Digitized by Google

ſuis moi; j'ai encore une choſe à te communiquer. Dans ce..... Je vois venir quelqu'un : attendons qu'il ſoit paſſé.....

STÉLÉNO.

Il eſt paſſé.

PHILTO.

Ici, ſous cette voûte, dans un de ces..... Paix! je vois encore venir quelqu'un.....

STÉLÉNO.

C'eſt un enfant.

PHILTO.

Les enfans ſont curieux!

STÉLÉNO.

Il eſt parti.

PHILTO.

Sous un de ces pavés, dit-il, j'ai... Je vois courir quelque choſe.....

STÉLÉNO.

C'eſt un chien.

PHILTO.

Cela a des oreilles!.... J'ai, dit-il,



Digitized by Google

(*Il regarde de côté & d'autre avec inquiétude*) enfoui quelqu'argent comptant.

STÉLÉNO.

Quoi?

PHILTO.

St! On ne répete pas deux fois ces choſes-là.

STÉLÉNO.

De l'argent comptant? un tréſor?

PHILTO.

Oui, vous dis-je..... Il m'a fallu, continua-t-il, économiſer pendant bien long-temps, pour amaſſer cette ſomme. Combien elle m'a coûté! Je pars, mon ami; je laiſſe à mon fils de quoi vivre honnêtement, & je ne lui dois rien de plus. Il a toutes ſortes de diſpoſitions à devenir un libertin; & plus il auroit d'argent, plus il en dépenſeroit. Que me reſteroit-il pour ma fille? Mon voyage eſt long & périlleux; qui ſait ſi j'en reviendrai? Avant de l'entreprendre, je veux pourvoir à tout. Je deſtine une telle partie de cette ſomme

Digitized by Google

pour la dot de Camille, si pendant mon absence il se présente une bonne occasion de la marier; le reste est à mon fils, mais à condition que tu ne le lui remettras avant d'être sûr que je suis mort. Jusque-là je te conjure, mon cher Philto, de n'en rien faire savoir à Lélio, & je te demande le même secret à l'égard de tout le monde. Je promis tout à mon ami, & je confirmai ma promesse par un serment..... A présent dites-moi, Stéléno, ce que je devois faire, quand j'appris que Lélio vouloit à toute force vendre cette maison, cette même maison où est le trésor?

STÉLÉNO.

Qu'entends-je! La chose change bien de face.

PHILTO.

Lélio avoit fait afficher la maison, précisément lorsque j'étois à la campagne.

STÉLÉNO.

Il vouloit profiter de votre absence!



Digitized by Google

PHILTO.

Je revins à la ville fort effrayé. Je ne savois quel parti prendre. Devois-je trahir mon ami, & indiquer le trésor à son libertin de fils? ou devois-je laisser passer la maison en des mains étrangeres, d'où Anselme, peut-être, n'auroit jamais pu la retirer? Enlever le trésor, étoit une chose impraticable. En un mot, je ne vis d'autre expédient que celui d'acheter la maison moi-même, pour sauver l'un & l'autre. Vous voyez que je ne fais aucun usage de la maison; j'en ai délogé le fils & la fille, & elle reste inhabitée. Qu'Anselme arrive demain, je l'en mettrai en possession, & personne n'y entrera plus que lui. J'ai bien prévu que le monde parleroit & me calomnieroit; mais après tout, j'ai cru qu'il valoit mieux passer pendant quelque temps pour moins honnête homme, que de l'être en effet..... Maintenant suis-je encore à vos yeux un vieux trompeur, un usurier?

Digitized by Google

STÉLÉNO.

Vous êtes un homme respectable; c'est moi qui suis un fou..... Je suis honteux de ma sotte crédulité, & je vous en demande bien sincérement pardon.

PHILTO.

Je ne me fâche pas des injustices où je vois une intention droite. Vous venez de me prouver que ma réputation vous étoit chere, & je vous en remercie. Vous y auriez été moins sensible, si vous n'aviez pas été véritablement mon ami.

STÉLÉNO.

Je suis indigné contre moi.....

PHILTO.

Et de quoi?

STÉLÉNO.

Je ne me console pas d'avoir pu douter un moment de votre probité.

PHILTO.

Et moi je vous en aime davantage, d'en avoir agi avec tant de franchise à



Digitized by Google

mon égard. On ne sauroit faire assez de cas d'un ami qui a le courage de nous dire en face ce qu'il connoît de répréhensible en nous. Je vous conjure de me continuer le même intérêt....

STÉLÉNO.

Vous m'enchantez! Touchez-là! Nous sommes amis, & nous le serons pour toujours.

PHILTO.

De tout mon cœur!.... Avez-vous quelqu'autre chose à me dire?

STÉLÉNO.

Je ne crois pas... mais oui! (*à part*) Peut-être puis-je donner à mon pupille une joie à laquelle il ne s'attend pas.

PHILTO.

De quoi s'agit-il?

STÉLÉNO.

Ne m'aviez-vous pas dit qu'une partie de cet argent caché étoit destinée pour la dot de Camille?

PHILTO.

Oui.

Digitized by Google

STÉLÉNO.

A combien peut-elle monter?

PHILTO.

A ſix mille écus.

STÉLÉNO.

Cela n'eſt pas mauvais. Et s'il ſe trouvoit un parti ſortable pour Camille, ſeriez-vous d'humeur à donner votre conſentement?

PHILTO.

Si ce parti lui convenoit, pourquoi pas?

STÉLÉNO.

Par exemple; que penſeriez-vous de mon pupille?

PHILTO.

Le jeune Léandre? Auroit-il des vues ſur Camille?

STÉLÉNO.

Il en eſt ſi éperdument amoureux, qu'il aimeroit mieux l'épouſer aujourd'hui que demain, dût-elle ne pas lui apporter un ſou.



Digitized by Google

PHILTO.

C'eſt aimer en effet! Votre propoſition me plait fort, & ſi vous parlez ſérieuſement.....

STÉLÉNO.

Très-ſérieuſement!

PHILTO.

Oui; mais Camille a-t-elle du goût pour Léandre?

STÉLÉNO.

Ce que je peux vous dire, c'eſt qu'il la déſire fort; & quand vingt mille écus en veulent épouſer ſix mille, les ſix mille, je penſe, ne ſeront pas aſſez fous pour rebuter les vingt mille. La fille d'Anſelme ſait compter, ſans doute?

PHILTO.

Je crois que ſi le pere revenoit aujourd'hui, il ne pourroit pas ſouhaiter lui-même un meilleur parti pour ſa fille. J'en fais mon affaire; regardez cela comme une affaire faite.

Digitized by Google

STÉLÉNO.

Pourvu que les six mille écus soient une chose faite aussi.

PHILTO.

Vous me faites penser à la plus grande difficulté..... Faudroit-il que Léandre eût les six mille écus sur le champ?

STÉLÉNO.

Pas absolument; mais aussi ne faudroit-il pas qu'il eût Camille sur le champ non plus.

PHILTO.

Dites-moi vous-même ce qu'il faut que je fasse. Si je donne six mille écus, où dirai-je que je les ai pris? Si j'avoue la vérité, on n'ôtera jamais à Lélio la persuasion qu'où il y avoit six mille écus cachés, il n'y en ait pas encore d'autres. Si je dis que je donne cet argent de ma bourse, voilà de quoi faire recommencer les mauvais propos; on ne manqueroit pas de dire que je ne serois pas si généreux, si ma conscience ne me reprochoit rien.....



Digitized by Google

STÉLÉNO.

Cela pourroit bien arriver.

PHILTO.

Ne seroit-il pas mieux de laisser l'affaire de la dot jusqu'au retour d'Anselme? Léandre peut toujours compter sur cette somme.

STÉLÉNO.

Léandre, comme je vous l'ai déjà dit, n'y feroit pas attention; mais moi, mon cher Philto, qui suis son tuteur, je dois craindre la médisance & la calomnie aussi bien que vous. Oui, oui, diroit-on; le jeune pupille est en bonnes mains! On lui donne une fille qui n'a rien; Stéléno entend ses affaires; il sait que des comptes tels que ceux qu'il a avec Léandre ne se rendent pas aisément, & il s'est fait une médiatrice qui fermera les yeux à son mari, quand il faudra débrouiller les affaires..... Je n'aimerois pas de pareilles gloses.

Digitized by Google

PHILTO.

Vous avez raiſon.... Mais comment parer à cela?... Rêvez-y un peu....

STÉLÉNO.

Rêvez-y auſſi.

PHILTO.

Mais ſi nous.....

STÉLÉNO.

Quoi?

PHILTO.

Cela ne vaut rien.

STÉLÉNO.

Ecoutez: je croirois..... cela ne vaut rien non plus.

PHILTO & STÉLÉNO (*enſemble, après avoir rêvé quelque temps*)

Ne pourroit-on pas.....

PHILTO.

Quel étoit votre avis?

STÉLÉNO.

Qu'alliez-vous dire?

PHILTO.

Parlez toujours.

Digitized by Google

STÉLÉNO.

Dites toujours.

PHILTO.

Je veux ſavoir auparavant votre idée.

STÉLÉNO.

Et moi la vôtre..... la mienne n'eſt pas encore digérée.

PHILTO.

Et la mienne..... Ma foi, la mienne m'eſt échappée.

STÉLÉNO.

Attendez un moment.... j'y ſuis...

PHILTO.

Voyons.

STÉLÉNO.

Si nous trouvions quelque drôle qui eût aſſez d'eſprit & d'effronterie pour bien ſoutenir un menſonge....

PHILTO.

A quoi nous ſerviroit-il?

STÉLÉNO.

Il faudroit qu'il ſe déguiſât, & qu'il

Digitized by Google

feignît qu'il arrive de quelque pays éloigné.....

PHILTO.

Eh bien?....

STÉLÉNO.

Qu'il dît qu'il a vu Anſelme....

PHILTO.

Enſuite?...

STÉLÉNO.

Qui lui a donné des lettres, une pour ſon fils & une pour vous.

PHILTO.

Et alors?...

STÉLÉNO.

Ne voyez-vous pas encore où j'en veux venir? Dans la lettre pour Lélio nous ferions dire à Anſelme qu'il n'eſpere pas revenir de ſitôt; qu'en attendant ſon retour, il l'exhorte à vivre d'économie, & à ne point faire de folles dépenſes, & autres choſes de cette nature; mais dans la lettre qui ſeroit pour vous, nous lui ferions dire, qu'eu égard

Digitized by Google

à l'âge de sa fille, & désirant la trouver établie, il vous envoie une telle somme pour sa dot, en cas que vous trouviez à la marier convenablement.

PHILTO.

Et ce drôle feroit semblant d'apporter l'argent destiné à l'établissement de Camille?

STÉLÉNO.

Justement!

PHILTO.

Ma foi, la chose est faisable..... Mais Lélio connoît l'écriture de son pere & son cachet.....

STÉLÉNO.

Il y a mille choses à répondre aux difficultés que vous vous faites. Soyez tranquille.... Je pense en ce moment à un garnement qui jouera ce rôle à merveille.

PHILTO.

A la bonne heure! Allez donc vous concerter avec lui; moi, de ce pas, je

Digitized by Google

vais préparer l'argent. J'en avancerai du mien, en attendant que je trouve un moment favorable pour le tirer en ſûreté de la cave.

STÉLÉNO.

Allez, allez; dans une demi-heure mon homme ſera chez vous.

PHILTO (*ſeul*).

Il m'eſt aſſez déſagréable, à mon âge, d'avoir recours à des ſtratagêmes ſi éloignés de mon goût: & c'eſt à cauſe de ce libertin de Lélio..... Mais ne le voilà-t-il pas lui-même avec ſon maître en fait de fourberies? Ils ont l'air affairé; ſans doute que quelque créancier les talonne.

(*Il ſe met un peu à l'écart*)

Digitized by Google

## SCENE IV.

### LÉLIO, MASCARILLE, PHILTO.

LÉLIO.

ET ce seroit-là le reste de trois mille écus? (*Il compte*) Dix, vingt, trente, quarante, cinquante-cinq..... Quoi! cinquante-cinq écus de reste?

MASCARILLE.

Cela me paroît inconcevable à moi-même. Voyons, Monsieur, que je compte aussi. (*Lélio lui remet l'argent*) Dix, vingt, trente, quarante, quarante-cinq, & pas un liard avec. (*Il lui rend l'argent*)

LÉLIO.

Quarante-cinq? Tu veux dire cinquante-cinq.

MASCARILLE.

Je crois savoir compter aussi bien que vous.

Digitized by Google

LÉLIO (*après avoir compté tout bas*)

Ah ! ah ! Monsieur l'escamoteur ! Heureusement vous n'avez pas encore porté vos mains à vos poches. Avec votre permission, voyons un peu....

MASCARILLE.

Qu'y a-t-il pour votre service ?

LÉLIO.

Votre main, Monsieur Mascarille ?...

MASCARILLE.

Fi donc, Monsieur !

LÉLIO.

Je vous en prie.....

MASCARILLE.

Fi donc, encore une fois, Monsieur ; je rougis.....

LÉLIO.

Tu rougis ? Ce seroit quelque chose de nouveau..... Allons, sans tant de façons ; montre-moi tes mains.

MASCARILLE.

Vous me faites rougir, vous dis-je,

Digitized by Google

M. Lélio; ma foi.... je ne les ai pas encore lavées aujourd'hui.

LÉLIO.

Ah, nous y voilà donc! Il n'eſt pas ſurprenant que tout s'attache à la craſſe. (*Il lui ouvre la main, & trouve deux pieces d'or entre ſes doigts*) Tu vois, mon ami, combien la propreté eſt une vertu néceſſaire. On pourroit te prendre pour un fripon, tandis que dans le fond tu n'es qu'un cochon..... Mais ſérieuſement, ſi ſur chaque cinquantaine d'écus il s'en eſt attaché dix dans tes doigts.... ſur les trois mille écus dont tu as eu le maniement, il doit en être reſté ſix cents dans ta bourſe.

MASCARILLE.

Je n'aurois jamais cru qu'un diſſipateur fût ſi bien compter!

LÉLIO.

Et malgré cela je ne vois pas encore le compte de mes trois mille écus.

MASCARILLE.

Je vous en aurai bientôt montré l'em-

Digitized by Google

ploi..... Premierement, pour acquitter le billet à ordre que vous aviez été condamné à payer.....

LÉLIO.

Cela ne fait pas encore la ſomme.

MASCARILLE.

A Mademoiſelle votre ſœur, pour l'entretien du ménage....

LÉLIO.

C'eſt une bagatelle.

MASCARILLE.

A M. Stiletti, pour des huîtres & du vin d'Italie.....

LÉLIO.

C'eſt une affaire de cent vingt écus.

MASCARILLE.

Pour acquit de pluſieurs dettes d'honneur.

LÉLIO.

Elles ne montoient gueres à une plus groſſe ſomme.

MASCARILLE.

Encore une autre eſpece de dette

Digitized by Google

d'honneur, mais qui n'ont pas été faites au jeu..... A la bonne & complaisante Madame Lelane, & à ses bonnes & complaisantes nieces.

LÉLIO.

Je mets cent écus pour cet article; on a bien des rubans pour cent écus.

MASCARILLE.

Mais votre tailleur.....

LÉLIO.

A-t-il été payé?

MASCARILLE.

Ah! c'est vrai, c'est vrai; il n'est pas encore payé..... Et moi.....

LÉLIO.

Mais vraiment, il faudroit que je misse pour toi plus que pour le billet, plus que pour Stiletti, & plus que pour Madame Lelane tout ensemble!

MASCARILLE.

Non, non, Monsieur..... Et moi, allois-je avoir l'honneur de vous dire,

Digitized by Google

je ne ſuis pas encore payé. Il m'eſt dû ſept années entieres de mes gages.

LÉLIO.

Mais en revanche, tu as eu la permiſſion de me tromper de toutes les manieres pendant ſept années, & tu as ſu ſi bien profiter de cette permiſſion....

PHILTO (*s'approche d'eux*)

Que le maître ſera bientôt obligé d'endoſſer la livrée à ſon tour, & de ſervir ſon valet.

MASCARILLE.

Quelle prophétie ! Je crois qu'elle vient du ciel. (*En ſe retournant*) Ha, ha! M. Philto, venoit-elle de vous? Je vous aime trop, pour vous ſouhaiter le ſort des nouveaux prophetes..... Mais puiſque vous avez entendu tout ce que nous avons dit, ne convenez-vous pas qu'il eſt bien dur pour un pauvre malheureux domeſtique, après ſept ans de ſervice.....

Digitized by Google

PHILTO.

C'eſt à la potence que tu devrois trouver ton ſalaire..... M. Lélio, j'ai un mot à vous dire.

LÉLIO.

Pourvu que ce ne ſoit pas des reproches, M. Philto! Je peux bien les mériter, mais ils viendroient trop tard.

PHILTO.

Monſieur Léandre vient de faire demander votre ſœur en mariage par M. Stéléno, ſon tuteur.

LÉLIO.

Je regarde cela comme un grand bonheur.

PHILTO.

C'en ſeroit un en effet; mais il eſt queſtion d'une dot. Stéléno ne croyoit pas que vous aviez tout diſſipé; & dès que je l'en ai inſtruit, il a retiré ſa parole.

LÉLIO.

Que dites-vous?

PHILTO.

Digitized by Google

PHILTO.

Je dis que vous avez fait votre malheur & celui de votre sœur. Elle ne s'établira jamais, & vous en serez la cause.

MASCARILLE.

Non par sa faute, mais par celle d'un vieil avare. Que le Diable puisse emporter tous les tuteurs intéressés, & (*en regardant Philto*) tous ceux qui leur ressemblent. Faut-il donc qu'une fille ait de l'argent pour devenir l'honnête femme d'un honnête homme? En tout cas je sais bien quelqu'un qui pourroit lui faire une dot. Il y a de certaines gens qui achetent de certaines maisons à fort bon marché....

LÉLIO (*pensif*)

Malheureuse Camille!.... Que ton frere est coupable!

MASCARILLE.

M. Philto, un petit surplus de mille écus sur l'acquisition de la maison!...

PHILTO.

Adieu, Lélio; ma nouvelle paroît



Digitized by Google

vous faire faire de sérieuses réflexions : je ne veux pas les troubler.

MASCARILLE.

Ni en faire, n'est-ce pas ? Autrement le petit surplus pourroit fournir matiere à d'excellentes réflexions.....

PHILTO.

Prends garde que mon surplus ne soit pas de ton goût ! (*Il s'en va*)

## SCENE V.

MASCARILLE, LÉLIO.

MASCARILLE.

QU'EST-CE que ceci deviendra ? Je ne vous ai jamais vu l'air si sombre, même en perdant votre argent..... Parions que je devine ce qui vous fait rêver ?..... Vous regrettez que votre sœur n'épouse pas le riche Léandre,

Digitized by Google

parce que vous auriez eu un excellent beau-frere à plumer.

LÉLIO (*toujours réveur*)

Ecoute, Mascarille.....

MASCARILLE.

Eh bien..... Mais je ne peux pas vous entendre penser; il faut que vous parliez.

LÉLIO.

Veux-tu réparer, par une seule bonne action, toutes les friponneries que tu m'as faites dans ta vie?

MASCARILLE.

Voilà une singuliere question! Pour qui me prenez vous donc, Monsieur? Pour un fripon qui est homme de bien, ou pour un homme de bien qui est fripon?

LÉLIO.

Je te prends, mon cher Mascarille, pour un homme qui pourroit bien me prêter quelques milliers d'écus, s'il vouloit me prêter ce qu'il m'a volé.



Digitized by Google

MASCARILLE.

Et que feriez-vous de ces quelques milliers d'écus?

LÉLIO.

Je les donnerois en mariage à ma sœur, & puis..... je me casserois la tête d'un coup de pistolet.

MASCARILLE.

Vous vous casseriez la tête d'un coup de pistolet?.... Ce seroit une vilaine façon de m'emporter mon argent. Cependant..... (*Il fait semblant de rêver.*)

LÉLIO.

Tu sais combien j'aime ma sœur. Il n'y a point d'efforts dont je ne sois capable, pour réparer le tort que va lui faire mon inconduite..... Laisse-toi toucher, ne me refuse pas le secours....

MASCARILLE.

Vous me prenez par mon foible. J'ai un penchant diabolique à la générosité; & les sentimens fraternels que vous mon-

Digitized by Google

trez, M. Lélio..... en vérité, j'en ſuis enchanté, attendri..... C'eſt auſſi quelque choſe de bien noble & de bien touchant.... Mademoiſelle votre ſœur en eſt digne aſſurément, & je me ſens porté.....

LÉLIO.

Que je t'embraſſe, mon cher Maſcarille; Dieu veuille que tu m'aies volé beaucoup, afin que tu puiſſes me le prêter. Je ne t'aurois pas cru le cœur ſi bon..... Dis-moi donc ce que tu peux me prêter.....

MASCARILLE.

Je vous prête, Monſieur.....

LÉLIO.

Ne m'appelle pas Monſieur; appelle moi ton ami: je te regarderai toute ma vie comme le meilleur des miens.

MASCARILLE.

A Dieu ne plaiſe! Un ſi petit ſervice ne me fera pas oublier le reſpect que je vous dois.



Digitized by Google

LÉLIO.

Tu ne te contentes pas d'être généreux? Tu es modeſte auſſi?

MASCARILLE.

Vous allez me rendre tout confus... Je vous prête donc, pour l'eſpace de dix ans....

LÉLIO.

Pour dix ans? Quel excès de bonté! Je ne te demande que cinq ans, Maſcarille, & même deux ans, ſi tu veux. Prête-moi ſeulement, & mets le terme du paiement auſſi court que tu jugeras à propos.

MASCARILLE.

Eh bien, je vous prête donc pour quinze ans.....

LÉLIO.

Je vois bien qu'il faut te laiſſer faire, obligeant Maſcarille.....

MASCARILLE.

Pour quinze ans, je vous prête, ſans rente.....

Digitized by Google

LÉLIO.

Sans rente? Voilà ce que je n'accepterai jamais; Il faut que tu prennes, au moins, quarante pour cent de ce que tu me prêteras.....

MASCARILLE.

Sans aucune rente!...

LÉLIO.

Me crois-tu assez lâche, pour abuser à ce point de ta bonté? Si tu veux te contenter de trente pour cent, je regarderai cela comme une preuve du plus grand désintéressement.

MASCARILLE.

Sans rente, dis-je....

LÉLIO.

Tu n'y penses pas, Mascarille! Accepte, au moins, vingt pour cent: c'est ce que prend le Juif le plus chrétien.

MASCARILLE.

Enfin, sans rente, ou.....



Digitized by Google

LÉLIO.

Soit.

MASCARILLE.

Ou je ne prête rien du tout!

LÉLIO.

Puiſque tu ne veux pas abſolument mettre des bornes à ton amitié....

MASCARILLE.

Sans rente!....

LÉLIO.

Sans rente?.... Je dois rougir..... Eh bien, tu me prêtes donc, pour quinze ans, ſans rente, la ſomme....

MASCARILLE.

Je vous prête, pour quinze ans, les cent ſoixante & quinze écus que vous me devez pour mes gages de ſept années.

LÉLIO.

Quoi? Les cent ſoixante écus que je te dois déjà.....

MASCARILLE.

Font tout mon bien, Monſieur; &

Digitized by Google

je vous les laisse, de tout mon cœur, encore pour quinze ans, sans rente, sans rente.

LÉLIO.

Et c'est donc là, marousle.....

MASCARILLE.

Cela ne sent guere la reconnoissance.

LÉLIO.

Je vois bien à présent ce que j'ai à attendre d'un fripon, d'un scélérat, d'un infâme....

MASCARILLE.

Le Sage est indifférent à tout: à la louange comme au blâme, à la flatterie comme aux injures. Vous l'avez vu tantôt, & vous le voyez encore.

LÉLIO.

De quel front oserai-je paroître devant ma sœur?

MASCARILLE.

D'un front armé d'impudence. On n'a jamais tort, quand on a le courage de



Digitized by Google

ne pas en convenir..... C'eſt, direz-vous, un malheur pour toi, ma chere ſœur; je te plains; mais quel remede! Je veux mourir, ſi dans toutes les dépenſes que j'ai faites, il m'eſt ſeulement venu une ſeule fois dans l'eſprit, que je diſſipois ton bien; je croyois ne toucher qu'au mien.... Voilà à-peu-près, Monſieur, ce que vous pourrez lui dire.

LÉLIO (*après avoir rêvé quelque temps*)

Oui, voilà le ſeul moyen; je vais le propoſer moi-même à Stéléno. Viens, maraut!

MASCARILLE.

Le chemin de l'aſſemblée où je devois vous accompagner eſt de ce côté-là.....

LÉLIO.

Au Diable, toi & l'aſſemblée..... Mais n'eſt-ce pas là M. Stéléno que je vois venir?

Digitized by Google

## SCENE VI.

### STÉLÉNO, LÉLIO, MASCARILLE.

LÉLIO.

J'ALLOIS chez vous, Monſieur. Je viens d'apprendre dans le moment, par M. Philto, les vues de votre pupille ſur ma ſœur. Quelque mauvaiſe opinion que mon inconduite ait pu vous donner de moi, croyez cependant que je ſerois au déſeſpoir que cette union manquât par ma faute. Mes folies, il eſt vrai, m'ont réduit à l'extrémité; mais la pauvreté dont je commence à ſentir les horreurs, m'afflige beaucoup moins que les reproches que j'aurois à me faire, ſi je ne faiſois pas tout ce qui dépend de moi, pour éloigner d'une ſœur chérie le malheur dont elle eſt menacée. Voyez donc, M. Stéléno, ſi la propoſition que je vais vous faire mérite votre attention. Vous



Digitized by Google

n'ignorez peut-être pas qu'une maraine ma légué, par son testament, une ferme assez considérable. Elle est encore à moi: seulement, comme vous pouvez bien vous en douter, elle est affectée de quelques dettes. Malgré cela elle me rapporte encore tous les ans de quoi me faire vivre dans une sorte d'aisance. Je la céderai avec plaisir à ma sœur. Votre pupille est en état de la libérer, & d'y faire les améliorations dont elle est susceptible. Elle pourroit alors tenir lieu de la dot que vous demandez, & sans laquelle, m'a dit M. Philto, vous ne voulez rien conclure.

MASCARILLE (*bas à Lélio*)

Vous êtes donc fou, Monsieur?

LÉLIO.

Tais-toi!

MASCARILLE.

Quoi, la seule chose qui vous reste...

LÉLIO.

Je n'ai point de compte à te rendre.

Digitized by Google

MASCARILLE.

Vous voulez donc aller demander l'aumône?

LÉLIO.

Je ferai ce que je jugerai à propos.

STÉLÉNO.

Je ne vous dissimulerai pas, Monsieur, que le manque de dot m'arrêtoit, & m'auroit empêché de consentir à un mariage qui, d'ailleurs, me plaisoit fort; mais si la proposition que vous venez de me faire est sérieuse, je pourrai bien me raviser.

LÉLIO.

Je vous ai parlé très-sérieusement, M. Stéléno.

MASCARILLE.

De grâce, retirez votre parole.

LÉLIO.

Te tairas-tu?

MASCARILLE.

Songez donc, Monsieur....

LÉLIO.

Si tu dis encore un mot.....

Digitized by Google

STÉLÉNO.

Je crois, qu'avant toute chose, il seroit à propos, M. Lélio, que vous me remissiez un état de la valeur de cette ferme & de toutes les dettes dont elle est affectée; avant cela, nous ne pouvons rien conclure....

LÉLIO.

Voilà qui suffit; je vais travailler sur le champ à ce que vous demandez..... Quand pourrai-je avoir l'honneur de vous voir?

STÉLÉNO.

Vous me trouverez toujours chez moi.

LÉLIO.

Au revoir, Monsieur.

Digitized by Google

## SCENE VII.

### STÉLÉNO, MASCARILLE.

MASCARILLE (*à part*)

IL faut que je lui rende ſervice malgré lui..... Un moment, M. Stéléno, un moment!....

STÉLÉNO.

Que me veux-tu?

MASCARILLE.

Vous me paroiſſez homme à faire d'un bon avis le cas qu'on en doit faire.

STÉLÉNO.

Tu me prends pour ce que je ſuis.

MASCARILLE.

Et vous n'êtes pas homme non plus à croire qu'un domeſtique trahit ſon maître, toutes les fois qu'il n'eſt pas abſolument d'accord avec lui?

STÉLÉNO.

A quel propos me dis-tu cela? Eſt-ce

Digitized by Google

que Lélio formeroit quelque mauvais deſſein contre moi?

MASCARILLE.

Tenez-vous ſur vos gardes, je vous en conjure, M. Stéléno, par tout ce qui vous eſt cher au monde, par le ſalut de votre pupille, par le reſpect que vous devez à vos cheveux blancs.....

STÉLÉNO.

Eh bien, parle; ſur quoi faut-il que je me tienne en garde?

MASCARILLE.

Sur l'offre que Lélio vient de vous faire.

STÉLÉNO.

Et comment?

MASCARILLE.

Vous & votre pupille, vous êtes des gens perdus, ſi vous acceptez la ferme; car premierement il faut que je vous diſe, qu'il doit ſur cette miſérable *ferme* preſqu'autant qu'elle peut valoir.

Digitized by Google

STÉLÉNO.

Si ce n'eſt que preſqu'autant....

MASCARILLE.

J'entends bien, il en reviendra toujours quelque choſe, voulez-vous dire; mais écoutez ce que j'ai à vous apprendre maintenant..... Il faut que cette malheureuſe ferme ſoit préciſément l'endroit où s'eſt raſſemblée toute la malédiction qui jadis fut prononcée contre la terre....

STÉLÉNO.

Tu m'effrayes.....

MASCARILLE.

Quand les champs voiſins ſont couverts de la plus abondante récolte, ceux qui appartiennent à cette ferme rendent à peine leur ſemence. Tous les ans la mortalité regne dans les étables....

STÉLÉNO.

Il n'y faut donc pas nourrir des beſtiaux.

MASCARILLE.

C'eſt auſſi ce qu'a compris M. Lélio,

Digitized by Google

& voilà pourquoi il a vendu, depuis long-temps, moutons, bœufs, cochons, chevaux, poules & pigeons; mais lorsque la mortalité ne trouve point d'animaux à détruire, croiriez-vous qu'elle attaque les hommes?

STÉLÉNO.

Est-il possible!

MASCARILLE.

Oui, Monsieur. Aucun fermier n'y peut tenir l'espace de six mois, eût-il une santé de fer. M. Lélio y a mis les hommes les plus robustes, qu'il avoit fait venir du Meklembourg; mais à peine le printemps venu, il n'en étoit plus question.

STÉLÉNO.

Il faudra donc essayer de la faire exercer par des Pomméraniens! Ils sont encore plus durs à la fatigue que les Meklembourgeois; ils sont comme des rocs.

Digitized by Google

MASCARILLE.

Et le petit bois, M. Stéléno, le petit bois qui tient à la ferme....

STÉLÉNO.

Et bien, le petit bois?

MASCARILLE.

Il n'y a pas un arbre ſur lequel la foudre ne ſoit tombée....

STÉLÉNO.

La foudre ne ſoit tombée?....

MASCARILLE.

Ou bien auquel quelqu'un ne ſe ſoit pendu. Auſſi Lélio a-t-il pris ce bois dans une ſi grande averſion, qu'il le fait abattre tous les jours. Croiriez-vous qu'on ne vend le bois qu'on y fait que la moitié de ſon prix?

STÉLÉNO.

Cela eſt mal.

MASCARILLE.

Il le faut bien! Encore ſi ceux qui l'achetent, connoiſſoient les riſques aux-

Digitized by Google

quels ils s'expoſent, ils n'en voudroient point pour rien. Chez les uns ce bois a fait ſauter les poëles, chez d'autres il a exhalé une vapeur ſi infecte, qu'une fille de cuiſine en eſt tombée évanouie entre les bras du cuiſinier.

STÉLÉNO.

Cela eſt épouvantable!... Mais ne ments-tu pas, Maſcarille?

MASCARILLE.

Non, Monſieur, je ne ments pas: je ſuis incapable.... de mentir.... Et les étangs, Monſieur, les étangs?...

STÉLÉNO.

Cette ferme a auſſi des étangs?

MASCARILLE.

Oui; mais des étangs où il s'eſt noyé plus d'hommes qu'il n'y a de gouttes d'eau. Comme les poiſſons ne ſe nourriſſent que de cadavres humains, vous vous doutez bien ce que c'eſt que ces poiſſons.

Digitized by Google

STÉLÉNO.

Ils ſont gros & gras, ſans doute?

MASCARILLE.

Cette nourriture les rend ſi fins & ſi ruſés, qu'il n'y a plus moyen de les attraper, même en mettant l'étang à ſec. En un mot, Monſieur, il n'y a pas de coin ſur la terre, où l'on puiſſe trouver tant de déſaſtres & de malheurs raſſemblés que dans cette déteſtable ferme. Les annales font foi, que depuis trois cents cinquante ou quatre cents ans, aucun de ceux qui l'ont poſſédée n'eſt mort d'une mort naturelle.

STÉLÉNO.

Excepté la vieille maraine qui l'a léguée à Lélio.

MASCARILLE.

On craint de le dire; mais cette vieille maraine même....

STÉLÉNO.

Eh bien?

Digitized by Google

MASCARILLE.

Eh bien, cette vieille maraine fut étouffée, pendant la nuit, par un gros chat tout noir qu'elle avoit toujours à côté d'elle..... & il eſt très-vraiſemblable que ce chat noir..... étoit le Diable..... Dieu ſait quel ſera le ſort de mon maître ! On lui a prédit que des voleurs l'aſſaſſineroient; & je lui dois la juſtice, qu'il ne néglige rien pour faire mentir la prophétie & pour éloigner les voleurs, en ſe dépouillant généreuſement de ſes biens; mais toutefois....

STÉLÉNO.

Mais toutefois j'accepterai ſa propoſition.....

MASCARILLE.

Vous, Monſieur?.... Vous ne l'accepterez jamais.

STÉLÉNO.

Aſſurément je le ferai.

MASCARILLE (*à part*)

Le vieux renard!

Digitized by Google

STÉLÉNO (*à part*)

Quelle satisfaction j'ai à désespérer ce coquin..... (*haut*) Cependant, Mascarille, je te remercie toujours des instructions que tu m'as données : elles peuvent m'être utiles, en ce qu'elles détermineront mon pupille à vendre cette ferme aussi-tôt qu'elle lui aura été donnée.

MASCARILLE.

Le parti le plus sage seroit que vous ne vous en mélassiez en rien du tout. Il s'en faut de beaucoup, que je vous aie raconté tout....

STÉLÉNO.

Je t'en dispense; maintenant je n'ai plus de temps à perdre; une autre fois j'écouterai le reste de tes beaux contes.

(*Il s'en va*)

Digitized by Google

## SCENE VIII.

MASCARILLE.

IL n'en eſt pas la dupe! Ai-je été trop bête, ou bien eſt-il trop fin? Ma foi, je m'en moque: ce n'eſt pas moi qui y riſque le plus! Si Lélio veut ſe dépouiller du peu qui lui reſte, ce ſont ſes affaires! Au bout du compte, je peux fort bien me paſſer de ſon ſervice; mon ſort eſt aſſuré. Ce que je fais pour lui, je le fais par pure amitié; il eſt bon diable, & je ſerois fâché de le voir dans la miſere..... Ah voici, je crois, un voyageur! Voyons ce que celui-ci pourra m'apprendre de nouveau.

SCENE IX.

Digitized by Google

## SCENE IX.

ANSELME, UN CROCHETEUR, MASCARILLE.

ANSELME.

GRACES au Ciel, je revois enfin ma maiſon, ma chere maiſon!

MASCARILLE.

Sa maiſon?

ANSELME (*au Crocheteur*)

Vous n'avez qu'à poſer la malle ici, mon ami; je la ferai porter chez moi; je n'ai plus beſoin de vous..... Vous êtes payé, n'eſt-ce pas?

LE CROCHETEUR.

Oh oui, Monſieur, oh oui..... Vous voilà bien charmé, bien content, d'être de retour chez vous.

ANSELME.

Aſſurément.



Digitized by Google

LE CROCHETEUR.

J'ai connu des perſonnes, Monſieur, qui, quand elles étoient contentes, ſe faiſoient un plaiſir de donner quelque choſe..... Vous m'avez payé, Monſieur, vous m'avez bien payé.....

ANSELME.

J'entends..... Tenez, mon ami, voilà pour boire.

LE CROCHETEUR.

J'ai d'abord deviné à votre air que vous étiez libéral, & je ſuis bien aiſe de ne m'être pas trompé. Dieu vous le rende! (*Il s'en va*)

ANSELME.

Perſonne de chez moi ne ſe fait voir. Je vais frapper à la porte.

MASCARILLE.

Cet homme ſe trompe, à coup ſûr!

ANSELME.

On diroit que tout y eſt mort....

Digitized by Google

MASCARILLE (*s'approchant*)

Monsieur!.... excusez..... pardonnez-moi..... (*en reculant*) Voilà un visage qui ne m'est pas inconnu.

ANSELME.

Que voulez-vous, mon ami?

MASCARILLE.

Je voudrois, je voudrois....

ANSELME.

Eh bien? Pourquoi tournes-tu tant autour de moi?

MASCARILLE.

Je voudrois....

ANSELME.

Reconnoître peut-être, par où ma bourse est le plus accessible?

MASCARILLE.

Je me trompe.... Si c'étoit lui, il me connoîtroit aussi... Je suis curieux, Monsieur; ma curiosité n'est pas une curiosité indiscrete.... Je suis curieux,



Digitized by Google

ais-je, de ſavoir ce que vous venez chercher devant cette maiſon?

ANSELME.

Faquin!.... Mais que vois-je.... Maſ.....

MASCARILLE.

Monſieur An.....

ANSELME.

Maſca.....

MASCARILL

Anſel.....

ANSELME.

Maſcarille.....

MASCARILLE.

Monſieur Anſelme....

ANSELME.

C'eſt donc toi?

MASCARILLE.

Je ſuis moi, cela eſt certain; mais vous..... êtes-vous bien vous?

Digitized by Google

ANSELME.

Il n'eſt pas ſurprenant que tu doutes ſi c'eſt moi.

MASCARILLE.

Eſt-il poſſible!.... Ah non! Monſieur Anſelme eſt abſent depuis neuf ans; & il ſeroit en vérité bien ſingulier, qu'il revînt préciſément aujourd'hui! aujourd'hui préciſément!

ANSELME.

Voilà une ſurpriſe que tu aurois pu avoir un autre jour comme celui-ci. Il auroit donc fallu que je ne revinſſe jamais.

MASCARILLE.

Cela eſt vrai!... Soyez donc mille fois le bien revenu, & mille fois encore, notre très-cher M. Anſelme!... Cependant, au bout du compte, vous pourriez fort bien ne l'être pas.

ANSELME.

Aſſurément je le ſuis; dis-moi ſeu-



Digitized by Google

lement bien vîte, comment tout va dans ma maiſon; Lélio, Camille, ſe portent-ils bien?

MASCARILLE.

Maintenant je ne peux plus douter que ce ſoit vous..... Ils ſe portent bien..... très-bien..... (*à part*) Puiſſe-t-il apprendre le reſte par un autre!....

ANSELME.

Ils ſont ſans doute au logis?.... Je meurs d'impatience de les ſerrer entre mes bras..... Prends cette malle & ſuis-moi.....

MASCARILLE.

Où, Monſieur, où?

ANSELME.

Dans ma maiſon.

MASCARILLE.

Dans celle-ci?

ANSELME.

Oui, dans la mienne.

Digitized by Google

MASCARILLE.

Cela ne ſe pourra pas ſi vîte. (*à part*) Que vais-je lui dire?

ANSELME.

Et pourquoi?

MASCARILLE.

Cette maiſon, Monſieur Anſelme, eſt fermée.....

ANSELME.

Fermée.

MASCARILLE.

Oui, fermée; & cela.... parce que perſonne n'y demeure.

ANSELME.

Où demeurent donc mes enfans?

MASCARILLE.

M. Lélio & Mademoiſelle Camille?.. Ils demeurent..... ils demeurent.... dans une maiſon.

ANSELME.

Eh bien? Mais tu me parles bien ſinguliérement.....



Digitized by Google

MASCARILLE.

Vous ne ſavez donc pas ce qui eſt arrivé depuis peu?

ANSELME.

Comment veux-tu que je le ſache?

MASCARILLE.

Cela eſt vrai, vous n'y étiez pas. Il arrive bien des choſes en neuf ans, Monſieur! Neuf ans, c'eſt bien du temps!... Mais je n'en reviens pas encore.... Etre abſent pendant neuf ans, neuf ans entiers, & revenir préciſément aujourd'hui! Si cela arrivoit dans une Comédie, on ne le trouveroit pas vraiſemblable: & cependant cela eſt vrai!... Il a pu revenir préciſément aujourd'hui, & il revient préciſément aujourd'hui.... Cela eſt ſingulier, très-ſingulier!

ANSELME.

Peſte ſoit du maudit babillard! Ne m'arrête pas davantage, & dis-moi....

MASCARILLE.

Je vais vous dire où ſont vos enfans.

Digitized by Google

Mademoiſelle votre fille eſt..... avec Monſieur votre fils..... & Monſieur votre fils....

ANSELME.

Eh bien, mon fils.....

MASCARILLE.

A déménagé, & demeure... Voyez-vous là-bas cette maiſon au coin de cette rue? C'eſt-là où demeure Monſieur votre fils.

ANSELME.

Et pourquoi a-t-il quitté la maiſon paternelle?

MASCARILLE.

Il la trouvoit trop grande..... trop petite.... trop vaſte.... trop étroite...

ANSELME.

Trop grande, trop petite; qu'eſt-ce que tout cela veut dire?

MASCARILLE.

Vous l'apprendrez mieux de lui-



Digitized by Google

même..... Vous n'ignorez pas au moins qu'il eſt devenu grand négociant?

ANSELME.

Mon fils grand négociant?

MASCARILLE.

Très-grand, Monſieur! Il y a plus d'un an qu'il ne vit plus que de ce qu'il vend.

ANSELME.

Que dis-tu? Il lui a donc fallu une grande maiſon, pour contenir ſes marchandiſes?

MASCARILLE.

C'eſt cela même.

ANSELME.

Voilà qui eſt excellent! J'apporte auſſi des marchandiſes des Indes.

MASCARILLE.

Comme il va ſe mettre à vendre!

ANSELME.

Dépêche-toi donc, Maſcarille: prends

Digitized by Google

vîte cette malle, & conduis-moi chez lui.

MASCARILLE.

Elle paroît lourde; attendez un moment, je vais faire venir un crocheteur.

ANSELME.

Tu la porteras aiſément; elle ne contient que des papiers & un peu de linge.

MASCARILLE.

Je me ſuis démis un bras il n'y a pas long-temps.....

ANSELME.

Pauvre Diable! Va donc chercher quelqu'un.

MASCARILLE (*à part*)

M'en voilà quitte à bon marché. M. Lélio, M. Lélio, qu'allez-vous dire à cette nouvelle? (*Il s'en va & revient*)

ANSELME.

Tu n'es pas encore parti?



Digitized by Google

MASCARILLE.

Ma foi, je viens vous regarder de nouveau, pour voir si c'eſt bien vous?

ANSELME.

La peſte ſoit de tes doutes!

MASCARILLE (*En s'en allant*)

Oui, oui, c'eſt lui..... Etre abſent pendant neuf ans, & revenir aujourd'hui!

## SCENE X.

ANSELME, (*ſeul*)

Me voilà donc obligé d'attendre en plein air! Heureuſement cette rue eſt écartée, & peu de gens me verront.... Combien de peines je me ſuis données, combien de dangers j'ai eſſuyés pour me mettre en état de paſſer, dans la paix & dans l'abondance, le peu de temps qui me reſte à vivre!.... Oui, je vais jouir enfin, & me repoſer après tant de

Digitized by Google

travaux. Et qui pourroit m'en blâmer? En ne comptant qu'en gros le bien que j'ai acquis, il monte..... (*En prononçant les dernieres paroles, il baisse la voix insensiblement, & finit par compter tout bas sur ses doigts*)

## SCENE XI.

RAPS, (*dans un habit étranger*) ANSELME.

RAPS.

IL faut savoir jouer toutes sortes de rôles dans ce monde-ci. Sous ce singulier habillement, qui connoîtroit le tambour Raps? Je ne sais moi-même de qui j'ai l'air. On me charge d'une commission où je n'entends rien; n'importe; on me paye, & cela suffit. C'est dans cette rue que M. Stéléno m'a dit de chercher mon homme. Il ne demeure pas loin de son ancienne maison, & la voilà.

Digitized by Google

ANSELME.

Quel eſt cette eſpece de Revenant?

RAPS.

Comme tout le monde me regarde!

ANSELME.

Avec ſon chapeau qui déborde ſes épaules, il a l'air d'un champignon.

RAPS.

Vous qui me conſidérez ſi attentivement, êtes-vous moins étranger ici que moi?.... Il ne m'écoute pas.... Monſieur qui êtes aſſis ſur cette malle, ne pourriez-vous pas m'indiquer un jeune homme que je cherche, nommé Lélio? & une vieille tête chauve comme la vôtre, nommé Philto?

ANSELME.

Lélio? Philto? (*à part*) Mon fils & mon ancien ami.

RAPS.

Si vous daignez m'enſeigner la demeure de ces gens-là, vous obligerez

Digitized by Google

un homme qui publiera votre courtoiſie aux quatre coins du monde, un célebre voyageur qui a fait ſept fois le tour de la terre: une fois en bateau, deux fois dans la diligence, & quatre fois à pied.

ANSELME.

Ne puis-je ſavoir, Monſieur, qui vous êtes? comment vous vous appellez? d'où vous venez, & ce que vous avez à faire avec les perſonnes que vous venez de nommer?

RAPS.

Voilà bien des choſes à la fois! A laquelle voulez-vous que je réponde en premier lieu? Si vous vouliez faire vos queſtions les unes après les autres, je tâcherois de vous ſatisfaire: car je ſuis très-complaiſant de mon naturel. (*à part*) Eſſayons mon rôle ſur celui ci.

ANSELME.

Eh bien, Monſieur, commençons par le plus court. Quel eſt votre nom?

Digitized by Google

RAPS.

Par le plus court? Vous vous trompez; c'eſt un nom qui ne finit pas.

ANSELME.

Paſſons donc à une autre queſtion. Que voulez-vous au jeune Lélio & au vieux Philto? Vous faites ſans doute des affaires avec le premier? On m'a dit qu'il étoit un gros négociant.

RAPS.

Des affaires? Non, Monſieur, j'ai ſeulement des lettres à lui remettre.

ANSELME.

Peut-être des lettres d'avis pour des marchandiſes qu'on lui envoie, ou quelqu'autre choſe ſemblable?

RAPS.

Non pas, Monſieur; ce ſont ſimplement des lettres que ſon pere m'a remiſes pour lui.

ANSELME.

Qui?

Digitized by Google

RAPS.

Son pere.

ANSELME.

Le pere de Lélio?

RAPS.

Oui, le pere de Lélio, qui voyage actuellement, qui eſt mon ami....

ANSELME (*à part*)

Voici quelque fripon. Attends; je vais bien l'attraper..... (*haut*) Je vous ai donné des lettres pour mon fils, dites-vous?

RAPS.

Plait-il, Monſieur?

ANSELME.

Rien, rien..... Vous connoiſſez donc le pere de Lélio?

RAPS.

Si je ne le connoiſſois pas, m'auroit-il chargé des lettres pour ſon fils & pour ſon ami..... Tenez, Monſieur, les

Digitized by Google

voilà..... C'eſt mon ami intime, vous dis-je.

ANSELME.

Votre ami intime?... Mais où étoit-il donc, cet ami intime, quand il vous a remis ces lettres?

RAPS.

Il étoit..... il étoit..... en bonne ſanté.

ANSELME.

J'en ſuis charmé; mais où étoit-il, où, où?

RAPS.

Monſieur, il étoit..... ſur la côte de Paphlagonie.

ANSELME.

Oui-dà!.. Vous le connoiſſez, dites-vous; mais eſt-ce ſeulement de nom, ou de perſonne?

RAPS.

De perſonne vraiment!.... N'ai-je

Digitized by Google

pas vidé avec lui cent bouteilles de vin du Cap, & même sur les lieux où il croît? Vous savez bien, Monsieur....

ANSELME.

J'entends, j'entends; mais ne pourriez-vous pas me dire à-peu-près, comment est fait le pere de Lélio?

RAPS.

Comment il est fait? Vous êtes très-curieux; mais je ne hais pas les gens curieux.... Il est est à-peu-près plus haut que vous de la tête.

ANSELME (*à part*)

Fort bien! Je suis plus grand absent que présent..... (*haut*) Vous ne m'avez pas encore dit son nom; comment s'appelle-t-il?

RAPS.

Il s'appelle..... Il ne s'appelle pas comme son fils..... Il auroit mieux fait cependant, de s'appeller de même... Il s'appelle.....

Digitized by Google

ANSELME.

Eh bien?

RAPS.

Je crois que j'ai oublié ſon nom.

ANSELME.

Le nom d'un ami intime?

RAPS.

Un moment! Je l'ai ſur le bout de la langue. Dites-moi un nom qui ſonne à-peu-près comme le ſien. Il commence par un A.

ANSELME.

Arnolphe, peut-être?

RAPS.

Non.

ANSELME.

Antoine?

RAPS.

Ce n'eſt pas Antoine. Anſ..... Anſa..... Anſi..... C'eſt un diable de nom! An.... Anſel....

Digitized by Google

ANSELME.

Ce n'eſt pas Anſelme?

RAPS.

Juſte! le voilà, Anſelme. Que le Diable emporte ce nom de coquin.

ANSELME.

Vous ne parlez pas là en ami.

RAPS.

Eh, pour quoi auſſi ce chien de nom s'accroche-t-il ainſi entre les dents? Y a-t-il de l'amitié à ſe faire chercher ſi long-temps?... Je lui pardonne pour cette fois-ci.... Anſelme, diſions-nous, n'eſt-ce pas?.... Oui, Anſelme, cela eſt juſte. Je vous dirai donc que la derniere fois que je l'ai vu, c'étoit ſur la côte de Paphlagonie, d'où il ſe propoſoit d'aller faire un tour aux Rois de Gallipoli.

ANSELME.

Aux Rois de Gallipoli? Qui ſont-ils?

RAPS.

Comment, Monſieur, vous ne con-

Digitized by Google

noiſſez pas les deux freres qui regnent à Gallipoli? Les celebres Dardanelles? Il y a environ vingt ans, qu'ils firent leur tour d'Europe; c'eſt dans ce temps-là qu'il les a connus.

ANSELME (*à part*)

Ces impertinences-là durent trop long-temps.

RAPS.

La Cour des Dardanelles eſt une des plus brillantes de l'Amérique, & je ſuis ſûr que mon ami Anſelme y aura été très-bien reçu : auſſi y fera-t il quelque ſéjour, & c'eſt préciſément pour cette raiſon-là que, ſachant que je venois ici, il m'a donné des lettres pour ſa famille, afin de les raſſurer de ſa longue abſence.

ANSELME.

C'eſt fort bien fait de ſa part..... Mais il me reſte encore une choſe à vous demander.....

RAPS.

Tout ce qu'il vous plaira.

Digitized by Google

ANSELME.

Si tout-à-l'heure on vous montroit votre ami Anſelme, le connoîtriez-vous?

RAPS.

Si je conſervois mes yeux, ſans doute! Mais il ſembleroit que vous avez encore peine à croire que je connoiſſe Anſelme! Ecoutez une preuve ſans réplique. Non-ſeulement il m'a donné des lettres, mais il m'a donné auſſi ſix mille écus pour les remettre à Philto. Auroit-il eu cette confiance en moi, s'il ne me regardoit pas comme un autre lui-même?

ANSELME.

Six mille écus?

RAPS.

En bons ducats, & tous de poids.

ANSELME (*à part*)

Je ne ſais que penſer de ce drôle. Un trompeur qui apporte de l'argent, c'eſt un ſingulier trompeur.

RAPS.

Mais, Monſieur, c'eſt cauſer trop

Digitized by Google

long-temps. Je vois bien que vous ne voulez pas, ou que vous ne pouvez pas m'indiquer les perſonnes que je cherche.

ANSELME.

Encore un mot, Monſieur : avez-vous ſur vous l'argent qu'Anſelme vous a remis ?

RAPS.

Oui ! Pourquoi ?

ANSELME.

Eſt-il bien certain qu'Anſelme, le pere de Lélio, vous avoit donné ſix mille écus ?

RAPS.

Très-certain.

ANSELME.

Çà donc ! vous n'avez qu'à me les rendre.

RAPS.

Que voulez-vous que je vous rende ?

ANSELME.

Les ſix mille écus que vous avez reçus de moi.

RAPS.

Digitized by Google

RAPS.

J'ai reçu de vous six mille écus?

ANSELME.

Mais vous le dites vous-même.

RAPS.

Qu'est-ce que je dis?... Vous êtes... Qui êtes-vous donc?

ANSELME.

Je suis celui-là même qui vous a, dites-vous, confié six mille écus: je suis Anselme.

RAPS.

Vous Anselme?

ANSELME.

Ne me connoissez-vous pas? Les Rois de Gallipoli, les célebres Dardanelles m'ont fait la grâce de me laisser partir plutôt que je ne pensois; & puisque me voilà ici moi-même, je ne veux pas abuser plus long-temps de la complaisance d'un ami.



Digitized by Google

RAPS (*à part*)

Je jurerois que cet homme eſt un plus grand fourbe que moi-même.

ANSELME.

Il n'y a pas beſoin de tant de réflexions. Rendez-moi mon argent.

RAPS.

Qui s'imagineroit qu'un homme de votre âge fût capable d'une pareille ruſe? Vous entendez dire que j'ai de l'argent, & vîte vous voilà Anſelme. Mais, mon bon Monſieur, auſſi vîte vous vous êtes anſelmiſé, auſſi vîte il faudra que vous vous déſanſelmiſiez.

ANSELME.

Qui ſuis-je donc, ſi je ne ſuis pas qui je ſuis?

RAPS.

Qu'eſt-ce que cela me fait, à moi? Soyez qui vous voudrez, pourvu que vous ne ſoyez pas celui que je ne veux pas que vous ſoyez. Pourquoi n'avez-

Digitized by Google

vous pas d'abord été qui vous voulez être? Et pourquoi voulez-vous être à préſent qui vous n'êtes pas?

ANSELME.

Oh, rendez-moi....

RAPS.

Que voulez-vous que je vous rende?

ANSELME.

Mon argent.

RAPS.

Ne vous fatiguez pas davantage inutilement. J'ai menti quand je vous ai dit que la ſomme étoit en ducats; elle n'eſt qu'en papier.

ANSELME.

Je vois bien, Monſieur, qu'il faut vous parler ſur un autre ton. Je vous certifie donc que je ſuis Anſelme, & que ſi vous ne me remettez ſur le champ l'argent que vous avouez avoir reçu de moi, je vais appeller du monde & vous faire arrêter comme un impoſteur.



Digitized by Google

RAPS.

Vous croyez donc que je ſuis un impoſteur ? Et vous êtes certainement Monſieur Anſelme ? J'ai donc l'honneur de ſouhaiter le bon ſoir à Monſieur Anſelme....

ANSELME.

Tu ne m'échapperas pas ainſi, mon ami !

RAPS.

Je vous demande en grâce, Monſieur... (*Quand Anſelme veut le ſaiſir, Raps le pouſſe, & le fait tomber aſſis ſur la malle*) Le vieux pendart pourroit attrouper du monde. J'aurai ſoin de t'envoyer quelqu'un qui te connoiſſe mieux.

ANSELME.

Où eſt-il allé, le fripon ? Où eſt il allé ?.. Ce que je viens d'entendre eſt-il un rêve ?.. ou bien.... Ah, pauvre Anſelme ! on te trahit. Il y a quelque choſe là-deſſous ; il y a certainement

Digitized by Google

quelque chose! Et Mascarille..... Mascarille ne revient pas; cela n'est pas naturel non plus. Que faire? Je vais appeller le premier passant..... Holà ho, l'ami!

## SCENE XII.

ANSELME, UN CROCHETEUR.

LE CROCHETEUR.

Qu'y a-t-il pour votre service, Monsieur?

ANSELME.

Veux-tu gagner de quoi boire, mon ami?

LE CROCHETEUR.

Je ne demande pas mieux.

ANSELME.

Prends donc vîte cette malle, & conduis moi chez le Négociant Lélio.



Digitized by Google

LE CROCHETEUR.

Chez le Négociant Lélio?

ANSELME.

Oui : on m'a dit qu'il demeuroit là-bas dans la maiſon neuve qui fait le coin de la rue.

LE CROCHETEUR.

Je ne connois point de Marchand du nom de Lélio dans toute la ville ; c'eſt tout un autre homme qui demeure là-bas dans cette maiſon neuve.

ANSELME.

Eh non ! c'eſt Lélio. Il demeuroit auparavant dans cette maiſon-ci, qui lui appartenoit auſſi.

LE CROCHETEUR.

Je me doute à préſent de qui vous voulez parler. C'eſt de ce vaurien de Lélio? Oh, je le connois bien.

ANSELME.

Que veux tu dire par ce vaurien de Lélio?

Digitized by Google

LE CROCHETEUR.

Eh oui! Toute la ville le connoît ainsi: c'est le fils du vieil Anselme. Son pere étoit un vilain, un avare qui entassoit sou sur sou. Il partit d'ici il y a quelques années, & Dieu sait où il est à présent. Tandis qu'il se donne bien des peines dans les pays étrangers, où peut-être il est mort à présent, son fils s'en donne ici tant qu'il peut. Je crois, à la vérité, qu'il aura bientôt mangé le peu qui lui reste: il vient de vendre aussi la maison, à ce qu'on m'a dit....

ANSELME.

Il a vendu la maison?... La chose est bien claire à présent.... Ah! traître de Mascarille!.... Malheureux!... Fils dénaturé!...

LE CROCHETEUR.

Ne seriez-vous pas le vieil Anselme lui-même?..... Pardon, Monsieur; si vous l'êtes, je vous prie de ne pas prendre ce que j'ai dit, en mauvaise



Digitized by Google

part. Je ne vous connoiſſois pas, ſans quoi je me ſerois bien gardé de vous dire que vous étiez un vilain & un ladre. Perſonne n'a ſon nom écrit ſur ſon front. Je renonce à gagner l'argent pour boire.

ANSELME.

Vous le gagnerez, mon ami, vous le gagnerez. Dites-moi ſeulement s'il eſt bien vrai qu'il ait vendu ſa maiſon, & à qui il l'a vendue.

LE CROCHETEUR.

C'eſt le vieux Philto qui l'a achetée.

ANSELME.

Philto?... Homme ſans honneur & ſans foi! Voilà donc l'amitié que tu m'avois jurée?... Je ſuis trahi! Je ſuis aſſaſſiné!... Il niera tout.

LE CROCHETEUR.

Toute la ville a été ſcandaliſée qu'il ait fait cette acquiſition. N'eſt-ce pas lui qui pendant votre abſence devoit ſervir comme de tuteur à votre fils? Le beau

Digitized by Google

tuteur ! C'étoit bien faire du loup la garde. Il a toujours passé pour un homme intéressé, & ce qui est corbeau reste corbeau.... Mais je le vois qui vient! Je vous laisse ensemble. (*Il s'en va*)

## SCENE XIII.

### ANSELME, PHILTO.

ANSELME.

AH, détestable Philto!..... Viens, viens traître!

PHILTO.

Voyons un peu quel est l'imposteur qui ose ici se donner pour Anselme.... Mais que vois-je..... c'est lui-même... Ah, mon ami, que je t'embrasse! Te voilà enfin de retour! Le Ciel en soit loué mille fois!... Mais quel sombre accueil? Ne connois-tu plus ton ancien ami Philto?

ANSELME.

Je sais tout, Philto ! je sais tout.



Digitized by Google

Eſt-ce là ce que je devois attendre de toi?

PHILTO.

N'en dis pas davantage, mon cher Anſelme; je vois que quelque calomniateur t'a déjà prévenu contre moi. Nous ne ſommes pas dans un endroit où nous puiſſions nous expliquer; viens dans ta maiſon: nous y ſerons plus commodément.

ANSELME.

Dans ma maiſon?

PHILTO.

Oui, elle eſt toujours à toi, & ne ſera jamais à d'autres contre ton gré. Viens, heureuſement j'en ai la clef dans ma poche.... Sans doute cette malle eſt la tienne? Allons, prends-là par un bout & moi par l'autre, & portons-la nous-mêmes chez toi; perſonne ne nous voit.....

ANSELME.

Et mon argent....

Digitized by Google

PHILTO.

Tu le trouveras comme tu l'as laiſſé. (*Ils entrent dans la maiſon avec la malle*).

## SCENE XIV.

### LÉLIO, MASCARILLE.

MASCARILLE.

EH bien, l'avez-vous vu? N'eſt-ce pas lui?

LÉLIO.

C'eſt lui-même.

MASCARILLE.

Que ne ſommes-nous quittes de la premiere entrevue!

LÉLIO.

Je n'ai jamais ſenti l'indignité de ma conduite comme je la ſens dans ce moment où elle m'empêche d'aller me jetter dans les bras d'un pere qui m'a tou-



Digitized by Google

jours aimé tendrement. Que ferai-je? Me bannirai-je de ſa préſence, ou irai-je me précipiter à ſes pieds?

MASCARILLE.

Le dernier parti ne vaut pas grand choſe; mais le premier ne vaut rien du tout.

LÉLIO.

Conſeille-moi donc, nomme-moi un interceſſeur.....

MASCARILLE.

Un interceſſeur? Une perſonne qui parle pour vous à votre pere?..... Le ſieur Stiletti....

LÉLIO.

Tu es fou.

MASCARILLE.

Ou Madame Lélane.

LÉLIO.

Traître!

MASCARILLE.

Une de ſes nieces.....

Digitized by Google

LÉLIO.

Je te tuerai!

MASCARILLE.

Il ne faudroit plus que cela, pour mettre le comble à la satisfaction de votre pere.

LÉLIO.

Je n'ose m'adresser à Philto. J'ai trop souvent mépriſé ſes conſeils, pour eſpérer qu'il veuille parler en ma faveur.

MASCARILLE.

Que ne vous adreſſez-vous à moi?

LÉLIO.

Tâche plutôt de trouver quelqu'un qui daigne ſolliciter ta grâce.

MASCARILLE.

J'ai trouvé quelqu'un.

LÉLIO.

Qui?

MASCARILLE.

Vous.

Digitized by Google

LÉLIO.

Moi?

MASCARILLE.

Oui, vous; & cela en reconnoiſſance de ce que je vous aurai trouvé le meilleur interceſſeur que vous puiſſiez déſirer.

LÉLIO.

Si tu fais cela, mon cher Maſcarille...

MASCARILLE.

Eloignons-nous d'ici: les deux vieillards pourroient y venir....

LÉLIO.

Nomme-moi donc le médiateur que tu me promets.

MASCARILLE.

Soyez tranquille, votre pere lui-même vous ſervira d'interceſſeur auprès d'Anſelme.

LÉLIO.

Qu'eſt-ce que cela veut dire?

MASCARILLE.

Cela veut dire que j'ai une idée que

Digitized by Google

je ne saurois vous communiquer ici. Venez, partons. (*Ils s'en vont*)

## SCENE XV.

ANSELME, PHILTO (*sortant de la maison*)

ANSELME.

JE le répete, mon cher Philto; il seroit difficile de trouver dans le monde entier un ami plus fidele & plus prudent que toi; je t'en fais mille & mille remercîmens, & je voudrois pouvoir te marquer ma reconnoissance des services que tu m'as rendus.

PHILTO.

S'ils te sont agréables, ils sont trop récompensés.

ANSELME.

Il y a bien de la grandeur de s'exposer à la calomnie pour obliger un ami!

Digitized by Google

PHILTO.

Pas tant que tu le crois. Qu'importe la calomnie, quand on n'a rien à se reprocher? J'espere que tu ne blâmeras pas non plus la ruse que je voulois employer au sujet de la dot.

ANSELME.

Bien loin delà! Je suis seulement fâché que la chose ne puisse pas avoir lieu.

PHILTO.

Et pourquoi?.... Soyez le bien venu, M. Stéléno: vous arrivez fort à propos.

## SCENE XVI.

STÉLÉNO, ANSELME, PHILTO.

STÉLÉNO.

Il est donc vrai qu'Anselme est de retour? Je m'en réjouis de tout mon cœur.

Digitized by Google

ANSELME.

Je suis enchanté de revoir mon ancien ami en bonne santé; mais je suis affligé que la premiere chose que j'ai à lui dire, soit pour lui annoncer un refus. Philto vient de m'instruire des intentions de votre pupille pour ma fille; sans le connoître je l'accepterois pour gendre par égard pour vous; mais malheureusement ma fille est promise au fils d'un de mes amis intimes, mort depuis peu en Angleterre. Avant de lui fermer les yeux, il a exigé ma parole, que j'unirois ma fille avec son fils. Nous en avons même fait une espece d'engagement par écrit, & mon premier soin, dès que je serai libre, sera d'aller trouver le jeune Léandre, pour l'en instruire.

STÉLÉNO.

Le jeune Léandre? C'est justement lui qui est mon pupille.

ANSELME.

Le fils de Pandolfe?

Digitized by Google

STÉLÉNO.

Lui-même.

ANSELME.

Et c'eſt ce même Léandre qui vouloit épouſer ma fille?

PHILTO.

Oui, lui-même.

ANSELME.

Quelle heureuſe rencontre! Ah! que je confirme de bon cœur la parole que Philto vous avoit donnée en mon nom! Allons embraſſer ce cher pupille & ma chere Camille. Sans mon déplorable fils, il n'y auroit point d'homme ſur la terre auſſi heureux que moi!

Digitized by Google

## SCENE XVII.

### MASCARILLE, ANSELME, PHILTO, STÉLÉNO.

MASCARILLE.

AH! quel malheur! quel affreux malheur!... Où pourrai-je trouver le Seigneur Anſelme?

ANSELME.

N'eſt-ce pas Maſcarille? Que crie ce coquin?

MASCARILLE.

Ah! pere infortuné! Que diras-tu à cette triſte nouvelle?

ANSELME.

Quelle nouvelle? Parle.

MASCARILLE.

Le déplorable Lélio.... Ah!...

ANSELME.

Eh bien, que lui eſt-il donc arrivé?

MASCARILLE.

Quelle cruelle aventure!

Digitized by Google

ANSELME.

Maſcarille.....

MASCARILLE.

Quel événement tragique!

ANSELME.

Ne m'inquiete pas plus long-temps, maraut, & dis-moi vîte....

MASCARILLE.

Ah! M. Anſelme, votre fils....

ANSELME.

Eh bien, mon fils?

MASCARILLE.

Quand j'ai été pour lui annoncer votre heureux retour, je l'ai trouvé étendu dans un fauteuil, la tête penchée ſur un bras.....

ANSELME.

Expirant, peut être?

MASCARILLE.

Non; il faiſoit expirer un flacon d'excellent vin de Hongrie.... Réjouiſſez-vous, M. Lélio, lui ai-je crié; réjouiſſez-vous! Monſieur votre pere, ce pere ſi chéri, ſi déſiré, vient d'arriver! —

Digitized by Google

Quoi? mon pere? ... A ces mots la bouteille lui échappe des mains de frayeur; elle se brise en mille morceaux, & la liqueur précieuse coule à grands flots sur le parquet.... Quoi? s'écria-t-il encore, mon pere est arrivé?... Que vais-je devenir? — Ce que vous avez mérité, lui ai-je dit.... Aussi-tôt il se leve brusquement, court à la croisée qui donne sur le canal, l'ouvre avec fracas....

ANSELME.

Et se précipite?

MASCARILLE.

Et regarde quel temps il faisoit.... Mon épée! m'a-t-il dit d'un air furieux, mon épée!... Je refusois de la lui donner, parce qu'on n'a que trop d'exemples.... Que voulez-vous faire de votre épée, Monsieur? — Ne réplique pas, ou bien.... La façon dont il a prononcé ces mots étoit si terrible, que je lui ai donné son épée; il la prend, & à l'instant....

ANSELME.

Il se la passe au travers du corps!

Digitized by Google

MASCARILLE.

Et....

ANSELME.

Ah! pere infortuné que je ſuis!

## SCENE XVIII & derniere.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, LÉLIO. (*ſans être vu*)

MASCARILLE.

ET la met à ſon côté. Viens, dit-il, Maſcarille; mon pere, ſans doute, eſt indigné contre moi, & je ne peux en ſoutenir l'idée. Je ne veux pas vivre plus long-temps, ſi je perds l'eſpoir de l'appaiſer. Il ſe précipite de l'eſcalier, ſort de la maiſon & ſe jette non loin d'ici.... (*Tandis que Maſcarille dit ces mots, & qu'Anſelme eſt tourné de ſon côté, Lélio, de l'autre côté, ſe jette à ſes pieds*) aux pieds de ſon pere.

Digitized by Google

LÉLIO.

Pardonnez-moi, mon pere, un ſtratagême par lequel j'ai eſſayé, ſi votre cœur étoit encore ſuſceptible de quelque pitié pour moi. Ce que vous avez craint, arrivera certainement, s'il faut que je me leve de vos pieds ſans avoir obtenu le pardon que j'implore. J'avoue que je ſuis indigne de votre tendreſſe: mais auſſi il m'eſt impoſſible de vivre, ſi j'en ſuis privé. Ma jeuneſſe & l'inexpérience doivent excuſer bien des choſes: & mon ſincere répentir....

PHILTO.

Laiſſe-toi fléchir, Anſelme!

STÉLÉNO.

Je me joins à lui pour demander ſa grâce. Soyez ſûr qu'il ſe corrigera.

ANSELME.

Si je pouvois le croire!.... Allons, leve-toi! Je veux bien encore faire un dernier eſſai; mais ſi tu donnes de nouveau dans tes égaremens, ſouviens-toi que je ne t'ai rien pardonné, & le moin-

Digitized by Google

dre excès que tu te permettras, t'attirera la punition de tous les autres.

MASCARILLE.

Cela eſt juſte!

ANSELME.

Commence par chaſſer tout-à-l'heure ce vaurien de Maſcarille!

MASCARILLE.

Cela eſt injuſte!... Chaſſez-moi, ou gardez-moi : cela me ſera égal ; mais auparavant, payez-moi au moins la ſomme que je vous ai prêtée pendant ſept ans, & que j'avois la généroſité de vouloir encore vous prêter pendant quinze autres.

*Fin du ſecond Tome.*

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Rabd J+D 1987.

Digitized by Google